

Three Days of Happiness

Sugaru Miaki



Three Days of Happiness

Sugaru Miaki



Three Days of Happiness

Sugaru Miaki

Illustration by E9L

1

UNE PROMESSE DANS DIX ANS

La première fois que j'ai entendu parler de l'idée d'acheter ou de vendre son espérance de vie, cela m'a rappelé un cours de morale que j'avais eu à l'école primaire.

Notre institutrice, une femme d'à peine une trentaine d'années, avait posé une question étrange à une salle remplie d'enfants de dix ans qui ne savaient pas encore vraiment réfléchir par eux-mêmes.

— Bon, les enfants. On dit souvent que la vie humaine est ce qu'il y a de plus précieux au monde, quelque chose d'absolument irremplaçable. Mais si vous deviez lui donner une valeur en argent... combien vaudrait-elle selon vous ?

Elle s'interrompit aussitôt et grimaça.

Manifestement, elle trouvait elle-même sa question mal formulée.

Craie à la main, tournée vers le tableau noir, elle resta immobile pendant une bonne vingtaine de secondes.

Durant ce silence, toute la classe réfléchit sérieusement à sa réponse. La plupart des élèves appréciaient notre jeune et jolie enseignante et voulaient donner la bonne réponse pour gagner ses félicitations.

Finalement, le premier de la classe leva la main.

— D'après un livre que j'ai lu, les revenus cumulés d'un salarié japonais au cours de sa vie tournent autour de deux ou trois cents millions de yens. Donc je suppose que ça doit être à peu près la valeur moyenne d'une personne.

La moitié de la classe sembla impressionnée.

L'autre moitié, agacée.

Presque tout le monde détestait ce petit génie.

— Ce n'est pas faux, répondit l'institutrice avec un sourire forcé. Je pense que beaucoup d'adultes donneraient exactement la même réponse.

Évaluer la valeur d'une personne en fonction de l'argent qu'elle gagnera au cours de sa vie est effectivement une façon de voir les choses.

Elle marqua une pause.

— Mais j'aimerais que vous oubliiez cette manière de penser pour l'instant. Voyons les choses autrement. Je vais vous proposer une petite expérience de pensée.

Avec une craie bleue, elle dessina quelque chose au tableau.

Personne ne parvint vraiment à identifier ce que c'était.

Ça ressemblait vaguement à un être humain.

Ou peut-être à un vieux chewing-gum écrasé sur une route.

Mais c'était précisément l'effet recherché.

— Cette étrange créature possède une quantité infinie d'argent. Et elle souhaite vivre une vie humaine. Pour cela, elle veut acheter la vie de quelqu'un.

Elle tapota le dessin du bout de sa craie.

— Un jour, par hasard, vous croisez cette créature. Et elle vous dit : « Hé, accepterais-tu de me vendre la vie que tu es censé vivre ? »

L'institutrice s'interrompt.

Un garçon particulièrement sérieux leva aussitôt la main.

— Et si on accepte ?

— Eh bien... j'imagine que vous mourriez, répondit-elle avec un naturel déconcertant.

Quelques élèves frissonnèrent.

— Évidemment, vous refusez donc au début. Mais la créature insiste. Elle dit : « Alors seulement la moitié. Il te reste soixante ans à vivre. Accepterais-tu de m'en vendre trente ? J'en ai vraiment besoin. »

À l'époque, j'étais assis au fond de la salle, la joue appuyée contre mon poing.

Ah, je vois.

Personnellement, je n'aurais eu aucun problème à en vendre autant.

Une vie plus courte mais plus confortable me semblait largement préférable à une existence longue passée dans la médiocrité.

— Mais voici la vraie question, poursuivit-elle. Combien devriez-vous recevoir pour chaque année vendue ?

Elle balaya la classe du regard.

— Et je précise qu'il n'y a pas de bonne réponse. Je veux simplement savoir ce que vous en pensez. Alors discutez-en avec les personnes autour de vous.

Aussitôt, la salle se remplit de conversations.

Moi, je n'y participai pas.

Ou plutôt, je ne pouvais pas.

Parce que, tout comme le premier de la classe qui venait de parler, j'étais considéré comme un paria.

Je fis donc semblant de ne pas m'intéresser à la discussion et attendis simplement que le temps passe.

J'entendis les élèves devant moi calculer :

— Si une vie entière vaut trois cents millions de yens, alors...

Trois cents millions ?

Si c'était vraiment le prix d'une vie ordinaire...

Alors la mienne devait bien valoir trois milliards.

Je ne me souviens plus du résultat de cette discussion.

Seulement qu'elle était absurde du début à la fin.

Le sujet était bien trop complexe pour des enfants de primaire.

À vrai dire, je ne suis même pas certain qu'un groupe de lycéens serait capable d'en débattre sérieusement.

Je me rappelle toutefois très bien d'une fille qui déclara avec passion :

— On ne peut pas donner de prix à une vie humaine !

À mes yeux, cette fille n'avait aucun avenir.

Et je me disais que si j'avais eu une vie comme la sienne, je n'aurais sans doute pas voulu lui donner de prix non plus.

J'aurais probablement dû la vendre à perte.

Comme dans toutes les classes, il y avait aussi un clown.

Dans le fond, il pensait exactement la même chose que moi.

— Si je te vendais le droit de vivre ma vie, tu ne paierais même pas trois cents yens pour l'acheter, pas vrai ?

Toute la classe éclata de rire.

J'étais d'accord avec le fond de sa remarque.

Mais lui ne faisait que jouer l'autodérision pour attirer l'attention.

Il se considérait clairement comme quelqu'un de plus important que les élèves sérieux et ennuyeux.

Et c'était précisément ce qui me déplaisait chez lui.

L'institutrice affirmait qu'il n'existait pas de bonne réponse.

Pourtant, il y en avait bel et bien une.

Dix ans plus tard, lorsque j'eus vingt ans, je vendis réellement les années qu'il me restait à vivre.

Et je reçus quelque chose en échange.

Quand j'étais enfant, j'étais persuadé que je deviendrais quelqu'un d'important.

Je me croyais exceptionnel.

Bien plus exceptionnel que tous ceux qui m'entouraient.

Malheureusement, ayant grandi dans un quartier rempli de parents parfaitement ordinaires donnant naissance à des enfants tout aussi ordinaires, cette illusion ne fit que se renforcer au fil du temps.

Je regardais les autres enfants de haut.

Et je n'étais ni assez intelligent ni assez humble pour dissimuler mon arrogance.

Mes camarades finirent donc par me rejeter.

Ils m'excluaient de leurs groupes et cachaient régulièrement mes affaires dès que j'avais le dos tourné.

J'obtenais toujours la note maximale aux examens.

Mais je n'étais pas le seul.

Une autre élève y parvenait également.

La fameuse première de la classe.

Une fille nommée Himeno.

À cause d'elle, je ne pouvais jamais être le meilleur.

Et à cause de moi, elle non plus.

En apparence, nous passions notre temps à nous chamailler.

Nous ne pensions qu'à une chose : surpasser l'autre.

Pourtant...

Nous étions aussi les seules personnes capables de réellement se comprendre.

Elle était la seule à écouter ce que je disais sans le déformer.

Et j'étais probablement la même chose pour elle.

Au final, nous finissions toujours ensemble.

Nos maisons se faisaient face de part et d'autre de la rue.

Depuis notre plus jeune âge, nous passions énormément de temps ensemble.

On pourrait dire que nous étions des amis d'enfance.

Nos parents s'entendaient bien.

Avant même notre entrée à l'école, lorsqu'ils étaient occupés, les parents de Himeno me gardaient chez eux.

Et quand les siens avaient quelque chose à faire, c'était elle qui venait à la maison.

Nous nous considérions comme des rivaux.

Mais, sans jamais nous l'être dit, nous avons conclu un accord tacite : devant les adultes, nous ferions semblant de bien nous entendre.

Aucune raison particulière.

C'était simplement plus pratique.

Sous la table, nous nous donnions des coups de pied dans les tibias ou nous pincions les cuisses.

Mais dès qu'un adulte nous regardait, nous devenions les meilleurs amis du monde.

Peut-être que nous l'étions réellement.

D'une certaine manière.

Comme moi, Himeno était détestée par le reste de la classe.

Elle était consciente de son intelligence.

Elle méprisait les autres.

Et elle ne faisait aucun effort pour le cacher.

Alors tout le monde l'évitait.

Nos maisons se trouvaient au sommet d'une colline, loin du quartier où vivaient nos camarades.

Cela nous arrangeait.

Nous pouvions toujours utiliser la distance comme excuse pour ne pas aller chez eux.

Et lorsque l'ennui devenait insupportable, nous allions simplement rendre visite l'un à l'autre, en prétendant y être contraints.

Les jours de festival d'été ou à Noël, nous sortions ensemble tuer le temps pour ne pas déranger nos parents.

Lors des journées portes ouvertes de l'école, lorsque les familles venaient assister aux cours, nous jouions le rôle de bons amis.

Comme si nous nous disions :

Puisque nous sommes les plus faciles à supporter l'un pour l'autre, autant rester ensemble.

Plutôt que de supplier nos camarades — que nous jugions inférieurs — de nous accepter dans leurs groupes, nous préférions largement la compagnie de notre étrange rival.

Pour nous, l'école primaire était un endroit déprimant.

Les autres élèves ne cessaient de harceler Himeno et moi.

Cela provoquait régulièrement des réunions de classe.

Heureusement, notre institutrice de quatrième, cinquième et sixième année comprenait ce genre de situation.

Tant que les choses ne devenaient pas trop graves, elle évitait d'en informer nos parents.

Après tout, apprendre que nous étions victimes de harcèlement n'aurait fait qu'aggraver les choses.

Elle savait qu'il nous fallait au moins un endroit où nous pouvions respirer sans avoir constamment à nous rappeler que nous étions des victimes.

Mais malgré cela...

Himeno et moi en avions assez.

Assez des autres.

Et même un peu assez de nous-mêmes.

Parce que nous étions incapables de nouer la moindre relation normale avec le reste de la classe.

Notre plus grand problème, c'était que nous ne savions pas rire.

Nous n'avions jamais compris comment réagir au même moment que les autres.

Chaque fois que j'essayais de forcer un sourire, j'avais l'impression d'entendre quelque chose grincer au plus profond de moi.

Comme si une partie essentielle de mon être s'usait lentement.

Je pense que Himeno ressentait la même chose.

Même lorsqu'on attendait clairement une réaction de notre part, nous restions impassibles.

Non pas parce que nous le voulions.

Mais parce que nous en étions incapables.

Les autres nous trouvaient prétentieux.

Hautains.

Peut-être avaient-ils raison.

Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle nous étions incapables de rire avec eux.

C'était quelque chose de plus profond.

De plus fondamental.

Himeno et moi étions irrémédiablement décalés.

Comme des fleurs qui auraient éclos à la mauvaise saison.

C'était l'été de mes dix ans.

Pour la trentième fois au moins, Himeno récupéra son cartable dans une poubelle. Moi, j'enfilai les chaussures que quelqu'un avait découpées aux ciseaux. Puis nous allâmes nous asseoir sur les marches de pierre du sanctuaire, baignées par la lumière du soleil couchant, à attendre quelque chose.

Depuis là-haut, nous pouvions voir l'endroit où se tenait le festival d'été.

Des échoppes et des stands s'alignaient le long du chemin étroit menant au sanctuaire. Deux rangées de lanternes en papier suspendues au-dessus d'eux diffusaient une faible lueur rougeâtre qui enveloppait les lieux.

Les gens qui s'y promenaient semblaient heureux.

Et c'était précisément pour cette raison que nous ne pouvions pas nous mêler à eux.

Ni Himeno ni moi ne disions un mot.

Parce que nous savions que si nous ouvrons la bouche, les larmes finiraient par couler.

Alors nous restions silencieux, assis côte à côte, à contenir nos émotions.

Ce que nous attendions, c'était quelque chose qui nous donnerait raison.

Quelque chose qui rendrait enfin tout cela logique.

Peut-être étions-nous réellement en train de prier le dieu du sanctuaire, tandis que le chant incessant des cigales remplissait l'air autour de nous.

Lorsque le soleil commença à disparaître derrière l'horizon, Himeno se leva.

Elle épousseta sa jupe puis fixa droit devant elle.

— Plus tard, nous deviendrons des personnes très importantes.

Sa voix possédait cette certitude unique qui n'appartenait qu'à elle.

Comme si elle énonçait simplement un fait déjà gravé dans la pierre.

— ...Quand tu dis « plus tard », ça veut dire quand ? demandai-je.

— Pas tout de suite. Mais pas dans si longtemps non plus. Dans dix ans, je dirais.

— Dix ans...

Je répétais ces mots à voix basse.

— On aura vingt ans.

À dix ans, vingt ans représentait l'âge adulte. L'âge de la maturité absolue.

Alors, à mes yeux, ce qu'elle disait semblait parfaitement réaliste.

— Quelque chose va arriver pendant l'été, continua-t-elle. Dans dix ans, pendant l'été, quelque chose nous arrivera. Quelque chose d'extraordinaire. Et à ce moment-là, on sera enfin heureux d'être en vie.

Elle serra les poings.

— Quand on sera importants et riches, on repensera à l'école primaire et on dira : « Cette école ne nous a absolument rien apporté. Même pas un mauvais exemple à éviter. Ils étaient tous stupides. C'était juste une école lamentable. »

— Tu as raison. Ils ne sont que des idiots. Et cette école est lamentable.

Je répétais ses paroles.

À l'époque, c'était une façon de voir les choses totalement nouvelle pour moi.

Quand on est en primaire, l'école constitue tout notre univers. Il est difficile de la considérer comme quelque chose de « bon » ou de « mauvais ».

— L'important, c'est qu'on devienne vraiment importants et riches dans dix ans. On rendra nos camarades tellement jaloux qu'ils en feront une crise cardiaque.

— Ils seront tellement jaloux qu'ils se mordront les lèvres jusqu'au sang, approuvai-je.

— Sinon, ce ne serait pas juste.

Un sourire apparut sur son visage.

Je ne pensais pas qu'elle disait ça uniquement pour me reconforter.

À partir du moment où elle l'avait prononcé, cela me paraissait aussi réel qu'un aperçu du futur lui-même.

Ses paroles avaient quelque chose d'une prophétie.

Et après tout, pourquoi ne deviendrions-nous pas célèbres ?

Dans dix ans, nous leur montrerions.

Nous leur ferions regretter la manière dont ils nous avaient traités.

Ils verraient.

— ...Vingt ans, murmura Himeno en croisant les mains derrière son dos tout en regardant le soleil couchant. Quand on y pense, c'est incroyable. Dans dix ans, on aura vingt ans.

— On pourra boire de l'alcool. Fumer. Se marier... enfin, on peut déjà se marier avant ça, je suppose.

— C'est vrai. Les filles peuvent se marier à seize ans.

— Dix-huit pour les garçons. Mais j'ai l'impression que je ne me marierai jamais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a trop de choses que je déteste. Je méprise presque tout ce qui existe dans ce monde. Alors comment pourrais-je passer le reste de ma vie avec quelqu'un ?

— Je vois...

Himeno baissa légèrement les yeux.

Sous la lumière du crépuscule, son profil semblait appartenir à une toute autre personne.

Elle paraissait plus adulte.

Et plus fragile.

Comme quelque chose qui pourrait se briser d'un instant à l'autre.

— Dans ce cas...

Elle me lança un bref regard avant de détourner les yeux.

— Quand nous aurons vingt ans... et que nous serons importants et puissants...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Si aucun de nous deux n'a trouvé quelqu'un à épouser...

Sa voix devint plus faible.

— ...alors pourquoi ne resterions-nous pas deux laissés-pour-compte ensemble ?

Même à mon âge, je pouvais entendre la gêne dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je maladroitement.

— ...Je plaisante. Oublie ça.

Elle éclata de rire, essayant de faire passer ça pour une simple blague.

— J'avais juste envie de dire un truc comme ça. De toute façon, je ne finirai jamais comme une laissée-pour-compte.

— Ah... tant mieux.

Je me mis à rire moi aussi.

Et pourtant...

Aussi ridicule que cela puisse paraître, même après que nos chemins se furent séparés, je n'ai jamais oublié cette promesse.

Chaque fois qu'une fille plutôt jolie montrait de l'intérêt pour moi, je la repoussais.

Je l'ai fait au collège.

Je l'ai fait au lycée.

Je l'ai fait à l'université.

Je faisais cela pour qu'un jour, lorsque nous nous retrouverions, je puisse lui montrer que j'étais bel et bien devenu un laissé-pour-compte.

Comme je l'ai dit...

C'était une idée incroyablement stupide.

Dix années se sont écoulées depuis ce jour.

Et lorsque je repense à cette époque, je me surprends souvent à penser :

Peut-être que c'était ça, finalement...

Le plus beau moment de toute ma vie.

2

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Après avoir prononcé « Je suis vraiment désolé » pour la dix-neuvième fois de la journée tout en m'inclinant profondément, j'ai eu un vertige, je suis tombé, je me suis cogné la tête et j'ai perdu connaissance.

Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

Cela s'était produit pendant mon service dans une brasserie en plein air.

La cause était évidente.

N'importe qui aurait fini dans cet état après avoir travaillé sous une chaleur étouffante sans rien manger.

Par pure imprudence, je suis quand même rentré seul à mon appartement. Mais mes yeux me faisaient tellement mal que j'avais l'impression qu'on essayait de les arracher de leurs orbites. J'ai donc fini par me rendre à l'hôpital.

Le simple fait de prendre un taxi jusqu'aux urgences a encore aggravé une situation financière déjà catastrophique.

Et comme si cela ne suffisait pas, mon patron m'ordonna de prendre quelques jours de repos.

Autrement dit, il me fallait réduire encore davantage mes dépenses.

Le problème, c'était que je ne voyais plus rien à supprimer.

Je ne me souvenais même plus de la dernière fois où j'avais mangé de la viande.

Cela faisait quatre mois que je ne m'étais pas coupé les cheveux.

Je n'avais acheté aucun vêtement depuis le manteau de l'hiver précédent.

Et depuis mon entrée à l'université, je n'étais jamais sorti m'amuser avec qui que ce soit.

J'avais mes raisons pour ne pas demander d'aide à mes parents.

Je devais subvenir seul à mes besoins.

Vendre mes livres et mes CD me faisait mal.

Tous avaient été achetés d'occasion, soigneusement sélectionnés après des heures de recherche. Je n'avais gardé que ce que je considérais comme le meilleur du meilleur.

Mais sans télévision ni ordinateur, c'était pratiquement tout ce que je possédais encore qui avait un peu de valeur.

Avant de leur dire adieu, je décidai d'écouter une dernière fois chacun de mes albums.

J'enfilai mon casque, m'allongeai sur les tatamis et appuyai sur « lecture ».

Puis j'allumai le vieux ventilateur aux pales bleues acheté dans une brocante et, de temps en temps, j'allais remplir un verre d'eau dans la cuisine.

C'était la première fois que je manquais des cours à l'université.

Mais je savais que personne ne s'en soucierait.

Peut-être même que personne ne remarquerait mon absence.

Album après album, je déplaçais les boîtiers de la pile de droite vers celle de gauche.

C'était l'été.

J'avais vingt ans.

Mais comme l'avait écrit Paul Nizan :

« Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »

Dans dix ans, quelque chose nous arrivera. Quelque chose de merveilleux. Et nous serons enfin heureux d'être en vie.

C'était ce qu'Himeno avait prophétisé autrefois.

Et elle s'était complètement trompée.

En tout cas, rien de « merveilleux » ne m'était arrivé.

Et rien n'indiquait que cela allait changer.

Je me demandai soudain ce qu'elle était devenue.

Sa famille avait déménagé durant l'été de notre quatrième année de primaire.

Je ne l'avais jamais revue depuis.

Ce n'était pas censé se passer ainsi.

Mais peut-être valait-il mieux qu'elle ne me voie pas.

Elle n'aurait pas à constater à quel point j'étais devenu banal et ordinaire au fil du collège, du lycée puis de l'université.

D'un autre côté...

Si mon amie d'enfance avait fréquenté le même collège que moi, peut-être que je ne serais jamais devenu ainsi.

Quand Himeno était là, je restais constamment sur mes gardes.

Mais d'une bonne manière.

Si je faisais quelque chose de stupide, elle se moquait de moi.

Si je réussissais quelque chose d'admirable, elle en était contrariée.

Cette rivalité me poussait toujours à donner le meilleur de moi-même.

Du moins, c'est ce que je croyais.

C'était un regret auquel je revenais souvent ces dernières années.

Que penserait l'enfant que j'étais s'il me voyait aujourd'hui ?

Après trois jours passés à écouter la majorité de mes CD, je ne conservai qu'une poignée de mes préférés et rangeai tous les autres dans un sac en papier.

Un second sac était déjà rempli de livres.

Je quittai ensuite mon appartement, un sac dans chaque main.

Après avoir marché un moment sous le soleil, mes oreilles commencèrent à bourdonner.

Peut-être n'était-ce qu'une illusion provoquée par le chant irrégulier des cigales.

J'avais l'impression que l'une d'elles s'était installée juste à côté de mon oreille.

La première fois que j'avais découvert cette librairie d'occasion remontait à l'année précédente, quelques mois après mon entrée à l'université.

À l'époque, je connaissais encore mal le quartier et je m'étais perdu.

Pendant près d'une heure, j'avais erré sans savoir où j'allais.

Après avoir emprunté une ruelle puis gravi un escalier, j'étais tombé sur la boutique.

Par la suite, j'avais essayé plusieurs fois d'y retourner.

Sans succès.

Impossible de retrouver son emplacement.

Je ne me souvenais même plus de son nom.

À chaque fois, je ne la redécouvrais que par hasard lorsque je me perdais.

Comme si la librairie apparaissait et disparaissait selon sa propre volonté.

Ce n'est que cette année-là que j'avais enfin réussi à m'y rendre sans me tromper de chemin.

Lorsque j'arrivai, des volubilis fleurissaient devant la devanture.

Par habitude, je jetai d'abord un œil aux bacs de déstockage placés à l'extérieur, puis j'entrai.

L'intérieur était sombre.

Une odeur de vieux papier flottait dans l'air.

Quelque part au fond, une radio diffusait doucement son programme.

Les allées étaient si étroites qu'il fallait se tourner de profil pour passer.

Finalement, j'appelai le propriétaire.

Un vieil homme ridé à l'air timide apparut entre deux piles de livres.

Je ne l'avais jamais vu sourire à qui que ce soit.

Lorsqu'il encaissait un client, il gardait toujours les yeux baissés en marmonnant le prix d'une voix presque inaudible.

Mais ce jour-là fut différent.

Quand je lui expliquai que je venais vendre des livres, il releva brusquement la tête et me regarda droit dans les yeux.

Je distinguai clairement une forme de choc sur son visage.

Et cela se comprenait.

Les ouvrages que je lui apportais étaient de ceux qu'on conserve toute sa vie.

Même après les avoir relus des dizaines de fois.

Pour un passionné de lecture, s'en séparer relevait de l'incompréhensible.

— Tu déménages ? demanda-t-il.

Sa voix était étonnamment claire.

— Non.

— Alors...

Il observa longuement la pile devant lui.

— Pourquoi faire quelque chose d'aussi absurde ?

— Le papier n'est pas très nourrissant. Et il ne contient aucune vitamine.

Le vieil homme sembla apprécier la plaisanterie.

— Je vois. Tu es fauché.

Je hochai la tête.

Il croisa les bras et réfléchit un moment.

Puis il poussa un soupir.

— Laisse-moi une demi-heure pour tout évaluer.

Il emporta les livres à l'arrière-boutique.

En attendant, je ressortis.

Je m'arrêtai devant le vieux panneau d'affichage de la rue.

Des affiches annonçaient le festival d'été, une soirée d'observation des lucioles, une séance d'astronomie et une lecture publique.

Par-dessus le mur situé derrière le panneau me parvenaient des odeurs familières : l'encens, les tatamis, le bois et la sueur humaine.

Quelque part au loin, des carillons à vent tintaient doucement.

Lorsque le vieil homme eut terminé son estimation, il me remit une somme équivalente aux deux tiers de ce que j'espérais.

Puis il ajouta :

— Hé, j'ai quelque chose à te dire.

— Quoi donc ?

— Tu as besoin d'argent, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas vraiment une nouveauté.

Il sembla satisfait de ma réponse.

— Écoute. Je n'ai aucune envie de savoir à quel point tu es pauvre ni comment tu en es arrivé là.

Il marqua une pause.

— J'ai seulement une question.

Puis il demanda :

— Ça t'intéresserait de vendre ton espérance de vie ?

Pendant quelques secondes, je restai incapable de répondre.

— Mon... espérance de vie ?

— Oui. Ce n'est pas moi qui l'achèterai. Mais tu peux en tirer beaucoup d'argent.

J'aurais pu croire avoir mal entendu à cause de la chaleur.

Mais il ne faisait pas assez chaud pour provoquer ce genre d'hallucination.

Je réfléchis.

Ma première conclusion fut que la peur de vieillir avait fini par ramollir le cerveau du vieil homme.

Voyant mon expression, il poursuivit :

— Je comprends parfaitement que tu me prennes pour un escroc. Ou pour un vieux sénile. Mais fais plaisir à un vieillard un peu fou et rends-toi à l'adresse que je vais te donner. Tu verras bien que je dis la vérité.

Je restai sceptique.

Mais son histoire se résumait à ceci :

Au quatrième étage d'un immeuble situé non loin d'ici se trouvait une entreprise spécialisée dans l'achat et la vente de vies humaines.

Le prix variait selon les individus.

Plus précisément selon la qualité de la vie qu'ils auraient vécue durant les années vendues.

— Je ne sais presque rien de toi, dit-il. Mais tu n'as pas l'air d'un mauvais garçon. Et tu as très bon goût en matière de livres. Peut-être que ta vie vaut quelque chose.

Ses paroles firent ressurgir un vieux souvenir.

Celui du cours de morale auquel j'avais assisté à l'école primaire.

Selon lui, il était possible de vendre non seulement son espérance de vie, mais aussi son temps et sa santé.

— Quelle est la différence entre l'espérance de vie et le temps ? demandai-je. Et d'ailleurs, je ne comprends pas vraiment la différence entre l'espérance de vie et la santé non plus.

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais rien vendu là-bas. Mais regarde : certaines personnes sont dans un état de santé catastrophique et vivent pourtant encore des décennies. D'autres sont en parfaite forme et meurent du jour au lendemain. J'imagine que c'est ça, la différence entre la santé et l'espérance de vie. Quant au temps... aucune idée.

Il griffonna un plan sommaire et un numéro de téléphone sur un morceau de papier.

Je le remerciai puis quittai la librairie.

Mais honnêtement, n'importe qui aurait pensé la même chose que moi.

Cette prétendue « boutique qui rachète votre espérance de vie » n'était certainement qu'une invention née de l'imagination du vieil homme.

Il avait peur de sa propre mort.

Alors il se raccrochait à l'idée réconfortante d'un endroit où l'on pouvait acheter davantage de temps à vivre.

Après tout...

C'était logique.

Un lieu aussi pratique ne pouvait tout simplement pas exister.

• • •

Mes attentes n'étaient qu'à moitié justes.

Ce n'était pas, en réalité, une affaire simple et facile à saisir.

Mais elles étaient aussi à moitié fausses.

Il existait bel et bien un endroit qui achetait et vendait l'espérance de vie.

Après avoir vendu mes livres, je me dirigeai vers une boutique de CD en ville. La chaleur qui remontait de l'asphalte était infernale, et la sueur coulait de chaque pore de ma peau. J'avais aussi terriblement soif, mais je n'avais pas assez d'argent pour m'offrir une boisson en canette dans un distributeur. Il faudrait tenir jusqu'à l'appartement.

Contrairement à la librairie, le magasin de CD était climatisé. Quand les portes automatiques s'ouvrirent et que l'air froid m'enveloppa, j'eus envie de m'étirer. J'aspirai profondément cette fraîcheur, comme si je voulais la faire descendre jusqu'au fond de mes poumons. Une chanson estivale très populaire à l'époque où j'étais entré au collège passait dans les haut-parleurs.

Je m'approchai du comptoir et appelai l'employé aux cheveux décolorés qui travaillait toujours là, puis je soulevai mon sac pour lui montrer son contenu.

Il me regarda d'abord avec méfiance.

Puis son expression changea, comme si je venais de commettre une trahison impardonnable.

Tu vas vraiment te débarrasser d'autant de CD d'un coup ?

Exactement la même réaction que celle du vieux libraire.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mec ? demanda l'employé.

C'était un homme maigre d'une fin de vingtaine d'années, aux yeux tombants. Il portait un t-shirt de groupe de rock et un jean délavé. Ses doigts bougeaient sans arrêt, nerveusement.

Comme à la librairie, je lui expliquai pourquoi j'avais besoin de vendre ma collection. Il tapa dans ses mains et déclara :

— Dans ce cas, j'ai peut-être quelque chose qui pourrait t'intéresser. Normalement, je ne suis pas censé en parler, mais franchement, tu as un goût incroyable en musique. Alors je vais te le dire... juste cette fois.

On aurait dit une réplique sortie mot pour mot d'un manuel intitulé Comment arnaquer un pigeon.

— Il y a une entreprise dans cette ville qui rachète l'espérance de vie des gens.

— L'espérance de vie ? répétais-je.

C'était exactement la même réponse que j'avais donnée au libraire. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Oui, l'espérance de vie, répondit-il avec un sérieux absolu.

C'est quoi cette histoire ? Une blague qu'on fait aux pauvres désespérés ?

Tandis que je cherchais comment réagir, il se lança dans une explication rapide. Dans les grandes lignes, c'était la même histoire que celle du vieux libraire, sauf qu'il affirmait, lui, avoir réellement effectué la transaction.

Je lui demandai combien il avait reçu.

Il devint soudain évasif.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'en parler.

L'employé griffonna un plan et un numéro de téléphone sur un papier et me le tendit. Comme je m'y attendais, c'était exactement les mêmes coordonnées que celles données par le libraire.

Je le remerciai machinalement et sortis.

Aussitôt, la chaleur écrasante revint m'encercler comme une couverture humide. Juste cette fois, me dis-je. J'introduisis une pièce dans le distributeur situé à quelques pas de là et finis par choisir un soda au cidre de pomme.

Je tins la canette entre mes deux mains pour profiter du froid, puis j'ouvris la languette et bus lentement. La douceur artificielle du soda envahit ma bouche. Cela faisait longtemps que je n'avais pas bu de boisson gazeuse ; chaque gorgée picotait ma gorge.

Quand j'eus fini, je jetai la canette vide à la poubelle.

Je sortis les deux plans de ma poche et les regardai. La distance n'était pas impossible à parcourir à pied.

Selon leur histoire, si je me rendais là-bas, on me paierait pour me débarrasser d'une partie de mon espérance de vie, de mon temps ou de ma santé.

N'importe quoi.

Je claquai la langue, froissai les plans et les jetai.

Pourtant, je finis quand même par me retrouver devant le bâtiment.

C'était une construction ancienne. Les murs étaient si noircis par le temps qu'il était impossible de deviner leur couleur d'origine. Même le bâtiment lui-même avait probablement oublié. Il était étroit, comme si les immeubles voisins le comprimaient de chaque côté.

L'ascenseur ne fonctionnait pas. Je dus monter jusqu'au quatrième étage par l'escalier. Marche après marche, trempé de sueur, je gravis la cage d'escalier éclairée par des néons jaunis et imprégnée d'une odeur de renfermé.

Je ne croyais pas vraiment à l'histoire de l'achat d'espérance de vie.

Mais j'en avais tiré une autre interprétation : peut-être qu'il existait ici un travail extrêmement dangereux, impliquant des risques qui raccourcissaient la vie, mais rémunéré de façon exceptionnelle.

La première porte que je vis au quatrième étage ne portait aucune enseigne.

Et pourtant, j'étais certain que c'était celle dont ils parlaient.

Je retins mon souffle et fixai la poignée pendant cinq secondes, puis je pris mon courage à deux mains et la saisis.

L'intérieur était d'une propreté inconcevable comparé à l'apparence extérieure du bâtiment. Mais ce n'est pas cela qui me surprit.

Au centre de la pièce se trouvaient des vitrines vides. Les murs étaient bordés d'étagères vides.

Et malgré cela, tout semblait étrangement naturel.

Pourtant, d'un point de vue ordinaire, l'endroit était absurde.

Comme une bijouterie sans bijoux.

Un magasin d'optique sans lunettes.

Une librairie sans livres.

Je ne remarquai la présence de quelqu'un à côté de moi qu'au moment où une voix retentit.

— Bienvenue.

Je me tournai vers la source du son et vis une femme en tailleur assise derrière un bureau. À travers ses lunettes à monture fine, elle m'observait comme si elle m'évaluait.

Avant même que je puisse demander quel genre d'endroit c'était, elle aborda directement le sujet.

— Du temps ? De la santé ? Ou de l'espérance de vie ?

J'étais fatigué de réfléchir.

Si vous voulez vous amuser à mes dépens, allez-y.

— L'espérance de vie, répondis-je sans hésiter.

J'avais décidé de jouer le jeu.

À ce stade, je n'avais plus grand-chose à perdre.



Les vagues calculs que j'avais faits reposaient sur l'idée qu'il me restait environ soixante années à vivre. À raison de dix millions de yens par année, cela devait représenter quelque chose comme six cents millions.

Je n'étais plus aussi sûr de moi qu'à l'école primaire, mais je continuais malgré tout à croire que ma valeur dépassait celle de la moyenne des gens.

Même à cette époque de ma vie, je n'arrivais pas à abandonner l'idée que j'étais quelqu'un de spécial.

Rien ne venait pourtant soutenir cette conviction.

Je traînais simplement derrière moi les vestiges de la gloire imaginaire de mon enfance.

Je refusais d'accepter la triste réalité de mon existence et je continuais à me répéter :

Un jour, je réussirai tellement que toutes ces années perdues n'aurent plus aucune importance.

Et plus les années passaient, plus le succès dont je rêvais devenait immense.

Après tout, lorsqu'on se retrouve acculé, on finit naturellement par viser toujours plus haut.

Quand une équipe est menée de dix points à la dernière manche, personne ne songe à jouer la sécurité.

On tente le coup décisif.

Même si les chances d'échouer sont bien plus élevées.

Avec le temps, je me mis même à rêver d'une gloire éternelle.

Une réussite telle que tout le monde connaîtrait mon nom.

Une réussite qui entrerait dans la légende et ne disparaîtrait jamais.

J'en étais arrivé au point où rien de moins ne pourrait sauver ma vie.

Pour quelqu'un comme moi, il aurait sans doute fallu qu'une personne me force à regarder la réalité en face.

Quelqu'un qui démolisse complètement mes illusions.

Quelqu'un qui me réduise à néant sans me laisser la moindre échappatoire.

Dans ce sens-là...

Vendre mon espérance de vie était probablement la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

Car c'est là que j'appris une vérité impitoyable :

Je n'avais pas seulement gaspillé mon passé.

Mon avenir était destiné à être tout aussi médiocre.

En y regardant de plus près, la femme en tailleur était assez jeune.

Physiquement, elle devait avoir entre dix-huit et vingt-quatre ans.

Elle m'expliqua que l'évaluation durerait environ trois heures.

Elle tapait déjà sur l'ordinateur posé à côté d'elle.

Je m'attendais à devoir remplir une montagne de formulaires, mais elle m'assura qu'il n'était même pas nécessaire de lui donner mon nom.

Et dans trois heures seulement, elle serait capable de déterminer la valeur de la vie soi-disant inestimable qu'il me restait à vivre.

Le chiffre final ne serait pas fixe.

Il dépendrait de leur évaluation.

Mais il existerait néanmoins un standard.

Je quittai le bâtiment et me mis à errer sans but.

Le ciel commençait à s'assombrir.

Mes jambes étaient lourdes.

J'avais faim.

J'aurais voulu trouver un restaurant où m'asseoir quelque temps.

Mais je n'avais même pas assez d'argent pour cela.

Par chance, je trouvai un paquet de cigarettes Seven Stars ainsi qu'un briquet de cent yens abandonnés sur un banc dans la galerie commerciale.

Je regardai autour de moi.

Personne ne semblait les chercher.

Je les glissai discrètement dans ma poche puis trouvai une ruelle tranquille près d'un tas de matériaux abandonnés.

J'allumai une cigarette.

Cela faisait si longtemps que je n'avais pas fumé que ma gorge me brûla immédiatement.

Une fois terminée, je l'écrasai sous ma chaussure et pris la direction de la gare.

La soif revenait déjà.

Je m'assis sur un banc de la place située devant la station et observai les pigeons.

Sur un autre banc, une femme d'âge mûr leur donnait à manger.

Sa tenue semblait un peu trop jeune pour son âge.

Et sa façon nerveuse de jeter les miettes trahissait une certaine anxiété.

Je ne savais pas vraiment ce que cette scène m'inspirait.

En revanche, je connaissais parfaitement le sentiment qui m'envahit lorsque je réalisai que voir ces pigeons manger me donnait faim.

Je me détestais pour ça.

Si ma situation empirait encore un peu, je finirais peut-être par me battre avec eux pour quelques miettes de pain.

S'il vous plaît... faites que le montant soit élevé.

Comme tout le monde lorsque ses biens sont en cours d'évaluation, j'essayais malgré tout de ne pas trop espérer.

Au départ, j'avais estimé ma vie à six cents millions de yens.

Mais je décidai de revoir mes attentes à la baisse pour éviter toute déception.

Après réflexion, je fixai le minimum acceptable à trois cents millions.

Quand j'étais enfant, j'étais convaincu que ma vie valait trois milliards.

Comparé à cela, trois cents millions représentait déjà une estimation particulièrement modeste.

Pourtant...

J'étais encore loin de comprendre à quel point ma valeur était faible.

Je me rappelai soudain qu'autrefois, Himeno avait mentionné que le revenu total d'un salarié japonais moyen atteignait deux à trois cents millions de yens au cours de sa vie.

Et je me rappelai aussi une pensée que j'avais eue juste après.

Si j'avais une vie comme celle de cette fille, moi non plus je ne voudrais pas lui donner un prix. Je devrais probablement la vendre à perte.

Je retournai au magasin avant l'heure prévue.

Je m'assis sur le canapé de la salle d'attente.

Et tandis que je commençais à somnoler, la femme m'appela.

— Monsieur Kusunoki.

Je me réveillai brusquement.

Elle avait terminé l'évaluation.

Pourtant, je ne me souvenais pas lui avoir donné mon nom.

Ni montré la moindre pièce d'identité.

Apparemment, elle disposait d'un moyen de connaître ce genre d'informations.

Il y avait bel et bien quelque chose d'anormal dans cet endroit.

Quelque chose qui dépassait la logique ordinaire.

Contre toute attente, lorsque je revins au bâtiment, j'avais fini par croire à cette histoire absurde de vente d'espérance de vie.

Plusieurs raisons expliquaient ce changement.

Mais la plus importante était cette femme.

C'était peut-être irrationnel de se faire une opinion aussi rapidement.

Pourtant...

J'avais l'impression qu'elle ne mentait jamais.

Je le sentais.

Certaines personnes détestent le mensonge de manière instinctive, indépendamment de toute notion de morale ou de justice.

Même lorsque cela va à l'encontre de leur propre intérêt.

J'avais le sentiment qu'elle faisait partie de ces gens-là.

Quand je repensai plus tard à cet instant, je compris à quel point mon intuition avait été mauvaise.

Quoi qu'il en soit...

Revenons au résultat de mon évaluation.

Lorsque j'entendis la femme prononcer le chiffre « trois », mon visage trahit involontairement les derniers restes de l'espoir que je nourrissais encore.

Je ne le compris que plus tard.

Au fond de moi, une partie croyait toujours que l'estimation de trois milliards faite durant mon enfance était correcte.

La femme remarqua ma réaction.

Elle se gratta maladroitement la joue du bout du doigt.

Comme si elle jugeait inapproprié de m'annoncer le résultat de vive voix.

Elle regarda l'écran de son ordinateur, tapa quelques touches puis posa une feuille imprimée sur le comptoir.

— Voici le résultat de votre évaluation. Quelle est votre décision ?

Lorsque je vis apparaître le chiffre **300 000 yens**, je crus d'abord qu'il s'agissait du prix d'une seule année.

Dans ce cas...

Une vie de quatre-vingts ans représenterait vingt-quatre millions.

Vingt-quatre millions.

Le chiffre résonna dans ma tête.

Toute la force quitta soudain mon corps.

Comment pouvait-elle valoir si peu ?

À cet instant précis, je recommençai à douter de l'endroit.

Peut-être s'agissait-il d'une caméra cachée.

D'une expérience psychologique.

Ou simplement d'une plaisanterie particulièrement cruelle.

Mais aucune de ces explications ne parvenait à me convaincre.

La seule chose qui refusait d'y croire était mon bon sens.

Tous mes autres instincts me criaient que cette femme disait la vérité.

Et j'avais toujours suivi une règle simple :

Lorsqu'on est confronté à quelque chose d'irrationnel, il vaut mieux faire confiance à son instinct qu'au prétendu « bon sens ».

Je finis donc par accepter l'idée que la somme totale pouvait être de vingt-quatre millions.

Cela me demanda déjà un immense effort.

Puis la femme acheva de détruire mes dernières illusions.

— Cela signifie que le prix annuel correspond au tarif minimum : dix mille yens par an. D'après nos calculs, il vous reste trente ans et trois mois à vivre. Si vous décidez de tout vendre, vous recevrez donc environ trois cent mille yens.

Lorsque je me mis à rire, ce n'était pas parce que je croyais à une plaisanterie.

C'était parce que, objectivement parlant...

La plaisanterie, c'était ma vie.

Sa valeur réelle était plusieurs ordres de grandeur en dessous de ce que j'avais toujours imaginé.

— Bien entendu, cela ne représente pas une valeur universelle, précisa la femme. Il s'agit simplement du résultat obtenu selon nos critères d'évaluation.

— J’aimerais connaître ces critères.

Elle poussa un soupir discret.

Comme si elle avait déjà entendu cette question des milliers de fois.

— L’évaluation détaillée est réalisée par un autre organisme, donc je n’en connais pas tous les mécanismes. Mais, d’après ce que je sais, le résultat dépend principalement de plusieurs facteurs : la chance, l’épanouissement personnel, la contribution aux autres...

Elle consulta rapidement ses notes.

— En résumé : votre bonheur futur, le bonheur que vous apporterez aux autres, votre capacité à réaliser vos rêves et votre contribution à la société influencent fortement la valeur attribuée à votre vie.

Ce fut précisément cette impartialité qui me brisa.

Si je n’avais été malheureux que moi-même...

Ou si j’avais simplement échoué à rendre les autres heureux...

Ou encore raté mes rêves...

Ou été inutile à la société...

J’aurais pu l’accepter.

Mais être à la fois malheureux, incapable d’apporter du bonheur aux autres, condamné à voir mes rêves échouer et totalement inutile à la société ?

Quel espoir pouvait-il bien rester dans une telle existence ?

Et puis...

Pour un homme de vingt ans, trente années restantes me semblaient étrangement peu.

Allais-je tomber gravement malade ?

Être victime d’un accident ?

Je décidai de poser la question.

— Pourquoi ma vie est-elle aussi courte ?

— Je suis désolée, répondit-elle en inclinant légèrement la tête. Mais les informations supplémentaires ne peuvent être révélées qu’aux clients qui choisissent de vendre leur temps, leur santé ou leur espérance de vie.

Je fixai son front pendant un long moment.

Puis je déclarai :

— Laissez-moi réfléchir.

— Prenez tout le temps nécessaire.

Mais le ton de sa voix signifiait clairement :

Dépêchez-vous.

Finalement, je pris ma décision.

Je vendis les trente années qu’il me restait à vivre.

Je ne conservai que trois mois.

Après une existence passée à enchaîner les petits boulots sans avenir, puis à vendre mes derniers livres et mes derniers CD auxquels je tenais, j’avais perdu toute résistance à l’idée de liquider ce qu’il me restait.

Même ma vie.

Pendant que la femme me lisait chaque clause du contrat dans les moindres détails, je me contentais de marmonner de temps à autre pour montrer que j’étais encore présent.

Mais mon esprit était vide.

Lorsqu’elle me demanda si j’avais des questions, je répondis simplement :

— Pas vraiment.

Je voulais juste en finir.

Sortir de cet endroit.

Sortir de cette vie.

— Vous pouvez effectuer jusqu'à trois transactions au total, expliqua-t-elle. Cela signifie qu'il vous reste encore deux occasions d'acheter ou de vendre de l'espérance de vie, de la santé ou du temps.

Je récupérai l'enveloppe contenant mes trois cent mille yens et quittai le bâtiment.

Je n'aurais pas su expliquer comment ils s'y étaient pris.

Mais une chose était certaine :

J'avais réellement l'impression d'avoir perdu mon avenir.

Comme si quelque chose qui remplissait mon être tout entier avait été retiré à quatre-vingt-dix pour cent.

On raconte que certaines poules continuent à courir quelques instants après avoir eu la tête tranchée.

La sensation était étrangement similaire.

À cet instant, on aurait presque pu me considérer comme un cadavre.

Mon corps savait désormais qu'il ne vivrait probablement pas jusqu'à ses vingt-et-un ans.

Et cette certitude le rendait beaucoup plus impatient qu'un corps convaincu de pouvoir atteindre les quatre-vingts ans.

Chaque seconde vide qui passait avait soudain pris un poids écrasant.

Quand je croyais avoir encore soixante années devant moi, je possédais inconsciemment cette arrogance tranquille propre à ceux qui pensent avoir tout le temps du monde.

Mais maintenant que ces soixante années s'étaient réduites à trois mois...

J'étais hanté par une sensation constante.

L'impression qu'il fallait toujours faire quelque chose.

Tout de suite.

Pourtant, à cet instant précis, je n'avais envie que d'une seule chose :

Rentrer chez moi.

Dormir.

J'avais passé toute la journée à marcher.

J'étais épuisé.

Je réfléchirais à la suite plus tard, après avoir suffisamment dormi pour retrouver un esprit clair.

Sur le chemin du retour, je croisai un homme étrange.

Il devait avoir une vingtaine d'années.

Il marchait seul dans la rue avec un immense sourire aux lèvres.

Un sourire si éclatant qu'il semblait incapable de contenir son bonheur.

Cette simple vision me remplit de colère.

Je m'arrêtai dans une supérette du quartier commerçant et achetai quatre canettes de bière.

Puis je trouvai une échoppe ambulante où je commandai cinq brochettes de yakitori.

Je mangeai et bus tout mon saoul en rentrant.

Après tout...

Il ne me restait plus que trois mois à vivre.

Il n'y avait plus vraiment de raison de surveiller mes dépenses.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas bu d'alcool.

Et ce n'était probablement pas une bonne idée dans l'état où je me trouvais.

Quoi qu'il en soit, je fus ivre très rapidement.

Moins de trente minutes après être rentré chez moi en titubant, j'étais déjà en train de vomir.

C'est ainsi que commencèrent les trois derniers mois de ma vie.

Et honnêtement...

On aurait difficilement pu imaginer un pire départ.

3

L'OBSERVATRICE ASSISE

Je me sentais déjà affreusement mal, et la chaleur de cette nuit-là était insupportable.

Alors, lorsque je rêvai, le rêve fut d'une netteté presque dérangeante.

Après mon réveil, allongé sous ma couverture, je passai un long moment à y repenser.

Ce n'était pas un mauvais rêve.

Au contraire.

C'était même un rêve heureux.

Mais il n'existe rien de plus cruel qu'un rêve heureux.

Dans ce rêve, j'étais adolescent.

Je me trouvais dans un parc.

Je ne connaissais pas cet endroit, mais j'y étais entouré de camarades de mon école primaire.

Apparemment, une réunion d'anciens élèves avait lieu.

Tout le monde jouait avec des feux d'artifice.

La fumée flottait dans l'air, teintée de rouge par les cierges magiques.

Moi, je restais à l'écart, près de la limite du parc, à les observer.

Alors, le lycée ?

La voix d'Himeno résonna soudain à côté de moi.

Je tournai légèrement la tête vers elle.

Son visage était flou.

Je ne l'avais jamais revue après ses dix ans.

Mon esprit était donc incapable d'imaginer à quoi elle ressemblait désormais.

Pourtant, dans le rêve, je la trouvais incroyablement belle.

Et j'étais fier de pouvoir dire que je la connaissais depuis longtemps.

— Franchement, je ne m'y amuse pas beaucoup, répondis-je honnêtement. Mais ce n'est pas non plus l'enfer.

— Je dirais exactement la même chose.

Au fond de moi, cette réponse me rendit heureux.

Ses années de lycée avaient donc été aussi misérables que les miennes.

— Tu sais... continua-t-elle. Parfois, je me dis que la vie était plus agréable à cette époque.

— Quelle époque ?

Au lieu de répondre, Himeno s'accroupit devant moi et leva les yeux dans ma direction.

— Alors, Kusunoki... tu es toujours un « invendu » ?

Je la regardai attentivement.

J'avais envie de voir sa réaction.

— J' imagine que oui.

— Ah...

Un léger sourire apparut au coin de ses lèvres.

— Dans ce cas, moi aussi.

Puis elle sourit franchement.

Des fossettes creusèrent ses joues.

— C'est parfait. Tout se passe exactement comme prévu.

— Ouais. Exactement comme prévu.

Et c'est à ce moment-là que je me réveillai.

Ce n'était pas le genre de rêve qu'un homme de vingt ans était censé faire.

Il était tellement enfantin que j'en éprouvais presque du dégoût envers moi-même.

Pourtant...

Une partie de moi s'accrochait désespérément à ce souvenir.

Je ne voulais pas le laisser disparaître.

Je ne voulais pas qu'il se dissolve dans le néant.

À dix ans, je n'aimais pas particulièrement Himeno.

L'affection que je ressentais pour elle était minuscule.

Presque insignifiante.

Le problème, c'est qu'après elle, je ne ressentis plus jamais même cette petite quantité d'affection pour qui que ce soit.

Peut-être que ce qui me semblait aujourd'hui être une tendresse dérisoire avait en réalité été le sentiment le plus profond que je connaîtrais jamais.

Et je ne m'en étais rendu compte qu'après sa disparition.

Une fois chaque détail du rêve gravé dans ma mémoire, je restai allongé sur mon futon et repensai à la veille.

J'étais allé dans ce vieux bâtiment décrépit.

Et j'avais vendu tout le reste de ma vie.

Tout, sauf trois mois.

Pourtant, cela ne ressemblait pas à un rêve étrange qui perd de sa réalité au petit matin.

Non.

C'était un souvenir parfaitement réel.

Je ne regrettais pas ma décision.

Je ne réalisais pas soudainement la valeur de ce que j'avais perdu.

Au contraire.

J'éprouvais une étrange sensation de soulagement.

Comme si un poids immense avait quitté mes épaules.

La seule chose qui m'avait retenu à la vie jusque-là était un espoir ridicule.

L'espoir qu'un jour...

Peut-être...

Quelque chose de bien finirait par arriver.

Cet espoir n'avait aucun fondement.

Pourtant, il était incroyablement difficile de s'en débarrasser.

Même l'être humain le plus misérable continue à croire au miracle improbable capable d'effacer toute sa malchance.

Cet espoir était à la fois mon salut...

Et ma prison.

D'une certaine manière, entendre quelqu'un m'annoncer clairement :

« Il ne t'arrivera plus rien de bon dans le futur. »

...avait quelque chose de libérateur.

Maintenant, je pouvais mourir en paix.

Puisque j'en étais là, autant profiter du temps qu'il me restait.

Je voulais pouvoir me dire, au moment de mourir :

« Ma vie a été nulle. Mais après avoir accepté ma mort, ces trois derniers mois n'étaient pas si mauvais. »

Je pensais commencer par aller lire quelques magazines à la librairie avant de réfléchir à la suite.

C'est alors que la sonnette retentit.

Je n'attendais personne.

Personne n'était venu me rendre visite depuis des années.

Et je n'imaginai pas que cela changerait dans les trois mois à venir.

Probablement une erreur d'adresse.

Ou quelqu'un qui collectait des dons.

Peut-être un groupe religieux.

Dans tous les cas, je n'avais pas un bon pressentiment.

La sonnette retentit une seconde fois.

Je me levai brusquement.

Une violente nausée me frappa aussitôt.

La gueule de bois.

Malgré tout, je parvins à atteindre l'entrée et ouvris la porte.

Une jeune fille se tenait devant moi.

Je ne l'avais jamais vue.

À côté d'elle reposait une grande valise à roulettes.

— ...Vous êtes ?

Elle me lança un regard exaspéré.

Puis elle sortit une paire de lunettes de son sac, les enfila avec irritation et me fixa comme si la réponse devait être évidente.

Et soudain...

Je compris.

— La femme qui a évalué mon espérance de vie hier...

— Exact.

L'image du tailleur qu'elle portait la veille était tellement forte que je ne l'avais pas reconnue.

Aujourd'hui, elle était habillée simplement.

Un chemisier en coton.

Une jupe en jean bleu clair.

Ses cheveux noirs tombaient jusqu'à ses épaules, légèrement recourbés vers l'intérieur.

Attachés la veille, ils étaient passés inaperçus.

Son regard portait une étrange mélancolie.

Sous sa jupe, un large bandage recouvrait sa cuisse droite.

La blessure semblait importante.

Même à travers les couches de tissu, elle restait visible.

Lors de notre première rencontre, je lui aurais donné entre dix-huit et vingt-quatre ans.

Mais maintenant que je la voyais ainsi, je pouvais être plus précis.

Elle avait probablement mon âge.

Dix-neuf ou vingt ans.

Mais pourquoi était-elle ici ?

Pendant un instant, j'espérai qu'elle venait m'annoncer une erreur.

Une faute de calcul.

Un chiffre oublié.

Une confusion avec un autre dossier.

J’imaginai presque qu’elle était venue s’excuser.

Elle retira ses lunettes, les rangea soigneusement dans leur étui, puis me regarda de ses yeux dénués d’émotion.

— Je m’appelle Miyagi. À partir d’aujourd’hui, je serai votre observatrice.

Puis elle s’inclina poliment.

Observatrice.

Maintenant qu’elle le disait...

Je me souvenais vaguement qu’elle avait évoqué quelque chose de ce genre.

Mais avant que je puisse répondre, la nausée reprit de plus belle.

Je me précipitai aux toilettes pour vomir.

Lorsque j’en ressortis, l’estomac complètement vide, Miyagi se tenait juste devant la porte.

Elle n’avait vraiment aucun sens de l’espace personnel.

Je l’écartai doucement, me dirigeai vers l’évier, me rinçai le visage, me gargarisai puis bus un grand verre d’eau.

Ensuite, je retournai m’allonger sur mon futon.

Ma tête me faisait souffrir.

L’humidité n’arrangeait rien.

Miyagi se plaça à côté de mon oreiller.

— Comme je vous l’ai expliqué hier, vous avez moins d’un an à vivre. À partir de maintenant, un observateur vous accompagnera en permanence. De plus...

— Vous pourriez m’expliquer ça plus tard ? coupai-je. Comme vous pouvez le voir, je ne suis pas vraiment en état d’écouter.

— Très bien. J’attendrai.

Sans discuter davantage, elle traîna sa valise jusqu’au coin de la pièce.

Puis elle s’assit contre le mur.

Les bras autour des genoux.

Et resta immobile.

À me regarder.

Apparemment, son plan consistait simplement à rester là et à m’observer aussi longtemps que je demeurerais dans mon appartement.

— Faites comme si je n’étais pas là, déclara-t-elle depuis son coin. Ne vous occupez pas de moi. Continuez simplement à vivre comme d’habitude.

C’était facile à dire.

Mais difficile à appliquer.

Après tout, une fille à peine plus jeune ou plus âgée que moi me fixait constamment.

Impossible de l’ignorer.

Je lui jetai discrètement un regard.

Elle écrivait quelque chose dans un carnet.

Probablement un rapport d’observation.

Cette situation était profondément désagréable.

La moitié de mon corps tournée vers elle semblait brûler sous son regard.

Je me rappelai alors ses explications de la veille.

Selon Miyagi, beaucoup de personnes ayant vendu leur espérance de vie perdaient tout espoir lorsqu'il leur restait moins d'un an à vivre.

Certaines devenaient dangereuses.

Je ne lui avais pas demandé quels genres de problèmes elles provoquaient.

Mais je pouvais facilement l'imaginer.

Les êtres humains respectent les règles parce qu'ils tiennent à leur réputation.

À la confiance des autres.

À leur avenir.

Mais lorsque vous savez avec certitude que vous allez mourir bientôt...

Tout cela cesse d'avoir de l'importance.

On n'emporte pas sa réputation dans l'au-delà.

C'est pour cette raison que le système des observateurs existait.

Toute personne disposant de moins d'un an à vivre en recevait un.

Et si elle commençait à agir de façon problématique, l'observateur signalait immédiatement le cas.

Peu importe le temps qu'il lui restait.

Sa vie prenait fin sur-le-champ.

Un simple appel téléphonique.

Voilà tout ce qu'il fallait.

La jeune fille assise dans le coin de ma chambre avait le pouvoir de mettre un terme à mon existence.

Cependant, les statistiques montraient une chose intéressante :

À quelques jours de leur mort, les gens perdaient généralement toute envie de nuire aux autres.

Ainsi, lorsqu'il ne restait plus que trois jours à vivre...

L'observateur partait.

Je serais seul.

Mais seulement pendant les trois derniers jours de ma vie.

Je ne sais pas exactement quand je me rendormis.

Lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, le mal de tête et la nausée avaient disparu.

L'horloge indiquait environ dix-neuf heures.

J'avais probablement trouvé la pire manière possible de passer le premier jour de mes trois derniers mois.

Miyagi était toujours là.

Immobile.

Dans le même coin.

J'essayai de reprendre une vie normale sans penser à elle.

Je me lavai le visage à l'eau froide, enfilai un vieux jean délavé et un T-shirt usé, puis sortis acheter quelque chose à manger.

Mon observatrice me suivit à environ cinq pas de distance.

Le soleil couchant brillait encore avec force.

Je dus protéger mes yeux de sa lumière.

Aujourd'hui, le ciel se teintait d'un jaune doré.

Au loin, les cigales chantaient.

Des voitures passaient lentement sur la route voisine.

Finalement, j'arrivai à un vieux relais routier installé le long de l'ancienne nationale.

Le bâtiment était large et trapu.

Des arbres poussaient derrière lui, leurs branches dépassant jusqu'au toit.

Partout, les traces du temps étaient visibles.

Les enseignes.

Le toit.

Les murs.

Tout semblait usé par les années.

À l'intérieur, une dizaine de distributeurs automatiques étaient alignés contre le mur.

Deux petites tables étroites occupaient le centre de la salle.

Des salières de piment et des cendriers y étaient posés.

Dans un coin, plusieurs bornes d'arcade vieilles d'au moins dix ans diffusaient leur musique électronique.

Cette mélodie apportait une chaleur discrète à l'atmosphère solitaire du lieu.

Je glissai trois cents yens dans un distributeur de nouilles instantanées.

Pendant que la machine préparait mon repas, j'allumai une cigarette.

Miyagi s'était installée sur un tabouret rond.

Elle observait distraitemment un tube fluorescent qui clignotait au plafond.

Je me demandai comment elle comptait se nourrir.

Elle ne pouvait quand même pas vivre sans manger ni boire.

Mais elle dégageait une impression si étrange que j'en venais presque à me poser la question.

Comme un automate.

Quelque chose de presque inhumain.

Lorsque j'eus terminé mon bol de soba au tempura au goût médiocre — au moins, il était chaud — j'achetai un café glacé en canette.

Le liquide excessivement sucré se répandit dans mon corps desséché.

Si je passais les trois derniers mois de ma vie à manger de la nourriture bon marché provenant de distributeurs automatiques...

C'était simplement parce que je ne connaissais rien d'autre.

L'homme que j'étais devenu n'avait jamais eu le luxe de sortir de sa routine.

Je n'avais jamais appris à entrer dans un restaurant chic simplement pour me faire plaisir.

Mes années de pauvreté avaient fini par me priver de quelque chose de bien plus précieux que l'argent.

Elles avaient détruit mon imagination.

• • •

Après être rentré à l'appartement, je pris un stylo et un carnet.

Je décidai d'établir une liste de tout ce que je voulais faire avant de mourir.

Au début, il était plus facile d'énumérer les choses que je ne voulais plus faire plutôt que celles que j'avais réellement envie d'accomplir.

Mais au fil de l'écriture, quelques objectifs me vinrent naturellement à l'esprit.

Choses à faire avant ma mort

- Ne plus aller à l'université
- Ne plus travailler
- Ne plus me retenir lorsque j'ai envie de quelque chose
- Manger quelque chose de délicieux
- Voir quelque chose de beau
- Écrire un testament
- Revoir Naruse et discuter avec lui
- Retrouver Himeno et lui dire ce que je ressens

— Je ne ferais pas ça à votre place.

Je me retournai brusquement.

Miyagi n'était plus assise dans son coin.

Elle se tenait juste derrière moi, penchée au-dessus de mon épaule pour lire ce que j'écrivais.

À ma grande surprise, ce n'était pas l'université ni le travail qui avait attiré son attention.

Son doigt pointait la dernière ligne.

Retrouver Himeno et lui dire ce que je ressens.

— Un observateur est censé espionner sa cible et lui donner des conseils non sollicités ? demandai-je sèchement.

Miyagi ignore complètement ma question.

— Cette Himeno a traversé beaucoup d'épreuves.

Sa voix était calme.

Trop calme.

— Elle a eu un enfant à dix-sept ans. Ensuite, elle a quitté le lycée. Elle s'est mariée à dix-huit ans, puis a divorcé un an plus tard. Aujourd'hui, à vingt ans, elle vit chez ses parents et élève seule son bébé.

Je restai figé.

Puis elle continua.

— Dans deux ans, elle est censée se suicider en se jetant dans le vide. Son dernier message sera extrêmement sombre.

Le monde sembla soudain devenir silencieux.

— Si vous allez la voir maintenant, rien de bon n'en sortira. Et puis... Himeno se souvient à peine de vous. Quant à cette promesse spéciale que vous avez faite ensemble à dix ans... elle l'a complètement oubliée.

Je n'arrivais plus à respirer.

Comme si tout l'air contenu dans mes poumons avait disparu d'un coup.

Après un long silence, je réussis finalement à murmurer :

— ...Vous savez tout ça sur moi ?

J'essayais désespérément de masquer mon trouble.

— D'après ce que vous dites, on dirait que vous connaissez aussi tout ce qui va arriver dans le futur. C'est ça ?

Miyagi cligna plusieurs fois des yeux.

Puis secoua lentement la tête.

— Je ne connais que le futur qui *aurait pu* vous attendre, Monsieur Kusunoki.

Elle marqua une pause.

— Mais désormais, ces informations n'ont plus vraiment de sens. En vendant votre espérance de vie, vous avez profondément modifié votre avenir.

Elle baissa les yeux vers mon carnet.

— Et parmi tous les événements possibles, je ne connais que les plus importants.

Sans quitter la page des yeux, elle repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Cette Himeno semble avoir occupé une place considérable dans votre vie. Le résumé de votre existence tournait essentiellement autour d'elle.

— Seulement par comparaison avec le reste, répliquai-je. Ça veut surtout dire qu'il n'y avait rien d'autre d'important dans ma vie.

— Peut-être.

Miyagi hocha légèrement la tête.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'aller la voir serait une perte de temps. Vous ne ferez que détruire les souvenirs que vous gardez d'elle.

— Merci de vous inquiéter pour moi. Mais ces souvenirs sont déjà détruits depuis longtemps.

— Dans ce cas, je vous ai tout de même fait gagner du temps, non ?

— Peut-être.

Je refermai mon carnet.

— Au fait, vous avez vraiment le droit de révéler le futur comme ça ?

Pour la première fois, elle sembla intriguée.

— Puis-je vous retourner la question ? Pourquoi avez-vous supposé que je n'en avais pas le droit ?

Je restai sans réponse.

Si j'utilisais ces informations pour causer des problèmes, elle n'aurait qu'à signaler mon cas.

Et les trois mois qui me restaient disparaîtraient instantanément.

— Notre objectif est simple, expliqua-t-elle. Nous voulons que les personnes concernées vivent le reste de leur vie dans la tranquillité.

— ...

— C'est pourquoi je vous conseille certaines choses à partir de ce que je sais du futur. J'essaie simplement d'éviter que vous ne souffriez inutilement.

Je me grattai la tête.

Une irritation sourde montait en moi.

J'avais envie de lui répondre sèchement.

De l'attaquer.

— Peut-être que vous pensez m'éviter une blessure ou une déception, dis-je finalement. Mais est-ce que vous ne me privez pas aussi de la liberté d'être blessé ou déçu ?

Miyagi resta silencieuse.

Je poursuivis.

— Imaginons que je voulais entendre ça directement de la bouche d'Himeno. Même si ça devait me faire souffrir. Même si ça devait me détruire. Peut-être que c'était précisément ce que je voulais.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Tout ce que vous avez fait, c'est vous mêler de quelque chose qui ne vous regardait pas.

Un soupir agacé lui échappa.

— Je vois.

Son ton devint légèrement ironique.

— Je pensais simplement agir comme une personne bien intentionnée. Si c'était vraiment ce que vous souhaitiez, alors j'ai sans doute été imprudente.

Elle s'inclina.

— Je vous présente mes excuses.

Puis elle releva la tête.

Son regard était froid.

— Mais permettez-moi d'ajouter une chose.

Sa voix se fit plus dure.

— N'attendez pas trop de justice ou de cohérence de ce qui va suivre.

Je fronçai les sourcils.

— Vous avez vendu votre avenir.

Elle marqua une courte pause.

— À partir du moment où vous avez fait ce choix, vous avez mis les pieds dans un monde gouverné par des principes cruels et irrationnels.

Ses yeux ne vacillèrent pas.

— Dans cet univers, il n'y a pratiquement aucun intérêt à parler de liberté ou de droits.

Puis elle conclut :

— C'est vous qui avez choisi cela.

Sans ajouter un mot, Miyagi retourna dans son coin habituel.

Elle s'assit contre le mur.

Ramena ses genoux contre sa poitrine.

Et les entoura de ses bras.

— Malgré tout, reprit-elle après quelques secondes, pour cette fois, je respecterai votre liberté d'être blessé ou déçu.

Elle détourna les yeux.

— Je ne commenterai pas les autres éléments de votre liste.

Un léger silence s'installa.

— Faites ce que vous voulez. Tant que cela ne nuit pas inutilement aux autres, je ne vous arrêterai pas.

Comme si j'avais besoin de votre permission.

C'était ce que je pensais.

Mais je gardai le silence.

Je remarquai alors quelque chose.

Pendant une fraction de seconde, une expression étrange traversa le visage de Miyagi.

Une tristesse discrète.

Presque imperceptible.

Je la vis.

Mais je ne cherchai pas à comprendre ce qu'elle signifiait.

4

VÉRIFIONS LA RÉPONSE

À partir de là, ma stupidité ne fit qu'accélérer.

— Je vais passer un appel. Je reviens tout de suite, dis-je à Miyagi avant de quitter l'appartement.

Si je sortais, c'était surtout pour éviter qu'elle n'écoute ma conversation.

Évidemment, elle me suivit dehors.

Cela faisait une éternité que je n'avais appelé personne.

Sur l'écran de mon téléphone s'affichait un nom :

Wakana.

Je restai longtemps à le fixer.

Derrière l'immeuble, les insectes d'été chantaient dans les arbres.

Apparemment, j'étais nerveux.

Ce n'était pas l'appel lui-même qui me faisait peur, mais le simple fait d'appuyer sur ce dernier bouton.

En y repensant, depuis mon enfance, j'avais presque toujours laissé les autres faire le premier pas. Je n'invitais jamais personne. Je n'engageais jamais la conversation.

Cette habitude m'avait fait perdre beaucoup d'occasions.

Mais elle m'avait aussi épargné tout autant d'ennuis.

Je n'en éprouvais ni regret ni satisfaction.

J'arrêtai simplement d'y penser.

Profitant d'un bref instant de vide dans mon esprit, j'appuyai sur le bouton d'appel.

Une fois qu'elle décrocherait, je saurais quoi dire.

La sonnerie résonna.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalisai qu'elle pouvait tout simplement ne pas répondre.

J'utilisais si rarement mon téléphone que quelque part en moi, j'avais conservé l'idée enfantine qu'un appel obligeait forcément l'autre personne à décrocher.

Quatre fois.

Cinq fois.

Six fois.

Wakana ne semblait pas en mesure de répondre.

Étrangement, cela me soulagea un peu.

À la huitième sonnerie, je raccrochai.

Wakana était une étudiante d'un an de moins que moi à l'université.

J'avais prévu de lui proposer de manger ensemble.

Et si tout se passait bien...

Je pensais même lui demander de passer le plus de temps possible avec moi jusqu'à la fin de ma vie.

Une solitude brutale monta alors du fond de mon être.

Depuis que ma mort était devenue une certitude proche et tangible, un changement étrange s'était produit en moi.

Pour la première fois, j'avais envie d'être entouré.

J'avais envie de parler à quelqu'un.

N'importe qui.

Simplement parler.

Wakana était la seule personne à l'université à avoir manifesté un véritable intérêt pour moi.

Nous nous étions rencontrés ce printemps dans la même librairie d'occasion.

Elle était absorbée par un vieux livre poussiéreux qui bloquait le passage.

Je lui avais lancé un regard qui signifiait clairement :

Pousse-toi, tu gênes.

Mais elle l'avait interprété tout autrement.

Comme :

Ce type me regarde fixement... Est-ce qu'on se connaît ?

Une erreur typique de nouvelle étudiante.

— Euh... On ne se serait pas déjà rencontrés ? demanda-t-elle timidement.

— Non.

— Ah... Désolée.

Elle détourna le regard avec embarras.

Puis elle retrouva immédiatement son sourire.

— Dans ce cas, on peut dire que cette librairie est l'endroit où nous nous sommes rencontrés.

Cette fois, ce fut moi qui restai déconcerté.

— J'imagine que oui.

— C'est merveilleux, répondit-elle avant de remettre le livre à sa place.

Quelques jours plus tard, nous nous étions recroisés sur le campus.

Depuis, nous avons partagé plusieurs déjeuners ensemble.

Nous parlions pendant des heures de livres et de musique.

Parfois même au point de sécher les cours.

— Tu es la première personne de notre âge que je rencontre qui lit plus que moi, m'avait-elle dit un jour avec des étoiles dans les yeux.

— Je lis juste beaucoup. Ça ne me sert à rien.

— Comment ça ?

— J'ai l'impression qu'il me manque une partie du cerveau. Celle qui est censée retenir ce qui a de la valeur. C'est comme verser de la soupe d'une énorme marmite dans une toute petite assiette. Dès qu'elle touche l'assiette, tout déborde.

Wakana avait penché la tête.

— C'est une drôle de façon de voir les choses.

Puis elle avait souri.

— Même si tu oublies ce que tu lis, je suis sûre que tout reste quelque part dans ta tête. Ça t'aide probablement sans que tu t'en rendes compte.

— Peut-être pour certaines personnes. Mais selon mon expérience, passer toute sa jeunesse à lire n'est pas très sain.

— Pourquoi ?

— Parce que lire est une activité pour les gens qui n'ont rien d'autre à faire.

— Tu n'as rien d'autre à faire, Kusunoki ?

— Pas vraiment. À part mon travail.

Alors Wakana m'avait donné un léger coup d'épaule.

— Dans ce cas, je vais t'en donner.

Avant que je puisse réagir, elle avait attrapé mon téléphone et enregistré elle-même son numéro et son adresse e-mail dans mes contacts.

Si j'avais su à l'époque qu'Himeno avait déjà eu un enfant, s'était mariée, avait divorcé et m'avait complètement oublié...

Peut-être aurais-je essayé quelque chose avec Wakana.

Mais ce printemps-là, je vivais encore dans l'ombre de notre promesse.

Je voulais rester ce « reste » dont nous avons parlé.

Alors je ne pris jamais l'initiative de la contacter.

Et lorsqu'elle m'envoyait un message ou m'appelait, je laissais toujours la conversation mourir après quelques échanges.

Je ne voulais pas lui donner de faux espoirs.

En résumé...

J'avais toujours eu le pire timing imaginable.

Je ne laissai pas de message vocal.

À la place, j'envoyai un SMS.

Désolé de te contacter aussi soudainement, mais est-ce que ça te dirait qu'on sorte quelque part demain ?

Je pris un soin excessif à rédiger cette phrase.

Pas trop directe.

Pas trop distante.

Juste assez pour ne pas détruire l'image qu'elle avait de moi.

La réponse arriva presque immédiatement.

Je ressentis un immense soulagement.

Il existait encore quelqu'un qui prenait la peine de me répondre.

Pour une fois, j'eus envie d'ouvrir le message immédiatement.

Puis je le fis.

Et je compris mon erreur.

La réponse ne venait pas de Wakana.

Et si cela avait été le seul problème, tout aurait été beaucoup moins douloureux.

Le message affichait simplement :

Cette adresse est actuellement inactive.

Wakana avait changé d'adresse.

Sans me prévenir.

Elle avait jugé inutile de maintenir un moyen de contact avec moi.

Bien sûr, cela pouvait être un oubli.

Elle pouvait encore me recontacter bientôt.

Mais au fond de moi...

Je savais déjà.

Mon tour était passé.

En voyant mon regard vide fixé sur l'écran, Miyagi comprit immédiatement ce qui venait de se produire.

Elle s'approcha et regarda par-dessus mon épaule.

Puis elle déclara :

— Vérifions la réponse.

Je levai lentement les yeux vers elle.

— Cette fille était votre dernier espoir.

Sa voix était calme.

Presque mécanique.

— Wakana était la dernière personne susceptible de vous aimer.

Mon cœur se serra.

— Si vous lui aviez accordé un peu d'attention ce printemps, je pense que vous seriez aujourd'hui en couple avec elle.

Elle poursuivit comme si elle lisait un rapport.

— La valeur de votre vie n'aurait probablement pas chuté aussi bas.

Puis elle conclut :

— Mais vous êtes arrivé trop tard.

Ses mots tombèrent comme une sentence.

— Wakana ne se soucie plus de vous. Pire encore, elle vous en veut de ne jamais avoir répondu à ses sentiments. Aujourd'hui, elle aimerait surtout vous montrer le petit ami qu'elle a trouvé à votre place.

Miyagi parlait avec une telle distance émotionnelle qu'on aurait dit que je n'existais même pas.

— À partir de maintenant, personne ne cherchera plus jamais à vous aimer.

Elle détourna le regard vers les immeubles voisins.

— Lorsque vous considérez les autres uniquement comme des outils destinés à soulager votre solitude, ils finissent souvent par s'en rendre compte.

Des éclats de rire traversèrent alors le mur de l'appartement voisin.

Des voix d'étudiants.

Garçons et filles.

Ils semblaient passer un excellent moment.

La lumière de leur fenêtre paraissait étrangement plus chaude que celle de la mienne.

Autrefois, je n'y aurais prêté aucune attention.

Aujourd'hui, cela me transperçait le cœur.

C'est alors que mon téléphone sonna.

Wakana.

Cette fois, c'était elle.

J'envisageai d'ignorer l'appel.

Mais je ne voulais pas qu'elle réessaie plus tard.

Je décrochai.

— Kusunoki ? Tu m'as appelé tout à l'heure. Quelque chose ne va pas ?

Sa voix était exactement la même que d'habitude.

Mais après les paroles de Miyagi, j'y entendais désormais autre chose.

Comme une critique silencieuse.

Pourquoi me contacter maintenant ?

— Désolé. Je me suis trompé de numéro.

— Ah...

Elle rit légèrement.

— Ça ne m'étonne pas. Tu n'es pas vraiment le genre de personne qui appelle les autres.

Même cette remarque me sembla moqueuse.

Comme si elle disait :

Voilà pourquoi j'ai fini par abandonner.

— Oui, c’est vrai.

Je la remerciai d’avoir rappelé.

Puis je raccrochai.

Les rires derrière le mur me parurent encore plus forts.

Encore plus lumineux.

Je n’avais aucune envie de rentrer.

Alors je fumai une cigarette.

Puis une deuxième.

Ensuite, je me rendis au supermarché du quartier.

Je tournai lentement dans les rayons avant de prendre un pack de six bières, du poulet frit et plusieurs nouilles instantanées.

Pour la première fois, je dépensais l’argent obtenu en vendant ma vie.

Je voulais me faire plaisir.

Mais je ne savais même plus ce que signifiait réellement *se faire plaisir*.

Pendant ce temps, Miyagi remplissait son propre panier.

Barres énergétiques.

Eau minérale.

Rien d’autre.

Des aliments si fades qu’ils semblaient parfaitement lui correspondre.

Je n’arrivais toujours pas à imaginer cette fille manger.

Elle me paraissait tellement inhumaine que même un acte aussi fondamental que se nourrir semblait incompatible avec son existence.

Pourtant, une pensée ridicule me traversa l’esprit.

Les gens pourraient croire que nous vivons ensemble.

C'était stupide.

Absolument stupide.

Mais cette idée me plaisait.

J'espérais même secrètement que certains passants se trompent à notre sujet.

Pour être honnête, la présence constante de Miyagi m'était profondément agaçante.

Mais depuis des années, j'enviais ces couples qui sortaient acheter à manger ensemble tard le soir.

Alors même si elle n'était là que pour me surveiller...

Faire les courses à ses côtés me rendait étrangement heureux.

Un bonheur vide.

Mais un bonheur malgré tout.

Nous rentrâmes à l'appartement avec nos sacs de courses.

La fête des voisins battait toujours son plein.

Les éclats de voix traversaient les murs.

Et cette fois, je l'admis franchement :

J'étais jaloux.

Très jaloux.

Jamais auparavant je n'avais ressenti cela.

Autrefois, lorsque je voyais des gens s'amuser, je me contentais de penser :

Qu'est-ce qu'ils trouvent de si amusant là-dedans ?

Mais depuis que la mort me regardait droit dans les yeux...

Toutes les valeurs que j'avais tordues à ma façon semblaient retrouver leur forme naturelle.

Je désirais simplement ce que tout le monde désirait.

Une présence.

Une compagnie.

Quelqu'un.

Peut-être qu'à ma place, la plupart des gens seraient retournés voir leur famille.

Après tout, la famille est censée rester à vos côtés quoi qu'il arrive.

Mais ce n'est pas vrai pour tout le monde.

Moi, j'avais déjà décidé :

Je ne contacterais jamais ma famille pendant les trois derniers mois de ma vie.

Peu importe ce qui arrivait.

Depuis mon enfance, mon petit frère avait toujours monopolisé l'affection de nos parents.

Il était meilleur que moi dans tous les domaines.

Plus honnête.

Plus sociable.

Plus beau.

Depuis l'âge de douze ans, il n'avait jamais manqué de petites amies.

Son université était meilleure que la mienne.

Il était sportif.

Même lanceur lors du tournoi national de baseball lycéen.

Je n'avais aucun avantage sur lui.

Aucun.

Et plus je m'enfonçais, plus sa réussite éclatait aux yeux de tous.

Je ne trouvais même pas injuste que mes parents l'aiment davantage.

À leur place, j'aurais probablement fait la même chose.

Pourquoi investir dans celui qui échoue lorsqu'on peut miser sur celui qui réussit ?

Revenir chez eux ne m'apporterait ni chaleur ni réconfort.

J'avais probablement plus de chances d'être accepté à la fête des voisins en frappant à leur porte.

Pendant que l'eau chauffait, je bus une bière et grignotai le poulet frit.

Quand mes nouilles instantanées furent prêtes, j'étais déjà bien ivre.

L'alcool était parfois un remède universel.

À condition d'en boire juste assez.

Je m'approchai alors de Miyagi, assise dans son coin avec son carnet.

— Tu veux boire un verre avec moi ?

Je me fichais de savoir avec qui.

Je voulais simplement partager un moment avec quelqu'un.

Sans lever les yeux de ses notes, elle répondit :

— Non merci. Je travaille.

— Au fait... qu'est-ce que tu écris exactement ?

— Mon rapport d'observation. Sur vos actions.

— Ah.

Je hochai la tête.

— Dans ce cas, note ça aussi : je suis complètement saoul.

— Oui, j’avais remarqué.

— Et pas seulement.

Je lui adressai un sourire maladroit.

— J’ai envie de boire avec toi.

Miyagi leva enfin les yeux.

L’air exaspéré.

— Je sais.

Elle poussa un soupir.

— Vous venez littéralement de me le demander.

5

TOUT CE QUI SE PASSE À PARTIR DE MAINTENANT

J'éteignis la lumière et continuai à boire. Heureusement, cette nuit-là, je réussis à me saouler paisiblement. Parfois, il vaut mieux ne pas lutter contre le flot de ses émotions, mais plonger tête la première dans l'abîme du désespoir et se vautrer dans la boue de sa propre apitoiement. C'est souvent le moyen le plus rapide de se remettre sur pied.

Mon appartement familial semblait avoir pris une signification différente. Le clair de lune qui passait par la fenêtre était teinté de bleu marine, et la brise nocturne de l'été remplissait la pièce. La présence de Miyagi, tapie dans un coin comme un esprit hantant les lieux, rendait l'endroit étrangement étranger. Je ne savais pas que cette chambre pouvait donner cette impression.

J'avais l'impression d'être dans les coulisses d'une scène. Comme si, dès que je mettrais un pied dehors, mon véritable rôle allait enfin commencer.

Soudain, j'eus l'impression que tout était possible. Bien sûr, ce n'était que l'alcool qui me faisait oublier temporairement mon incompetence, mais dans cet état, je crus à tort que quelque chose était en train de changer en moi.

Avec toute la solennité du monde, j'annonçai à Miyagi :

— Avec les trois cent mille yens et les trois mois qu'il me reste, je vais changer quelque chose.

Je vidai ma canette d'une traite et la reposai brutalement sur la table.

La réaction de Miyagi fut glaciale. Elle leva à peine les yeux de quelques centimètres.

— Ah oui ?

Puis elle retourna à son carnet.

Sans me laisser décourager, je poursuivis :

— Ouais. Peut-être que ce n'est que trois cent mille yens, mais c'est ma vie. Je vais faire en sorte que ça vaille plus que trente millions ou trois cents millions. Je vais me donner à fond et rendre coup pour coup à ce monde.

Dans mon esprit embrumé par l'alcool, cela sonnait incroyablement héroïque.

Mais Miyagi n'était pas impressionnée.

— Tout le monde dit quelque chose dans ce genre-là.

Elle posa son stylo, replia ses genoux contre elle et posa son menton dessus.

— J'ai entendu presque exactement cette phrase au moins cinq fois. Plus la mort approche, plus les idées des gens deviennent extrêmes. C'est particulièrement vrai chez ceux dont la vie a été insatisfaisante. C'est le même phénomène qui pousse un joueur enchaînant les pertes à miser sur des gains toujours plus irréalistes pour tout récupérer d'un coup. Ceux qui ont passé leur vie à échouer finissent par s'accrocher à un bonheur improbable. Quand la mort devient imminente, ils retrouvent soudainement conscience de la valeur relative de la vie et croient retrouver une forme de vitalité. Ils tombent dans le piège de penser : « J'étais nul avant, mais maintenant que j'ai compris mon erreur, je peux tout faire. » C'est une illusion fatale. Ils sont seulement revenus à la ligne de départ. C'est comme retrouver ses esprits après une longue série de pertes au jeu. Rien de bon ne vient de l'idée que c'est l'occasion de décrocher le jackpot de toute une vie. Réfléchissez-y bien, monsieur Kusunoki. Si le prix de votre vie restante était aussi bas, c'est parce que vous n'auriez rien accompli pendant les trente années qui vous restaient. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

Elle ajouta :

— Si vous n'étiez pas capable d'accomplir quoi que ce soit en trente ans, comment comptez-vous réussir en trois mois ?

— ...On ne peut pas savoir sans essayer, répliquai-je.

Une phrase toute faite. Rien qu'en la prononçant, elle me donna envie de vomir.

La vérité était évidente depuis le début. Elle avait entièrement raison.

— Je pense qu'il serait plus sage de rechercher une satisfaction plus modeste, poursuivit Miyagi. On ne peut plus revenir en arrière. Trois mois, c'est trop court pour changer quoi que ce soit. Mais c'est aussi trop long pour ne rien faire. Ne vaudrait-il pas mieux chercher de petits bonheurs simples mais certains ? On perd parce qu'on veut gagner. Trouver de petites victoires au milieu de la défaite permet au moins d'éviter davantage de déceptions.

— D'accord, d'accord, j'ai compris. Mais j'en ai marre qu'on me dise comment je suis censé vivre.

Je secouai la tête.

— J'imagine que je ne comprends toujours pas à quel point je suis incompetent... Dis-moi tout. Qu'est-ce qui se serait passé pendant ces trente années ? Comment j'aurais vécu ? Peut-être que ça m'empêchera d'espérer trop.

Miyagi garda le silence un moment.

Puis elle poussa un soupir résigné.

— Très bien. Peut-être vaut-il mieux que vous sachiez tout maintenant... Mais je préfère vous prévenir : il n'y a aucune raison de vous détruire après avoir entendu cela. Ce que je vais vous raconter est ce qui aurait pu arriver, mais qui n'arrivera désormais jamais.

— Je comprends. C'est comme une prédiction... Et s'il y a bien une chose que je sais, c'est qu'on ne se détruit jamais parce qu'on en a besoin. On le fait parce qu'il ne reste rien d'autre à faire.

— J'espère que vous n'en arriverez pas là.

Au loin retentit un grondement sourd, comme une immense tour s'effondrant.

Il me fallut un moment pour comprendre qu'il s'agissait d'un feu d'artifice.

Je n'en avais pas regardé depuis des années.

J'avais toujours été celui qui les observait depuis une fenêtre. Je n'avais jamais acheté de nourriture aux stands du festival pour les déguster pendant le spectacle. Je n'avais jamais alterné mon regard entre les explosions colorées dans le ciel et le visage d'une petite amie dont je tenais la main.

Depuis aussi loin que je me souvenais, j'avais toujours été un marginal.

J'évitais les endroits remplis de monde. Lorsque je m'y retrouvais malgré moi, j'avais l'impression d'être là par erreur, et la simple idée de croiser quelqu'un que je connaissais me terrifiait.

Quand j'étais à l'école primaire, je n'allais jamais au parc, à la piscine, dans les collines derrière l'école, dans le quartier commerçant, aux festivals d'été ou aux feux d'artifice, sauf si quelqu'un m'y forçait.

Adolescent, je fuyais les lieux de loisirs et évitais même les grandes rues lorsque je traversais la ville.

La dernière fois que j'avais vraiment regardé un feu d'artifice, j'étais encore très jeune.

Peut-être que Himeno était avec moi ce jour-là.

J'avais oublié à quel point les feux d'artifice étaient immenses lorsqu'on les voyait de près. J'avais oublié la puissance du bruit. Est-ce que l'odeur de poudre flottait dans l'air ? Combien de temps la fumée restait-elle suspendue ? À quoi ressemblaient les gens lorsqu'ils les regardaient ?

En me posant ces questions, je réalisai que je ne savais pratiquement rien des feux d'artifice.

L'envie d'aller à la fenêtre me traversa, mais je refusais de me ridiculiser devant Miyagi.

Si je le faisais, elle dirait probablement :

— Si vous avez tellement envie de voir les feux d'artifice, pourquoi ne pas aller les regarder ?

Et qu'est-ce que j'aurais répondu ?

Que j'avais peur du regard des autres ?

Pourquoi me souciais-je encore du regard des autres alors qu'il me restait si peu de temps à vivre ?

Miyagi passa devant moi, comme pour se moquer de ce combat intérieur silencieux. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour observer le spectacle pyrotechnique.

Elle semblait davantage fascinée par un phénomène étrange que par sa beauté.

Quoi qu'il en soit, les feux d'artifice suscitaient chez elle une certaine curiosité.

— Alors comme ça, vous allez regarder ça, mademoiselle la surveillante ? Et si j'en profitais pour m'enfuir pendant que vous avez le dos tourné ?

Sans quitter le ciel des yeux, elle répondit :

— Vous vouliez que je continue à vous surveiller ?

— Non. En fait, j'aimerais surtout que vous disparaissiez. C'est difficile de faire quoi que ce soit quand quelqu'un vous observe en permanence.

— Je vois. Vous devez donc vous sentir particulièrement coupable. Au passage, sachez que si vous vous éloignez au-delà d'une certaine distance de moi, cela sera considéré comme une intention de nuire à autrui, et le reste de votre espérance de vie sera immédiatement supprimé. Faites attention.

— Quelle distance exactement ?

— Ce n'est pas une règle précise. Disons une centaine de mètres.

J'aurais préféré qu'elle me le dise plus tôt.

— Je serai prudent.

Les détonations se succédèrent rapidement dans le ciel.

Le spectacle approchait de son final.

L'appartement voisin était devenu silencieux. Ils étaient probablement tous sortis pour aller voir les feux d'artifice.

C'est alors que Miyagi commença à me raconter ce qui aurait pu arriver.

— Concernant les trente années que vous avez perdues... Votre vie universitaire se termine bientôt. Vous gagnez juste assez pour survivre, vous lisez des livres, écoutez de la musique et dormez. Rien d'autre. Vos journées deviennent vides et interchangeables au point qu'il devient impossible de les distinguer. Une fois arrivé à ce stade, elles défilent à toute vitesse. Vous obtenez votre diplôme sans rien avoir acquis de véritablement précieux et, ironiquement, vous finissez dans la profession que vous détestiez le plus lorsque vous étiez jeune et plein d'espoir.

Elle poursuivit longuement, décrivant une existence grise, un travail sans passion, une solitude croissante, l'alcool comme unique plaisir, puis un accident de moto dans la trentaine qui me laisserait défiguré et handicapé.

Enfin :

— À cinquante ans, vous mourrez seul. Sans être aimé ni même regretté. Et jusqu'à votre dernier souffle, vous vous répétez : « Ce n'était pas censé se passer ainsi. »

Le plus étrange, c'est que je crus chacun de ses mots.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle.

— Franchement ? Je suis très heureux d'avoir vendu ces trente années.

Je ne fanfaronnais pas.

Après tout, ce qu'elle venait de décrire était devenu impossible.

— Par contre, je regrette de ne pas avoir tout vendu jusqu'aux trois derniers jours.

— Vous pouvez encore le faire. Il vous reste deux transactions possibles.

— Et une fois qu'il ne me restera plus que trois jours, vous ne serez plus là ?

— Exact.

— Je vais y réfléchir.

Et pourtant, malgré tout ce que je venais d'entendre, malgré l'absence totale d'espoir logique, une petite voix persistait en moi.

Peut-être qu'il arrivera encore quelque chose de bien.

Les trois mois qui me restaient étaient différents de ces trente années condamnées.

L'avenir n'était pas totalement écrit.

Peut-être qu'il me restait encore une raison d'être heureux.

La probabilité n'était pas nulle.

Et tant qu'elle n'était pas nulle, je ne pouvais pas encore céder complètement à l'attrait de la mort.

Je me réveillai au milieu de la nuit au bruit de la pluie.

L'eau tombait du gouttière cassée avec un clapotis incessant.

Je regardai l'horloge : trois heures du matin passées.

Une odeur douce flottait dans l'air.

Il me fallut un moment pour l'identifier.

Du shampoing féminin.

Par élimination, cela ne pouvait appartenir qu'à Miyagi.

J'en conclus qu'elle avait dû prendre une douche pendant que je dormais.

Mais cette idée me paraissait étrange.

Je dormais d'ordinaire si légèrement que le moindre bruit me réveillait.

Comment avais-je pu ne rien entendre ?

Peut-être que la pluie avait couvert le son.

Je décidai de ne pas y penser davantage.

Il fallait que je me rendorme.

Pour m'aider, je mis l'un des rares CD que je n'avais pas vendus : *Please Mr. Lostman*.

Je branchai mon casque et m'allongeai.

J'avais une théorie personnelle :

Toute personne qui écoute *Please Mr. Lostman* seule, au milieu de la nuit, incapable de dormir, est quelqu'un qui ne mène pas une vie normale.

J'utilisais cette musique pour me pardonner mon incapacité à trouver ma place dans ce monde.

Et mon refus de réellement essayer.

Peut-être étais-je simplement en train d'en payer le prix maintenant.

6

CELUI QUI A CHANGÉ, ET CELUI QUI EST RESTÉ LE MÊME.

La pluie tombait encore le matin. Elle était assez forte pour servir d'excuse à ne rien faire après le réveil. Mais elle me donnait en revanche tout le temps nécessaire pour réfléchir à ce que j'allais faire ensuite. Je fixais ma bucket list. Miyagi s'approcha et me demanda : « Comment comptes-tu passer la journée ? » J'étais habitué à entendre de mauvaises nouvelles de sa part, alors je me préparai à ne pas réagir, quoi qu'elle puisse me dire. Mais Miyagi se contenta de regarder la liste. Apparemment, ce n'était qu'une simple question.

À la lumière du matin, je considérai à nouveau Miyagi. Comme je l'avais remarqué dès la première fois où je l'avais rencontrée, Miyagi avait une apparence plutôt agréable. En fait, soyons clair. Physiquement (et strictement physiquement), elle était exactement mon type. Des yeux froids et calmes, un front sombre, des lèvres pincées, une tête bien dessinée, des cheveux doux, des doigts tendus, des cuisses fines et blanches... Une fois que je commençais à énumérer les traits que j'aimais, je ne pouvais plus m'arrêter. C'est pour ça que je me sentais terriblement mal à l'aise dans chacun de mes gestes depuis qu'elle était apparue dans mon appartement. En présence d'une fille qui correspondait à tous mes critères préférés, je ne pouvais même pas bâiller de peur d'avoir l'air idiot. Je voulais lui cacher la moindre expression négligée, le moindre souffle. Si mon « moniteur » avait été un homme laid, gros et négligé d'âge moyen plutôt qu'une fille, je me serais détendu et j'aurais pu réfléchir honnêtement à ce que je voulais faire. Mais avec Miyagi près de moi, j'avais particulièrement honte de mes désirs tordus et de mes espoirs pathétiques.

« C'est purement par curiosité personnelle », dit Miyagi, « mais les choses écrites sur cette liste sont-elles vraiment ce que tu veux faire, toi, personnellement ? »

« Je me posais justement la question. »

« Je n'aime pas dire ça, mais pour moi, ça ressemble à une liste de choses que tu penses qu'une autre personne est susceptible de faire avant de mourir. »

« Tu as peut-être raison », admis-je. « En vérité, il se peut que je n'aie vraiment envie de rien faire avant de mourir. Mais je ne peux pas rester sans rien faire, alors je copie quelqu'un d'autre. »

« Même dans ce cas, je pense qu'il existe une façon qui te conviendrait mieux », dit Miyagi de manière énigmatique, avant de retourner à sa place habituelle.

Plus tard ce matin-là, j'arrivai à une conclusion. Je devais être plus fidèle à ces désirs tordus et à ces espoirs pathétiques. Je devais être plus grossier, plus égoïste, plus vulgaire, et plus vrai envers mes instincts les plus bas au cours de ces trois derniers mois. Qu'avais-je à perdre, de toute façon ? Il n'y avait plus rien que je doive préserver ou protéger.

Je jetai à nouveau un coup d'œil à ma bucket list, rassemblai ma volonté et appelai quelqu'un que je connaissais. Cette personne répondit après quelques sonneries.

La pluie avait cessé le temps que j'arrive à la gare, parapluie à la main — encore un parfait exemple de mon timing horriblement mauvais. Avec la pluie précédente simplement disparue et remplacée par un ciel bleu, le parapluie que je portais semblait aussi superflu et déplacé que si je marchais dans la rue en patins à glace. L'asphalte mouillé brillait au soleil. J'entrai dans la gare pour échapper à la chaleur, mais il n'y faisait pas plus frais non plus.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris le train. J'entrai dans la salle d'attente du quai, achetai un cola au distributeur à côté de la poubelle, puis m'assis et le bus en trois gorgées. Miyagi acheta de l'eau minérale et la but les yeux fermés. Le ciel était visible à travers les fenêtres. Un faible arc-en-ciel flottait au loin. J'avais complètement oublié que ça existait. Je savais — j'aurais dû savoir — ce qu'était un arc-en-ciel, quand il apparaissait et comment les gens réagissaient. Mais

le fait le plus basique de tous, à savoir qu'ils existaient, semblait m'être complètement sorti de l'esprit à un moment donné.

En le regardant avec des yeux neufs, je réalisai quelque chose pour la première fois. Je distinguais environ cinq couleurs dans cette immense bande de lumière traversant le ciel — deux de moins que les sept normales. Rouge, jaune, vert, bleu, violet. Lesquelles me manquaient ? Je dus imaginer une palette de peinture imaginaire pour me souvenir qu'il s'agissait de l'orange et de l'indigo.

« Oui, tu ferais mieux de le regarder attentivement », dit Miyagi à mes côtés. « Ce pourrait être le dernier arc-en-ciel que tu verras de ta vie. »

« C'est vrai », dis-je. « Et je ne remettrai peut-être plus jamais les pieds dans cette salle d'attente, je ne boirai peut-être plus jamais de cola, et ce pourrait être la dernière fois que je jette une canette vide. »

Je lançai la canette de soda dans une poubelle bleu clair. Le bruit métallique résonna bruyamment dans la salle d'attente.

« Tout pourrait être la dernière fois. Mais c'était déjà comme ça bien avant que je vende mon espérance de vie », dis-je.

Intérieurement, cependant, les paroles de Miyagi m'emplirent d'inquiétude. Les arcs-en-ciel, les salles d'attente et les canettes vides, passe encore. Mais combien de fois pourrais-je encore écouter un CD d'ici ma mort ? Combien de livres pourrais-je lire ? Combien de cigarettes pourrais-je fumer ? Ces pensées me secouèrent.

Mourir signifiait ne plus jamais rien faire d'autre qu'être mort.

Un trajet de bus de quinze minutes après être descendu du train m'amena au restaurant où j'allais retrouver Naruse.

Naruse était un ami du lycée. Il était de taille moyenne, peut-être même un peu en dessous, et ses traits étaient un peu trop sculptés. Il avait l'esprit vif et une conversation charismatique, ce qui faisait qu'on l'appréciait. En y repensant maintenant, c'était étrange qu'il soit ami avec un marginal comme moi. Nous avions une chose en commun : la capacité à rire de presque tout ce qui se passait dans le monde. Au lycée,

nous restions des heures dans un fast-food à nous moquer de tout et n'importe quoi, parfois jusqu'à l'indécence.

Je voulais rire de tout à nouveau, comme nous le faisions à l'époque. C'était mon premier objectif. Mais il y avait une autre chose que j'espérais accomplir en le rencontrant aujourd'hui.

Pendant que j'attendais l'arrivée de Naruse, Miyagi s'assit sur une chaise dans l'allée. Elle me regardait de très près. Parfois nos regards se croisaient, mais elle ne réagissait pas. Où que j'aille, j'avais Miyagi qui me suivait et me fixait — et mon espoir était que Naruse le remarque et interprète mal ce que cela signifiait.

J'admets que c'était pathétique au possible. Mais c'est ce que je voulais faire, alors j'allais le faire. Aussi triste que ce soit à admettre, après avoir vendu le reste de ma vie, c'était la première chose à laquelle j'avais pensé que je voulais vraiment faire, au fond de moi.

« Hé, Mademoiselle le Moniteur », dis-je à Miyagi.

« Quoi ? »

Je me grattai la nuque et dis : « J'ai un service à te demander... »

J'allais lui demander d'éviter ou d'ignorer tout ce que l'homme qui venait me voir pourrait lui demander, mais à cet instant, une serveuse s'approcha de notre table, tout sourire.

« Excusez-moi. Avez-vous fait votre choix ? » demanda-t-elle.

Je n'eus d'autre choix que de commander un café. Comme la serveuse posait la question, je vérifiai auprès de Miyagi, par acquit de conscience.

« Tu ne veux rien ? »

Miyagi fit une grimace gênée et dit : « Euh... tu ne devrais probablement pas me parler en présence d'autres personnes. »

« Pourquoi, il y a un problème ? »

« Comme je te l'ai expliqué dès le début, et que tu devrais t'en souvenir... l'existence de moniteurs comme moi ne peut être détectée par personne d'autre que la personne surveillée. Comme ça. »

Miyagi tendit la main et attrapa la manche de la serveuse, la secouant légèrement. Comme elle l'avait dit, la serveuse n'eut aucune réaction.

« Toute influence que je pourrais avoir sur une autre personne est annulée sans effet », dit Miyagi en prenant son verre. « Donc si je soulève ça, elle ne voit même pas le verre flotter en l'air. Elle ne pense pas qu'il a disparu ; elle ne le voit pas non plus encore sur la table. Quoi qu'il arrive, cela n'a aucun effet sur elle. Elle ne perçoit pas mon existence comme présente, et elle ne la perçoit pas non plus comme absente... sauf une exception. C'est quand la seule personne qui peut me voir, la cible d'observation, interagit avec moi. Malheureusement, même si je peux moi-même n'avoir aucun effet sur les autres, cela ne s'applique pas à tes actions lorsque tu m' observes... En d'autres termes, Monsieur Kusunoki, elle t'a vu parler dans le vide. »

Je jetai un coup d'œil à la serveuse. Elle me regardait comme si j'étais fou.

Quelques minutes plus tard, je sirotais le café qu'elle avait apporté en pensant simplement rentrer chez moi une fois terminé, avant l'arrivée de Naruse. Je l'aurais probablement fait s'il était arrivé une ou deux minutes plus tard. Mais avant que je puisse me décider définitivement, je le vis franchir la porte. Je n'eus d'autre choix que de lui faire signe.

Quand il s'assit, il fit tout un spectacle exagéré de joie de me voir. Comme prévu, il ne montra aucun signe d'avoir remarqué Miyagi assise à côté de moi.

« Mec, ça fait une éternité. Comment tu vas ? » demanda Naruse.

« Bah, tu sais. Plutôt bien. »

Ce n'est pas vraiment le genre de chose qu'on devrait dire quand on va mourir dans moins de six mois, me fis-je la réflexion.

Le temps que nous rattrapions le retard, c'était comme si nous étions de retour au lycée. Je ne me souviens même plus exactement de quoi nous

avons parlé, mais les sujets n'avaient pas d'importance. Le but de notre conversation était de tout déconstruire à travers notre grammaire et notre syntaxe. Nous discussions et riions de choses si insignifiantes que nous les oublions dès que les mots étaient prononcés.

Je ne dis pas un mot sur le temps qu'il me restait. D'une part, je ne savais pas s'il me croirait, et je ne voulais pas plomber la rencontre. Si Naruse savait que j'allais mourir dans moins de six mois, il ferait attention et essaierait de ne pas me contrarier. Il retiendrait ses blagues et se sentirait obligé de me prodiguer des paroles de réconfort. Je ne voulais pas qu'il s'inquiète pour ce genre de bêtises.

J'aurais probablement passé un bon moment, n'eût été cette seule phrase qu'il prononça.

« Au fait, Kusunoki », dit soudain Naruse, se souvenant de quelque chose. « Tu dessines toujours ? »

« Non », répondis-je immédiatement. Puis je réalisai que ma réponse avait été trop brusque. « Depuis que j'ai commencé la fac... je n'ai plus rien dessiné du tout. »

« C'est bien ce que je pensais », dit Naruse avec un petit rire. « Si tu dessinais encore, je m'inquiéteraï pour toi, mec. »

Ce fut tout.

Même moi je savais que c'était fou, mais ce petit bout de conversation, qui dura moins de dix secondes, suffit à anéantir complètement toute l'affection que j'avais accumulée pour Naruse pendant trois années entières. Comme ça. C'était si fragile, si faible.

Il ajouta quelques blagues pour passer à autre chose, mais je ne dis rien. Je me contentai de penser :

Hé, Naruse. C'était la seule chose dont tu n'aurais pas dû rire.

Je savais que je l'avais admis moi-même. Mais ça ne rendait pas acceptable qu'il rie aussi. Je pensais que si quelqu'un pouvait comprendre, c'était toi.

Le sourire que j'adressais à Naruse devint lentement un masque, une coquille vide.

J'allumai une cigarette et commençai à répondre « Mmh-mmh » à tous ses commentaires, plutôt que d'échanger vraiment.

À mes côtés, Miyagi dit : « Bon... vérifions la réponse. »

Je secouai légèrement la tête, presque imperceptiblement, mais elle continua quand même.

« Tu es un peu dégoûté par Naruse maintenant, mais en réalité, Naruse ne t'apprécie pas autant que tu le penses non plus. À l'origine, dans deux ans, tu le rencontrerais de la même manière et vous vous disputeriez pour une broutille, une dispute si grave que vous ne vous parleriez plus jamais... Tu ferais mieux de couper les ponts assez vite. Rien de bon ne sortira du fait de placer tes espoirs en lui. »

La raison pour laquelle je m'en pris à Miyagi n'était pas parce qu'elle avait insulté mon ami. Ce n'était pas parce qu'elle m'avait dit quelque chose que je ne voulais pas entendre, ni parce que j'étais énervé par son ton acerbe. Ce n'était même pas parce que ma colère contre Naruse pour avoir ri de mon ancien rêve s'était injustement retournée contre elle.

Alors pourquoi étais-je en colère ? C'est une question difficile à répondre.

J'avais Naruse en face de moi qui bavardait sur des sujets creux, Miyagi qui murmurait des prophéties sombres dans une oreille, une paire de jeunes femmes de l'autre côté qui conversaient en exclamations aiguës, un groupe de fans de théâtre qui débattaient avec passion et prétention derrière moi, et un groupe d'étudiants dans le coin qui applaudissaient et criaient ensemble — et soudain, tout devint insupportable.

Taisez-vous, pensai-je. Vous êtes obligés de parler si fort ?

L'instant d'après, je lançai le verre que j'avais en main contre le mur du côté de Miyagi. Ce fut bien plus bruyant que je ne m'y attendais, le verre se brisa et éclaboussa partout, mais cela ne fit taire le restaurant qu'un instant avant qu'il ne redevienne aussi bruyant qu'avant.

Naruse me regarda, choqué. Je vis un employé se précipiter. Miyagi soupira d'exaspération.

Qu'est-ce que je suis en train de foutre ?

Je posai quelques billets de mille yens sur la table et sortis précipitamment du bâtiment.

Pendant que je prenais le bus pour retourner à la gare, je regardais par la fenêtre et vis un vieux centre de batting délabré. J'appuyai sur le bouton d'arrêt et descendis du bus pour frapper environ trois cents balles.

Le temps que je repose la batte, mes mains étaient engourdies et en sang, et je transpirais comme un porc. J'achetai un Pocari Sweat au distributeur, m'assis sur le banc et bus lentement la boisson énergétique, en regardant les hommes dans les autres cages qui s'étaient arrêtés pour frapper sur le chemin du retour du travail.

C'était peut-être juste l'éclairage, mais la palette de couleurs générale semblait étrangement bleue.

Je ne regrettais pas d'avoir laissé Naruse comme ça. À ce stade, je doutais même d'avoir vraiment été attaché à lui un jour. Peut-être que je n'aimais même pas Naruse pour ce qu'il était ; j'aimais simplement une image de moi-même à travers une autre personne qui affirmait et reflétait mes propres idées. Et avec le temps, Naruse avait changé, et moi non. Si l'un de nous deux avait raison, c'était probablement lui.

Je quittai le centre de batting et marchai jusqu'à la gare. Un train arriva dès que j'atteignis le quai. Il était rempli d'adolescents rentrant de leurs activités parascolaires, et je me sentis soudain beaucoup plus vieux. Je fermai les yeux et me concentrai sur le bruit du train.

C'était déjà la nuit. Je m'arrêtai dans une supérette sur le chemin du retour. Il y avait plusieurs gros papillons de nuit sur le parking, aucun ne bougeait. Je pris de la bière et des snacks à la caisse, où un couple d'étudiants (un garçon et une fille) en survêtement et sandales achetaient la même chose.

Une fois rentré, je fis chauffer de la viande barbecue en conserve avec des oignons nouveaux et bus de la bière en mangeant. Je me demandai

combien de pintes de bière je boirais encore avant de mourir, et pour une raison quelconque, elle avait encore meilleur goût.

« Hé, Moniteur », appelai-je Miyagi. « Je suis désolé pour tout à l'heure. Je pense que mon esprit s'est embrouillé. Parfois je pète un câble et je fais ce genre de choses. »

« Oui, je sais », répondit Miyagi.

Je sentis de la prudence dans sa façon de me regarder. Je ne pouvais pas lui en vouloir. N'importe qui se sentirait sur ses gardes en présence d'un homme qui jette soudain un verre contre un mur au milieu d'une conversation.

« Tu es blessée ? »

« Non. Malheureusement. »

« Écoute, je me sens mal pour ça.

— C'est bon. Tu ne m'as pas touchée.

— Quand tu auras fini d'écrire dans ton registre d'observation, tu veux boire un coup ?

— ...Tu veux te saouler avec moi ? »

Je ne m'attendais pas à cette réaction. Mais j'avais le sentiment qu'il valait mieux être honnête dans des moments comme celui-ci.

« Oui, c'est ça. Je me sens seul.

— Je vois. Eh bien, je suis désolée de te dire que je suis en service.

— Alors dis-le tout de suite.

— Désolée. J'ai juste trouvé ça curieux. Je me demandais pourquoi tu me proposais ça.

— Je me sens seul, comme tout le monde. Les autres personnes que tu as vues avant moi se sont probablement senties seules avant de mourir, non ?

— Je ne m'en souviens pas », répondit Miyagi.

Le temps que je vide toutes les canettes de bière, que je prenne une douche chaude et que je me brosse les dents, une saine somnolence m'envahit. C'était sûrement grâce au centre de batting. J'éteignis les lumières et me glissai dans le lit.

Il était clair que je devais repenser certaines choses, réalisai-je. Le simple fait que ma mort approchait ne signifiait pas que le monde allait soudain me dorloter. Il ne le ferait que pour ceux qui étaient déjà morts, si tant est qu'il le fasse. J'aurais dû le savoir depuis longtemps, mais j'étais incapable d'abandonner mes souhaits plus doux, si bien qu'au fond de moi, une partie de mon être avait espéré que les choses deviendraient soudain beaucoup plus faciles.

PILLAGE DE LA CAPSULE TEMPORELLE

Quand j'essayai de rédiger un testament, je me rendis vite compte que, quoi que j'écrive, je ne pouvais pas commencer sans avoir une idée de qui serait mon lecteur. Je m'assis avec un stylo et un bloc de papier acheté dans une papeterie du coin et réfléchis longuement à ce que je devais écrire. Il devait y avoir une cigale posée sur le poteau électrique juste devant ma fenêtre, car elle faisait un bruit assourdissant, comme si le grésillement provenait de l'intérieur de l'appartement. Je pouvais blâmer la cigale pour mon manque de progrès, mais même après qu'elle se fut envolée, je ne parvins pas à coucher un seul mot sur le papier.

À qui espérais-je que ce testament s'adresse, de toute façon ? Les mots étaient un moyen de transmettre une information. Les mots que j'allais écrire devaient parler à quelqu'un d'autre d'une chose invisible en moi. Que voulais-je dire, et à qui ?

La première réponse qui me vint à l'esprit fut mon amie d'enfance, Himeno. Peut-être que ce testament devrait contenir ma gratitude envers elle et lui avouer mon amour. À titre d'essai, je passai environ une heure à rédiger une lettre très soigneuse à son intention. Elle disait à peu près ceci :

Peu importe ce que tu penses de moi maintenant, ça ne me regarde pas, mais depuis ce jour où nous avons dix ans, je suis amoureux de toi. La raison pour laquelle j'ai réussi à atteindre mes vingt ans, c'est parce que j'avais les souvenirs d'être près de toi, et la raison pour laquelle je ne vivrai pas au-delà de vingt ans, c'est parce que je ne supporte pas un monde où tu n'es pas là. Il a fallu que ma mort approche pour que je le comprenne. D'une certaine façon, je crois que je suis déjà mort depuis longtemps. Depuis le jour où nous avons été séparés. Adieu. J'espère que mon moi de dix ans vivra au moins encore un peu en toi.

En la relisant, je compris que je n'enverrais jamais cette lettre. Elle était profondément imparfaite. Ce n'était pas ce que je voulais dire. Et il serait impossible de consigner avec précision ce que je voulais vraiment dire. Si je le mettais en mots, alors cela mourrait à coup sûr. Je pense que le cœur de ce que je désirais se trouvait dans la dernière phrase de cette lettre : que mon moi de dix ans vive un peu plus longtemps en Himeno. Et si je voulais que cette lettre soit fidèle à ce vœu, il valait peut-être mieux que je ne l'écrive pas du tout.

Peu importait ce que je faisais, du moment que c'était quelque chose de concret. Du moment que je mettais le nom d'Himeno sur l'enveloppe et mon nom comme expéditeur, cela suffirait. Cela offrirait le moins de possibilités de mauvaise interprétation. Si une lettre vide était trop flippante, je pouvais simplement ajouter une seule phrase : *Je voulais t'écrire une lettre*. Je pouvais aussi la remplir de quelque chose de complètement inoffensif, ordinaire et sans risque, sans rien mentionner de ma mort.

Je jetai le stylo sur la table, pliai le papier pour que Miyagi ne puisse pas le lire, puis m'allongeai et fixai le plafond.

Quand avais-je écrit une lettre pour la dernière fois... ? Je fouillai dans mes souvenirs. Je n'avais jamais entretenu de correspondance avec qui que ce soit, bien sûr, et je n'avais personne à qui envoyer des cartes de vœux traditionnelles ou des salutations d'été depuis l'enfance. Je n'avais probablement écrit qu'une poignée de lettres dans toute ma vie. Si on retirait celle de mes dix-sept ans, la dernière lettre que j'avais écrite remontait... à l'été de ma quatrième année d'école primaire. J'avais dix ans.

Cet été-là, nous avions enterré une capsule temporelle derrière le gymnase. C'était une idée de notre professeur principal, celle qui m'avait fait réfléchir pour la première fois à la valeur hypothétique de la vie lors d'un cours de morale. Tous les élèves devaient écrire une lettre à glisser dans la capsule sphérique.

« Je veux que vous écriviez ce message à vous-même, dans dix ans », avait-elle dit. « Ça risque d'être difficile de trouver quoi écrire... mais vous pouvez simplement poser des questions, si vous voulez. Comme “Ton rêve s'est-il réalisé ?” ou “Es-tu heureux ?” ou “Te souviens-tu de ça

?” ou “Y a-t-il quelque chose que tu veux me demander ?” Vous pouvez aussi exprimer vos espoirs pour vous-même, comme “Essaie de réaliser ton rêve” ou “Essaie de trouver le bonheur” ou “N’oublie pas ça.” »

Elle n’avait sûrement pas pu ignorer ce qui se passerait : que dix ans plus tard, la moitié de ces enfants auraient abandonné leurs rêves, perdu leur bonheur et oublié toutes sortes de choses importantes. Peut-être que ce n’était pas vraiment une lettre pour nos futurs nous, mais une lettre pour nous, au moment même où nous l’écrivions.

Elle avait aussi dit : « À la fin de la lettre, je veux que vous écriviez le nom de la personne que vous considérez comme votre meilleur ami en ce moment. Vous n’avez pas à vous soucier de ce que cette personne pourrait penser de vous. Si vous savez que vous l’aimez bien, mais que vous pensez qu’elle vous déteste, écrivez son nom quand même. Nous allons faire très attention à ces lettres pour que personne ne puisse les lire — même pas moi. Ne vous inquiétez pas pour ça. »

Je ne me souviens plus de ce que j’avais écrit pour moi-même. Mais je n’avais pas besoin de me rappeler quel nom j’avais écrit. La capsule temporelle devait être déterrée dans dix ans. C’était maintenant. Pourtant, il n’y avait eu aucune nouvelle à ce sujet. Il était possible que je n’aie simplement pas été contacté. Mais et si ce n’était pas le cas ? Et si la personne chargée de contacter tout le monde avait complètement oublié ? Ou si elle avait prévu de le faire, mais que ça n’était tout simplement pas encore arrivé ?

Je voulais lire cette lettre avant de mourir. Mais je voulais le faire complètement seul, sans avoir à contacter aucun de mes anciens camarades de classe.

« Comment vas-tu passer ta journée aujourd’hui ? » demanda Miyagi quand je me levai.

« En pillant une capsule temporelle », répondis-je.

Cela faisait un an que je n’étais pas retourné dans la ville où j’avais grandi. La gare ressemblait à un misérable petit bungalow préfabriqué, et tout ce qui se trouvait autour m’était familier. C’était une ville verte et vallonnée. Le bruit des insectes et l’odeur épaisse des plantes étaient

bien plus intenses qu'à l'endroit où je vivais maintenant. Même en me concentrant, je n'entendais que des oiseaux et des insectes.

« Tu ne vas quand même pas t'introduire dans la cour de l'école primaire et commencer à creuser en plein jour, si ? » demanda Miyagi, qui marchait derrière moi.

« Non, bien sûr que non. J'attendrai la nuit. »

J'étais arrivé ici sur un simple élan, mais cette ville n'avait presque rien en matière d'installations de loisirs ou de restaurants. Je n'avais pas réfléchi à comment occuper les heures jusqu'au coucher du soleil. Il n'y avait même pas de supérette à distance de marche. À ce rythme, j'aurais dû venir en mobylette ; au moins ça aurait fait passer beaucoup de temps. Mais même si j'avais du temps à tuer, je n'allais pas retourner chez mes parents. Je ne voulais voir personne que je connaissais.

« Si tu ne sais pas quoi faire de toi-même, pourquoi ne pas visiter certains endroits de ton passé ? » suggéra Miyagi, qui semblait savoir exactement ce que je pensais. « Un endroit où tu allais tout le temps enfant mais que tu n'as pas visité depuis des années, par exemple. »

« Des endroits de mon passé ? Les seuls souvenirs que j'ai de cette ville sont mauvais. »

« À part ceux qui concernent Himeno, tu veux dire ? »

« J'apprécierais que tu ne prononces pas son nom. S'il y a bien une personne dont je ne veux pas l'entendre, c'est toi. »

« Je vois. Je ferai attention à l'avenir... Mais si tu me permets d'intervenir, je te recommande de ne voir personne. »

« Je n'en avais pas l'intention. »

« Tant mieux », dit-elle, le visage froid. La lumière du soleil semblait transpercer la peau. Il allait faire chaud.

Je m'assis sur le banc devant la gare et réfléchis à ce que j'allais faire. Près de moi, Miyagi appliquait une sorte de crème solaire sur elle-même. Je savais qu'elle était pâle depuis la première fois que je l'avais rencontrée, mais je découvrais maintenant qu'elle faisait attention à le

rester. Elle était si sérieuse et apparemment indifférente à son apparence que cela me surprit.

« Personne d'autre que moi ne peut te voir, n'est-ce pas ? » demandai-je.

« Globalement, oui. »

« C'est toujours comme ça ? »

« Oui, personne à part la personne observée ne peut me voir. Mais comme tu le sais, il y a des exceptions. Tu as probablement remarqué que, quand je ne suis pas en service de surveillance, les gens qui viennent vendre leur vie, leur temps ou leur santé peuvent me voir... Pourquoi cette question ? »

« Pour rien. Je me demandais juste pourquoi tu te soucies de ton apparence si personne ne peut te voir de toute façon. »

À ma grande surprise, cela sembla la toucher.

« C'est juste quelque chose que je fais pour moi », dit-elle, visiblement offensée. « Tu prends des douches même quand tu n'as prévu de voir personne, non ? »

J'avais dû lui faire de la peine, supposai-je. Si elle avait été n'importe quelle autre fille, je me serais excusé immédiatement, mais comme c'était Miyagi, je ressentis en fait une petite joie, comme si j'avais enfin pris ma revanche. Je voulais me féliciter pour cette remarque irréfléchie.

Alors que je marchais en réfléchissant, mes pas me menèrent vers le bois près de la rue où Himeno et moi vivions enfants. Nous y jouions souvent. J'étais un peu agacé de réaliser que je faisais exactement ce que Miyagi avait suggéré. Elle avait prouvé à quel point mes actions étaient simples et prévisibles.

Le trajet dura assez longtemps parce que j'évitais de passer près de chez moi. Je m'arrêtai à la petite épicerie où je passais beaucoup de temps enfant, mais l'enseigne avait disparu ; ils avaient fait faillite. Je descendis le chemin à travers les bois, puis m'enfonçai entre les arbres, jusqu'à atteindre ma destination environ cinq minutes plus tard.

Le bus abandonné qui se trouvait là avait servi de « forteresse secrète » pour Himeno et moi quand nous étions jeunes. Il était tout rouillé à l'extérieur, avec seulement un tout petit peu de peinture rouge encore visible, mais il était plutôt propre à l'intérieur tant qu'on ignorait la poussière accumulée sur les sièges et le sol. On aurait pu s'attendre à beaucoup d'insectes, mais il y en avait à peine.

Je fis le tour du bus, à la recherche de traces de notre présence. Mais je ne trouvai rien de tel. J'étais prêt à abandonner et à partir quand je jetai un coup d'œil au siège du conducteur — et je le vis. Quelque chose était écrit sur le côté du siège au marqueur permanent bleu. Je m'approchai et plissai les yeux ; c'était une flèche. En suivant la direction qu'elle indiquait, j'en vis une autre. À travers une série de six flèches, j'arrivai à l'arrière du siège, où était dessiné un de ces schémas « parapluie d'amour ». C'était le genre de chose qu'on faisait enfant : les personnes dont les noms étaient sous le parapluie étaient censées tomber amoureuses. Quand on était petit, on mettait les noms des autres pour faire une blague, ou le sien avec celui de la personne qu'on aimait en secret.

Bien sûr, les noms écrits là étaient ceux d'Himeno et moi. Je ne me souvenais pas l'avoir dessiné, et comme seuls nous deux connaissions cet endroit, il était évident qu'Himeno l'avait dessiné. Cela me fit sourire. Elle ne semblait pas du genre à faire ce type de choses de fille.

Je fixai le dessin du parapluie un moment. Miyagi le regarda par-dessus mon épaule elle aussi, mais elle ne fit aucun commentaire sarcastique. Une fois que j'eus gravé l'image dans ma mémoire, je sortis du bus et, comme quand j'étais enfant, grimpai sur le toit du véhicule en passant par un tronc d'arbre tombé. Je dégageai les feuilles et les brindilles du dessus et m'allongeai. J'y restai jusqu'au soir, quand les cigales commencèrent à bourdonner.

Après une brève visite à la tombe de mon grand-père, il faisait nuit quand je me dirigeai vers l'école primaire. J'empruntai une pelle dans le local à outils, choisis un endroit dans le sol derrière le gymnase qui me semblait bon, et commençai à creuser. La lumière verte de la sortie de secours éclairait les alentours. Je pensais trouver ce que je cherchais rapidement, mais soit ma mémoire était mauvaise, soit elle avait déjà été déterrée il y a longtemps, car après une heure de creusage en sueur, je

n'avais toujours pas trouvé la capsule temporelle. J'avais la gorge sèche. Après la séance de batting de la veille, mes mains étaient dans un sale état.

Miyagi notait quelque chose dans son carnet tout en me regardant creuser. Je m'arrêtai pour une pause cigarette, et c'est là que ma mémoire me revint. Oui, nous avions initialement prévu de l'enterrer à côté de l'arbre derrière le gymnase, mais ils avaient dit qu'un nouvel arbre allait peut-être être planté bientôt, donc l'emplacement avait été changé. Je commençai donc à creuser derrière le grillage de protection, et en moins de dix minutes, ma pelle heurta quelque chose de dur. Avec précaution, je creusai autour de l'objet sphérique pour ne pas l'abîmer, puis le sortis et le ramenai à la lumière.

Je pensais qu'elle serait fermée à clé, mais une simple glissière l'ouvrit sans problème. Au début, je comptais juste sortir ma lettre et la remettre en place. Mais après tout le mal que je m'étais donné pour l'atteindre, autant jeter un œil à toutes les lettres. J'allais mourir dans quelques mois ; c'était sûrement une transgression pardonnable.

J'en choisis une au hasard et vérifiai la partie « message à mon futur moi » et « meilleur ami ». Une fois terminé, je la remis, sortis mon bloc-notes et écrivis le nom de la personne qui avait rédigé la lettre, puis une flèche, et ensuite le nom de son « meilleur ami ». Au fur et à mesure que je lisais les lettres, la liste de noms et de flèches s'allongeait, jusqu'à former une sorte de diagramme de qui aimait qui et qui était aimé par qui. Quels étaient les couples et quels étaient les sentiments à sens unique ?

Comme je l'avais soupçonné en commençant, quand j'eus fini de lire toutes les lettres de la capsule temporelle, le seul nom isolé sur mon schéma était le mien. Pas une seule personne ne m'avait choisi comme « meilleur ami ». Et peu importe à quel point je fouillai la capsule, je ne trouvai pas la lettre d'Himeno. Peut-être qu'elle était simplement absente de l'école le jour où ils l'avaient enterrée. Si elle était là, elle aurait écrit mon nom, je le soupçonnais. Elle avait dessiné un parapluie d'amour secret pour nous dans notre forteresse cachée. Elle aurait écrit mon nom et probablement ajouté un cœur ou deux pour faire bonne mesure.

Si seulement la lettre d'Himeno avait été là.

Je glissai ma propre lettre dans la poche de mon jean, enterrai à nouveau la capsule temporelle, remis la pelle dans le local à outils, me lavai soigneusement les mains et le visage au robinet, et quittai l'enceinte de l'école.

Je marchai toute la nuit, le corps épuisé. Derrière moi, Miyagi dit :

« Tu as compris maintenant ? Tu n'es pas censé t'accrocher à tes liens du passé. Tu les as complètement ignorés jusqu'à présent, déjà. Après le déménagement d'Himeno, lui as-tu déjà envoyé une seule lettre ? Après avoir terminé le lycée, as-tu contacté Naruse ne serait-ce qu'une fois ? Pourquoi Wakana a-t-elle abandonné ? As-tu pris la peine d'aller à la réunion des anciens élèves ? Je sais que ça semble dur, mais... tu ne trouves pas que c'est terriblement présomptueux de ta part de te tourner vers le passé maintenant ? »

Ça m'énerva, mais je n'avais aucune réponse à lui opposer. Miyagi avait probablement raison. Je me comportais comme un athée qui ferait le tour des sanctuaires et des temples en priant n'importe quel dieu susceptible de l'écouter dès qu'il se retrouvait dans le besoin. Mais avec mon passé et mon futur tous deux fermés à moi, qu'étais-je censé faire ?

Quand j'arrivai à la gare et consultai les horaires, je crus mal voir. Le dernier train était parti depuis des heures. Je n'avais presque jamais eu besoin de prendre le train quand je vivais ici, mais j'étais choqué de constater que même en pleine campagne, le service ferroviaire s'arrêtait si tôt dans la journée.

J'aurais pu appeler un taxi, et rien ne m'empêchait de rentrer chez mes parents, mais au final, je choisis de passer la nuit à la gare. À ce stade, je voulais une douleur physique plus forte que ma douleur mentale. Si j'avais mal au juste niveau, je pourrais consacrer toute mon attention à ça.

Je m'assis donc sur le banc dur et fermai les yeux. Le bruit incessant des insectes qui se heurtaient aux néons remplissait l'air. J'étais assez épuisé pour réussir à dormir, mais l'intérieur du bâtiment était étonnamment lumineux, et des insectes rampaient sur mes jambes, ce qui n'allait pas être agréable.

Derrière moi, j'entendais le stylo de Miyagi gratter sur le papier. Elle était coriace, il fallait le reconnaître. D'après ce que j'avais vu ces derniers jours, il ne semblait pas qu'elle ait beaucoup dormi, voire pas du tout. La nuit, elle dormait apparemment une minute, puis se réveillait pendant cinq. C'était probablement ce qu'exigeait le métier de moniteur, mais ça paraissait un travail particulièrement dur pour une jeune femme.

Mais je n'avais aucune compassion. J'étais simplement content que ce ne soit pas mon boulot.

8

ACTES INAPPROPRIÉS

Quelques heures avant le premier train du matin, je me réveillai et bus une boisson nutritive au distributeur. Mon corps me faisait mal partout. Le ciel était encore sombre, et les cigales, les corbeaux et les tourterelles étaient déjà en pleine activité avec leurs chants matinaux.

De retour à l'intérieur de la gare, Miyagi s'étirait en position assise. C'était l'action la plus humaine dont je me souvenais l'avoir vue faire. Je la fixai du regard, ma bouteille encore à la main. À cause de l'humidité de la nuit, elle avait retiré son gilet d'été et l'avait posé sur ses genoux, dévoilant ses épaules fines et pâles.

...J'étais probablement confus. Peut-être était-ce parce que j'allais mourir dans trois mois, peut-être à cause de toutes les déceptions écrasantes, peut-être à cause du manque de sommeil, ou peut-être à cause de l'épuisement et de la douleur. Peut-être était-ce parce que j'aimais l'apparence de Miyagi plus que je n'étais prêt à me l'avouer. Peu importait. La seule chose que je savais, c'était que j'avais soudain envie de lui faire quelque chose de terrible.

Ou pour être plus direct : j'avais envie d'abuser d'elle. Je voulais me servir de Miyagi comme exutoire pour exorciser toutes les émotions avec lesquelles je luttais. C'était la chose la plus inappropriée à laquelle je pouvais penser, et ma vie s'arrêterait sans aucun doute sur-le-champ si je passais à l'acte. Mais et alors ? Cela signifierait simplement mourir quelques mois plus tôt. Mieux valait mourir en faisant quelque chose que je voulais vraiment faire.

Un des points de ma bucket list était : *Ne te retiens pas quand tu veux quelque chose*. Jusqu'à présent, j'avais consciemment gardé Miyagi en dehors de cette catégorie, mais une fois que je m'autorisai à voir les choses ainsi, il me semblait que personne ne pouvait être une victime plus appropriée pour ce genre d'acte désespéré que Miyagi.

Pour une raison ou une autre, elle avait le don de stimuler mon côté sadique. Parce qu'elle était toujours si correcte et maîtresse d'elle-même, les rares aperçus de sa véritable vulnérabilité attiraient mon attention, et peut-être que cela me donnait envie de l'exposer, de lui arracher son masque.

« Tu te donnes l'air si forte et maîtresse de la situation, mais en réalité, tu es si faible », avais-je envie de lui dire.

Quand elle me vit debout devant elle, Miyagi sembla sentir le danger et adopta une posture plus défensive.

« J'ai une question à te poser », dis-je.

« ...Oui ? »

« Quand un moniteur observe sa cible en train de commettre une sorte d'acte inapproprié, combien de temps s'écoule-t-il avant que le reste de sa vie ne lui soit réellement retiré ? »

Les yeux de Miyagi devinrent méfiants.

« Pourquoi cette question ? »

« Je veux savoir combien de temps il me reste avant d'être mort si je t'attaque maintenant. »

Mais elle ne s'alarma pas. Au contraire, son regard devint plus froid que jamais, plein de mépris.

« Le contact avec le quartier général ne prend qu'un instant. À partir de là, il ne faudra pas plus de vingt minutes. Et il est impossible de s'échapper. »

« Donc j'aurai au moins dix minutes, hein ? » rétorquai-je aussitôt.

Miyagi détourna le regard et marmonna :

« Je n'ai pas dit ça... »

Un silence s'installa entre nous. Curieusement, Miyagi ne tenta pas de s'enfuir. Elle se contenta de fixer ses genoux.

Je tendis la main vers elle. Je m'attendais à ce qu'elle me repousse ou m'insulte, mais quand ma main toucha son épaule dénudée, elle se figea simplement et prit un air triste.

Je la ferais basculer au sol, m'allongerais sur elle et céderais à mon désir. Peut-être qu'elle serait blessée quelque part. Peut-être qu'elle aurait une autre blessure au-dessus de ses genoux immaculés, comme celle qu'elle avait déjà. Peut-être que ses yeux déjà sombres perdraient la moindre étincelle de lumière qui y subsistait. Et quand ce serait fini, peut-être qu'elle me regarderait avec dédain et me lancerait une de ses piques habituelles : « Tu es satisfait ? »

Serais-je satisfait ? Qu'est-ce que j'essayais de faire ?

Tout à coup, la fureur de mes instincts s'estompa. Une puissante vague de vide la remplaça. La résignation sur le visage de Miyagi m'avait contaminé de sa mélancolie.

Je la lâchai et m'assis deux places plus loin. J'avais honte d'avoir agi aussi impulsivement.

« C'est un boulot difficile que tu as là », dis-je, « devoir gérer des ordures comme moi. »

Miyagi ne me regarda pas.

« Je suis contente que tu le comprennes », répondit-elle.

Ah oui. C'est pour ça que je ne valais que trois cent mille yens, pensai-je. J'avais été à un cheveu de commettre la pire erreur possible.

« C'est dangereux. Je parie que tu en as vu plus d'un comme moi, hein ? Des gens qui perdent la tête à l'idée de mourir et s'en prennent à leur moniteur. »

Elle secoua lentement la tête.

« Si on compare, tu es plutôt facile à gérer. Il y en a eu beaucoup qui sont allés bien plus loin », dit-elle, minimisant ainsi ma transgression.

Je voulais lui demander pour la grande blessure au-dessus de son genou que j'avais remarquée lors de notre première rencontre, mais je décidai

de ne rien dire. Ça aurait été hypocrite de ma part de soudain faire semblant de m'inquiéter pour elle.

À la place, je demandai :

« Pourquoi tu fais ce boulot ? »

« Pour le dire le plus simplement possible, c'est parce que je n'ai pas le choix. »

« Dis-moi la version compliquée. »

Miyagi sembla surprise.

« Je pensais que tu n'avais d'intérêt pour personne d'autre qu'Himeno. »

« Ce n'est pas vrai. Si je ne te trouvais pas attirante, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait tout à l'heure. »

« ...Je vois. Merci. »

« Si tu ne veux pas en parler, ce n'est pas grave. »

« Ce n'est rien que je doive cacher de toute façon... Voyons. Tu te souviens qu'on peut vendre sa santé et son temps en plus de son espérance de vie, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête.

« J'ai vendu mon temps. Environ trente ans. »

Ah. Je m'étais posé la question. Qu'est-ce que « vendre son temps » signifiait exactement ?

« Je vois. Donc quand on vend son temps... »

« Exact. La majorité des moniteurs sont des gens qui sont venus dans ce magasin comme toi et ont choisi de vendre leur temps. Résultat, j'ai aussi vendu ma sécurité et mes relations, en gros. »

« Et tu étais une personne normale avant ça ? »

« Oui. Comme toi. »

J'avais vaguement l'impression que Miyagi était naturellement directe, sarcastique et dure. Mais d'après ce qu'elle venait de dire, il semblait que ces qualités étaient des choses qu'elle avait dû apprendre pour survivre.

« Tu vieillis quand même, non ? Donc si tu as vendu trente ans de temps, tu seras libérée de ce boulot quand tu auras un peu plus de quarante ans ? »

« C'est exact. En supposant que je vive jusque-là, bien sûr », dit-elle avec un petit rire auto-dérisoire.

Cela signifiait qu'elle resterait une femme invisible pendant des décennies.

« ...Pourquoi es-tu allée jusqu'à de telles extrémités pour obtenir de l'argent ? »

« Tu as beaucoup de questions aujourd'hui. »

« Tu n'es pas obligée de répondre si tu ne veux pas. »

« Ce n'est pas une histoire très intéressante. »

« Elle doit être mieux que la mienne. »

Miyagi regarda l'horaire des trains.

« Eh bien, nous avons largement le temps avant l'arrivée du premier train », dit-elle, et elle commença à raconter son histoire.

« Je ne sais toujours pas pourquoi ma mère a choisi de vendre des décennies de son temps pour acheter plus d'espérance de vie. Je me souviens qu'elle se plaignait tout le temps de sa vie. Mon père est parti avant ma naissance. À la moindre occasion, elle maudissait son souvenir, mais au fond, je pense qu'elle voulait vraiment qu'il revienne. Peut-être qu'elle essayait de prolonger sa vie juste pour continuer à l'attendre. Évidemment, ça ne rallongerait pas la vie de mon père, et ça signifiait que ma mère devenait imperceptible pour tout le monde — mais surtout, je ne comprends pas le désir d'attendre l'homme qui l'avait laissée avec tant de cicatrices invisibles. Et même si elle le faisait pour attendre mon père, en vérité, je ne pense pas qu'elle se souciait de qui c'était. Elle n'avait simplement personne d'autre à qui se raccrocher. Elle ne

connaissait personne d'autre qui l'aimerait comme mon père l'avait fait... Je détestais ma mère d'être si misérable. Elle me détestait aussi. Elle disait "J'aurais préféré ne jamais mettre cette chose au monde" si souvent que c'était devenu sa phrase fétiche. Je me souviens que j'avais six ans quand elle est devenue moniteur et a disparu. Pendant les années qui ont suivi, j'ai dû vivre chez ma tante, mais ils ne m'aimaient pas beaucoup non plus. »

À ce moment, Miyagi s'arrêta de parler et devint pensive. Elle n'était pas submergée par l'émotion, d'après moi ; elle était probablement mal à l'aise à l'idée que son histoire puisse sembler être une tentative de susciter la pitié. Quand elle reprit, ce fut de manière encore plus franche et détachée, comme si elle parlait de la vie de quelqu'un d'autre.

« À dix ans, ma mère est morte. Je ne sais pas exactement de quoi — sauf qu'elle a été assassinée par la personne qu'elle surveillait. Prolonger son espérance de vie naturelle ne te protège pas contre la mort par blessure ou maladie, apparemment. Quand j'ai entendu ça, tout ça m'a semblé être une arnaque... L'homme qui est venu m'annoncer sa mort m'a aussi dit quelque chose d'important. "Tu as une dette", m'a-t-il dit. "Ta mère a laissé derrière elle un énorme déficit. Il n'y a que trois façons de rembourser ça immédiatement. Vendre ton espérance de vie, ton temps ou ta santé." Ma mère avait prolongé sa vie en vendant presque une vie entière de temps, mais elle est morte avant d'avoir pu rembourser. En tant que personne la plus proche d'elle, je devais reprendre la dette qu'elle n'avait pas terminée de payer. Et si je ne pouvais pas rembourser l'argent sur-le-champ, je devais choisir l'une de leurs trois options pour qu'ils puissent prendre la valeur sur moi. »

« Et tu as choisi le temps », dis-je.

« C'est ça. La somme due était telle que je pouvais la rembourser en vendant environ trente ans de mon temps... Et c'est pour ça que je gagne ma vie comme moniteur. C'est un travail dangereux et solitaire, mais on y apprend une sagesse profonde sur la valeur de la vie et la façon dont les gens vivent. Quand j'aurai fini de rembourser cette dette, je pense que je pourrai vivre ma vie correctement, mieux que quiconque. Dans ce sens, ce n'est pas le pire boulot que je puisse imaginer. »

Elle semblait penser avoir trouvé le bon côté des choses, mais je ne pouvais voir la vie de Miyagi que comme une pure tragédie.

« Je ne comprends pas », dis-je. « Moi, je vendrais cette vie. Tu n'es même pas sûre de survivre assez longtemps pour rembourser la dette, non ? Ta mère est morte. Même si tu t'en sors vivante, tu auras déjà vécu tes meilleures années. Je ne dis pas ça pour être sarcastique, mais tu l'as dit toi-même tout à l'heure : tu ne seras qu'au point de départ une fois que ce sera fini. C'est une tragédie — une vie de misère et d'indignité jusqu'à ce qu'elle commence enfin à quarante ans. Donc il vaudrait mieux vendre ton espérance de vie. »

« Si mon espérance de vie avait valu quelque chose d'approchant de la moyenne, je l'aurais probablement fait. »

« Combien valait-elle ? »

« La même que la tienne », répondit Miyagi avec un sourire amusé. « Dix mille yens par an. Je pense que la raison pour laquelle je suis plus dure avec toi que nécessaire, c'est parce que je n'arrive pas non plus à me pardonner de ne valoir que ça. Je vois probablement trop de moi en toi. Je suis désolée de toujours m'en prendre à toi. »

« ...Il n'y a pas de façon gentille de dire ça, mais est-ce que ça ne vaudrait pas mieux de mourir et d'en finir ? » demandai-je. « Quel genre d'espoir peux-tu encore avoir pour l'avenir à ce stade ? »

« C'est une bonne question. Tu as entièrement raison. Sauf que le fait que j'aie choisi ça signifie probablement que je partage le sang de ma mère. Je suis stupidement irréductible — voilà ce que ça veut dire. Vivre ne me fera aucun bien, mais je ne peux que continuer. Peut-être que je mourrai de la même façon qu'elle. Mais... tu sais comment c'est. Je n'arrive tout simplement pas à abandonner. On ne sait jamais quand “quelque chose de bien pourrait arriver”. »

« Eh bien, je connais un type qui était censé vivre cinquante ans sans qu'un seul putain de truc ne tourne en sa faveur », plaisantai-je.

« ...Moi aussi », répondit Miyagi avec un sourire.

Je ne pus m'empêcher de lui sourire en retour, et j'allumai une cigarette. Miyagi se leva alors, m'en prit une directement des mains et la mit dans sa bouche. Je rapprochai le briquet pour allumer la sienne, mais il n'avait plus de gaz et refusa de s'allumer malgré plusieurs tentatives. À la place, elle désigna celle que j'avais dans la bouche et se pencha vers moi. Je compris et me penchai aussi. Quand les bouts des deux cigarettes tremblantes se touchèrent, celle de Miyagi s'enflamma.

Pour la toute première fois, je la vis se détendre en ma présence, et je pensai : *Peut-être que je devrais m'efforcer d'être le sujet dont elle se souviendra comme celui avec lequel elle s'est sentie le plus à l'aise.*

Je regardai de l'autre côté des voies. L'aube se levait enfin.

9

TROP BEAU POUR ÊTRE VRAI

Au cours des jours suivants, je me tins à carreau. Je ne sortis de l'appartement que pour acheter à manger. Je restai dans ce petit espace, à plier des feuilles de papier origami achetées à la papeterie pour faire des grues. Miyagi regarda la rangée de grues sur le bureau et demanda :

« Tu en plies mille ? »

— Oui. C'est exactement ce que ça a l'air d'être. »

Parmi les quelques dizaines que j'avais terminées, elle en prit une bleue, pinça ses ailes entre ses doigts et l'examina avec grand intérêt.

« Tu vas vraiment en faire mille ? Pourquoi ? »

— Pour souhaiter le bonheur pour le reste de ma vie avant de mourir », répondis-je.

J'aimais faire ce genre de travail manuel sans signification. La pièce se remplit bientôt de grues de toutes les couleurs : grues roses, grues rouges, grues orange, grues jaunes, grues vert clair, grues vert foncé, grues bleu clair, grues bleu foncé, grues violettes. Les oiseaux en papier débordaient de la table, s'envolaient sous l'effet du ventilateur oscillant, jonchaient le sol et apportaient de la couleur à la pièce de tatami fade.

Je contemplai mon ouvrage avec une légère satisfaction. Existait-il une forme de prière plus pure qu'un acte beau et dénué de sens ?

En pliant les grues, je voulus plusieurs fois parler à Miyagi, mais je fis un effort pour résister à la conversation. Je ne voulais pas faire d'elle une source de réconfort. Ça me semblait injuste d'obtenir la paix de l'esprit grâce à elle.

En revanche, Miyagi semblait adoucir peu à peu son attitude envers moi. Quand nos regards se croisaient, elle détournait les yeux au lieu de me

transpercer. Son regard était moins fixe, plus chaleureux que l'accueil initial qu'elle m'avait réservé. Peut-être s'ouvrait-elle à moi après notre conversation à la gare, mais je n'en étais pas sûr. Ou peut-être que tous les moniteurs avaient pour consigne d'être plus gentils avec leur sujet à mesure que le temps restant diminuait.

Le plus important était qu'elle était là uniquement pour faire son travail. Si j'oubliais ça et que je m'emportais, je finirais par être cruellement déçu.

Il me fallut cinq jours, mais la tâche fut enfin terminée. Je les comptai à nouveau pour être sûr du nombre, et en le faisant, je remarquai quelques grues qui semblaient trop bien faites pour être de moi. Une personne curieuse et serviable avait dû les plier pendant que je dormais.

Je les enfilai toutes sur une ficelle, formant une véritable guirlande de mille grues, et l'accrochai au plafond.

Maintenant, revenons à la lettre.

Le soir où je terminai les grues, je vidai les poches de mon jean avant de le laver et y trouvai une lettre pliée. C'était celle que j'avais adressée à mon « moi de dix ans plus tard ». Je l'avais glissée dans ma poche la nuit où j'avais déterré la capsule temporelle et ne l'avais plus touchée depuis.

Je jetai mon jean à l'envers dans la machine à laver et relus la lettre, que je n'avais fait que survoler la première fois. Voici ce qu'elle disait :

À moi dans dix ans,
Je dois te demander de faire quelque chose que toi seul peux faire.
Si je suis encore un laissé-pour-compte dix ans plus tard, je veux que tu ailles voir Himeno.
Elle est perdue sans moi...

...et je crois que je suis perdu sans elle.

Je décidai de montrer la lettre à Miyagi.

« Il y a dix ans, tu étais un petit garçon étonnamment honnête et gentil », dit Miyagi, impressionnée.

« Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je vais aller voir Himeno », répondis-je. « Je commence à comprendre à quel point c'est stupide et inutile. Et je suis bien conscient de la bêtise qu'il y a à s'obséder à ce point pour une amie d'enfance que je n'ai pas vue depuis dix ans. Mais c'est mon moi de dix ans qui me le demande. Mon moi de dix ans veut que je chérisse ça. Oui, ça risque de me faire encore plus mal que je ne le suis déjà. Ça risque de me remplir d'encore plus de désespoir. Mais je ne peux pas abandonner avant d'avoir vu et décidé par moi-même... Je veux juste la voir et lui parler une dernière fois. Elle m'a donné une vie, alors je veux la rembourser avec les trois cent mille yens que j'ai obtenus en vendant mon espérance de vie. Ou ce qu'il en reste de ce que je n'ai pas encore utilisé. Tu es probablement contre cette idée, mais j'ai gagné cet argent en vendant ma vie, donc je peux en faire ce que je veux, non ?

— Je ne t'en empêcherai pas », dit Miyagi. « Ce n'est pas comme si je ne comprenais pas ce sentiment. »

Je fus surpris, car je ne m'attendais pas à ce qu'elle soutienne cette idée. Sur le moment, je ne pris pas le temps de bien réfléchir au sens des paroles de Miyagi. Mais plus tard, en y repensant, je les compris enfin. Miyagi comprenait bien plus que ce que je ressentais. Elle en avait une connaissance extrêmement précise. Et elle le savait bien avant moi.

« Je pense aller chez Himeno dès demain matin. Elle vit chez ses parents maintenant, non ?

— C'est exact. Après s'être séparée de son mari, elle dépend entièrement de sa famille », répondit Miyagi en me jetant un regard scrutateur.

Elle devait probablement éprouver une certaine réticence à parler d'Himeno en ma présence. Elle craignait que je m'emporte à nouveau.

Contre toute attente, je dis :

« Merci.

— De rien », répondit-elle avec soulagement.

Pour expliquer comment je connaissais l'adresse d'Himeno après le déménagement de sa famille, il faut d'abord que je parle de la lettre qu'Himeno m'avait envoyée l'été de nos dix-sept ans. En la lisant, j'avais

eu le sentiment que quelque chose n'allait pas, terriblement et inexplicablement. Ce ne semblait pas être une lettre qu'elle écrirait. Le contenu était anodin. Elle parlait de ses révisions intensives pour les examens d'entrée à l'université qui ne lui laissaient pas le temps de lire, du fait qu'elle écrivait cette lettre pendant ses pauses, de l'université qu'elle visait, et de la possibilité qu'elle vienne me rendre visite pendant les vacances d'hiver. C'étaient toutes des choses qu'une fille de dix-sept ans écrirait, dans une écriture ronde et gonflée typique d'une adolescente. Mais c'était précisément cela qui était étrange. Ça n'aurait rien eu d'extraordinaire si c'était une fille moyenne de dix-sept ans qui avait écrit ça. Mais c'était Himeno qui m'envoyait cette lettre. La fille que j'avais connue était tout sauf moyenne ; elle était au moins aussi tordue et têtue que moi. Où était le sarcasme ? Où étaient les insultes et les plaintes ? Qu'était-il arrivé à l'Himeno dont chaque facette était inversée ? Les gens changeaient-ils vraiment autant à dix-sept ans ? Ou son écriture était-elle simplement très différente de sa façon de parler ? Avait-elle toujours été sincère et ordinaire dans ses lettres ?

Je n'ai jamais trouvé de réponses satisfaisantes à ces questions, et deux semaines plus tard, je lui envoyai une réponse dans le même style. Je parlais de mes occupations à moi aussi, du temps supplémentaire que ça me prenait pour répondre, de l'université que je visais, et du plaisir que j'aurais si elle venait me voir. J'attendis sa réponse, mais rien ne vint la semaine suivante, ni le mois suivant. Himeno ne vint pas me rendre visite pendant les vacances d'hiver.

Avais-je commis une erreur ? À l'époque, je pensais avoir vraiment fait un effort pour lui montrer clairement que moi aussi je voulais la voir. Au début, je crus avoir mal répondu. Mais plus probablement, Himeno était déjà enceinte d'un autre gars que je ne connaissais pas — un homme qu'elle épouserait à dix-huit ans et dont elle divorcerait à dix-neuf.

Avec le recul, ce n'était pas un souvenir très réconfortant. Mais au moins, la lettre qu'elle m'avait écrite m'indiquait où la trouver. Rien que pour ça, c'était une bénédiction.

Je n'avais pas l'intention de retourner à l'école, mais pour connaître l'emplacement exact de sa maison, j'avais besoin d'utiliser les ordinateurs de la bibliothèque.

J'avais déjà mis la clé dans le contact de ma mobylette et le pied sur le kick quand je me souvins de quelque chose que Miyagi avait mentionné.

« Tu n'as pas dit que je ne pouvais pas m'éloigner à plus de cent mètres de toi ?

— C'est exact », dit-elle. « Désolée, mais je ne peux pas te laisser partir seul... Ce véhicule peut accueillir deux personnes, non ?

— Techniquement, oui. »

J'avais acheté ce Cub 110 d'occasion pour aller à l'école. Le porte-bagages arrière avait été retiré pour installer une selle tandem à la place. Je n'avais pas de casque de rechange, mais comme personne d'autre ne pouvait voir Miyagi, elle ne risquait rien.

« Alors on peut l'utiliser pour se déplacer si tu veux — à condition que tu n'aies rien contre le fait de m'emmener.

— Pas du tout. C'est bon. »

Je démarrai le moteur, relevai la béquille et pointai derrière moi. Miyagi s'excusa poliment et monta à l'arrière, passant ses bras autour de ma taille. Je pris le chemin habituel, mais plus lentement. Le matin était agréable et nostalgique.

Alors que nous roulions sur une longue ligne droite, je remarquai un énorme cumulo-nimbus dans le ciel bleu. Son contour était plus net que d'habitude, mais il semblait vide d'une certaine façon. Cela ne faisait que quelques jours que j'étais allé à l'université, mais cela me semblait étrangement lointain et froid maintenant. Tous les étudiants qui traînaient là appartenaient à un monde complètement différent du mien, et ils semblaient si chanceux et heureux. Même les rares personnes à l'air abattu dégageant une aura de mélancolie semblaient, à mes yeux, profiter de cette tristesse.

Je ne restai à la bibliothèque que le temps d'imprimer une carte avant de partir. Le coin cafétéria n'était pas encore ouvert, alors j'achetai un pain aux haricots rouges et un café aux distributeurs et pris mon petit-déjeuner dans le salon. Miyagi mâchait tranquillement un donut.

« Dis... ça ne veut rien dire de particulier, mais je suis curieux — comment passerais-tu tes derniers mois, si tu étais à ma place ? » lui demandai-je.

« Hmm... Je ne pourrais pas le dire tant que je n'y serais pas », répondit-elle, puis elle regarda autour d'elle un instant. « Euh, je t'ai déjà dit ça, mais il vaut mieux que tu ne m'adresses pas la parole en public comme ça. Les gens vont te prendre pour un fou qui parle tout seul.

— C'est bon. Je suis fou. »

En effet, les gens dans le salon me lançaient des regards bizarres parce que je parlais dans le vide. Mais ça ne me dérangeait pas. Au contraire, je voulais qu'ils se méfient de moi. Si j'allais disparaître de la mémoire de tout le monde dans le peu de temps qu'il me restait, alors autant qu'on se souvienne de moi comme du type qui parlait tout seul.

Je finis de manger et me levai. Miyagi s'excusa et s'approcha de moi.

« J'ai réfléchi », dit-elle. « À ta question. Et... ça va être une réponse très sérieuse, mais si je n'avais que quelques mois à vivre, il y a environ trois choses que je voudrais absolument faire.

— Oh ? J'aimerais bien les entendre.

— Elles ne t'aideront probablement pas beaucoup », me prévint-elle. « La première, c'est... aller au bord d'un lac. La deuxième, construire ma propre tombe. Et la troisième, comme toi, aller voir quelqu'un qui a autrefois compté pour moi. Voilà ce que je dirais.

— Ça ne me dit pas grand-chose. Tu peux développer ?

— Le lac est un lac ordinaire, rien de spécial. Je me souviens juste que les étoiles y étaient incroyablement belles quand j'étais enfant. C'était la chose la plus magnifique que j'aie jamais vue dans ma vie misérable. Je suis sûre qu'il existe dans le monde des spectacles bien plus impressionnants, mais les étoiles au-dessus de ce lac sont la plus belle chose que je connaisse.

— Je vois. Quand tu parles de tombe... tu veux dire acheter une concession ?

— Non. En gros, je veux juste trouver, disons, un gros rocher et décider : “Ce sera ma tombe.” Ce qui compte pour moi, c’est de le choisir moi-même et qu’il reste ma tombe après ma mort, au moins pendant quelques décennies. Et pour la personne qui m’est chère », dit-elle en baissant les yeux, « j’ai bien peur de ne pas pouvoir te le dire.

— Compris. Donc c’est un homme, hein ?

— On peut dire ça. »

Elle n’avait clairement pas envie que j’insiste. Je réfléchis au sujet. Quelqu’un qui comptait pour Miyagi. Elle était devenue moniteur à dix ans. Et c’était quelqu’un dont elle s’était « autrefois » souciée, donc ça devait être une personne proche avant qu’elle ne devienne moniteur.

« Je risque de souffrir, et je risque d’être déçue, mais au final, j’irais le voir, je crois. Donc je n’ai pas le droit de t’interdire ce que tu veux faire maintenant.

— Ça ne te ressemble pas. Tu deviens très passive quand il s’agit de toi », dis-je en riant.

« Mon propre avenir est la seule chose dont je ne sais rien », répondit Miyagi.

Ce fut presque décevant de trouver aussi facilement la maison d’Himeno. Au début, je n’arrivais même pas à croire que sa famille vivait là. Je pensai que ça devait être quelqu’un d’autre portant le même nom de famille, mais je ne trouvais le nom Himeno sur aucune autre plaque. Par élimination, ce devait être l’endroit où vivait Himeno.

Son ancienne maison près de chez moi était une grande demeure traditionnelle ancienne, qui, dans mon émerveillement d’enfant, semblait parfaite pour une famille dont le nom contenait le mot japonais pour « princesse ». Sans la carte et la plaque, j’aurais oublié cette maison cinq secondes après m’être retourné. C’était un bâtiment bon marché, totalement neutre et sans couleur.

Je n’hésitai pas à sonner à la porte, car j’avais déjà le pressentiment qu’elle n’était pas là. Je sonnai trois fois sur un intervalle de trois minutes, mais personne ne vint ouvrir. J’en conclus que quelqu’un

rentrerait probablement en soirée, alors je choisis de tuer le temps dans le quartier. La carte que j'avais imprimée à l'université me montrerait peut-être un endroit où passer le temps jusqu'à la nuit.

Mes yeux tombèrent sur les mots « Bibliothèque municipale ».

Après la courte visite à la bibliothèque de l'université ce matin, mon envie de lire s'était réveillée. De l'extérieur, c'était une jolie petite bibliothèque, mais dès qu'on franchissait la porte, on comprenait qu'il s'agissait d'un bâtiment terriblement vieux. Il avait l'odeur de renfermé et l'aura délabrée d'une école condamnée.

Le choix de livres n'était pas mauvais, cependant. Depuis un moment, je réfléchissais à quels livres je voudrais lire avant de mourir. Ou pour le reformuler : quels livres me seraient utiles dans le peu de temps qu'il me restait ? C'était le seul genre de livre que je voulais lire. Si je passais les moments précédant ma mort sur des mots qui ne signifiaient rien pour moi, je regretterais tout le temps perdu sur ce genre de livres par le passé. Qu'est-ce que j'en tirais, au fond ?

Mes choix seraient peut-être différents dans un mois. Mais cette fois, je choisis Paul Auster, Kenji Miyazawa, O. Henry et Hemingway. Pas les sélections les plus excitantes. Étant donné que tout ce que je prenais était des nouvelles, ce n'était probablement pas tant que j'étais fan de ces auteurs, mais plutôt que je n'avais pas envie de lire quelque chose de long. Je n'étais pas sûr d'avoir la volonté de suivre une histoire au-delà d'une certaine longueur.

Pendant que je lisais « Le Cadeau des Rois Mages » d'O. Henry, Miyagi passa de la place en face de moi à mon côté, regardant par-dessus ma main la page.

« Tu vas me surveiller et lire en même temps ? » demandai-je doucement.

« Quelque chose comme ça », dit-elle en se penchant encore plus près.

Je trouvai qu'elle avait une odeur très apaisante.

Je restai assis à la bibliothèque et lus jusqu'à la fermeture à dix-huit heures. De temps en temps, je reposais mes yeux en sortant fumer une

cigarette dans l'espace fumeurs. C'était une expérience toute nouvelle pour moi de lire un livre avec quelqu'un d'autre. Au lieu de penser seulement à ma réaction à un passage, j'étais constamment conscient de ce que Miyagi pouvait ressentir en lisant la même page. L'acte de lire me semblait plus dense et plus riche.

Puis je retournai chez Himeno, mais une fois encore, personne ne répondit à la sonnette. J'attendis donc devant sa maison pendant environ une heure au cas où quelqu'un arriverait, sachant pertinemment que les voisins me trouveraient suspect. Le soleil se coucha et les lumières de sécurité sur les lignes téléphoniques s'allumèrent. Les mégots s'accumulaient à mes pieds. Miyagi me regardait avec reproche, alors je sortis un cendrier portable de mon sac et y jetai les mégots.

Aujourd'hui était probablement un échec, décidai-je. Je ne pouvais pas nier qu'une partie de moi était soulagée qu'Himeno ne soit pas apparue.

Sur le chemin du retour, je me trompai de route quelque part et me retrouvai à rouler dans un quartier commerçant décoré de lanternes en papier suspendues. Il me fallut un bon moment avant de réaliser que c'était tout près de chez mes parents. Je n'avais jamais pris cet itinéraire. Ils organisaient un festival d'été au sanctuaire un peu plus loin.

J'avais faim, alors je garai le Cub dans un parking et traversai le site du festival, enveloppé d'une odeur de sauce trop cuite, à la recherche du stand qui me tentait le plus. Cela faisait dix ans que je n'avais pas vu ce festival en personne. Après le déménagement d'Himeno, j'avais arrêté d'aller à tous les festivals et événements locaux.

Comme dans mon souvenir, c'était encore un petit rassemblement, avec seulement dix ou quinze stands au total. Malgré cela, l'ambiance était animée. Les endroits qui manquent de divertissements naturels sont souvent les plus enthousiastes pour ce genre de choses.

Acheter un *okonomiyaki* et une saucisse était prévu, mais ensuite je perdis la tête et décidai de prendre un article à chaque stand. Je revins aux marches en pierre avec des *takoyaki*, une glace pilée, du maïs grillé, du *kabayaki*, du poulet frit, une pomme d'amour, une banane enrobée de chocolat, des *yakitori*, du calmar frit et un jus tropical.

« Qu'est-ce que tu comptes faire de tout ça ? » demanda Miyagi, exaspérée.

« Réaliser les rêves de mon enfance. Je ne peux pas tout manger seul, alors tu dois m'aider », dis-je, et je m'y mis.

Miyagi tendit la main avec hésitation vers mon sac, en sortit le *kabayaki* et dit :

« Merci pour le repas », avant de commencer à manger l'anguille grillée.

Au douzième article, Miyagi et moi étions tous les deux écoeurés par l'odeur de nourriture. Nous étions tous les deux des petits mangeurs. J'avais l'impression qu'un ballon de volley avait gonflé dans mon estomac. J'étais tellement plein que je n'avais pas envie de me lever pendant un moment. Miyagi léchait sa pomme d'amour avec une expression boudeuse.

Du haut des marches en pierre, on pouvait voir l'ensemble du site du festival. Les stands et les charrettes bordaient l'étroit chemin menant au sanctuaire, avec deux rangées de lanternes en papier suspendues au-dessus comme des balises de piste d'atterrissage qui baignaient le sanctuaire d'une faible lueur rouge. Les gens qui déambulaient étaient de bonne humeur... En d'autres termes, c'était exactement comme dans mon souvenir de ce jour, dix ans plus tôt.

La dernière fois, j'étais assis ici — avec Himeno — sur les marches en pierre, à regarder les gens traverser le site. Je m'étais résigné à l'idée que nous n'avions pas le droit de nous joindre à eux. J'attendais quelque chose qui affirmerait notre droit à exister, qui donnerait un sens à tout. C'est à ce moment-là qu'Himeno avait fait une prédiction : quelque chose de « grand » arriverait et nous rendrait « heureux d'être en vie », dix étés plus tard. C'est aussi à ce moment-là qu'elle avait dit que si nous n'avions pas trouvé de partenaires en mariage dans dix ans, nous devrions nous mettre ensemble.

Eh bien, me voilà, dix étés plus tard. La fille qui avait fait cette promesse n'était pas une laissée-pour-compte ; c'était une marchandise d'occasion. Je n'étais pas non plus un laissé-pour-compte ; j'allais mettre fin à ma vie sans même être mis en vente. Mais au final, nous étions tous les deux

arrivés à ce moment, et nous étions toujours sans attaches. Nous étions à nouveau seuls.

Où était Himeno en ce moment, et que faisait-elle ?

Alors que le bourdonnement des cigales remplissait le sanctuaire, je priai le dieu qui s'y trouvait. Je réalisai qu'un temps considérable s'était écoulé. J'entendis le crayon de Miyagi gratter dans son carnet à proximité. Le festival touchait à sa fin et la foule s'était presque entièrement dispersée.

Je levai les yeux, rassemblai les déchets et me relevai lentement. Une silhouette gravissait les marches. Il faisait trop sombre pour distinguer son visage, mais à l'instant où je discernai sa silhouette, le temps s'arrêta.

« C'est trop beau pour être vrai », dit-on souvent. Mais la réalité a une façon de relier les choses de la manière la plus ironique qui soit, même si les personnes concernées ne s'en rendent jamais compte.

Une joie pure vibrait dans chacune des cellules de mon corps. À chacun de ses pas, c'était comme si tous les souvenirs d'elle, depuis le jour où nous nous étions rencontrés à quatre ans jusqu'à l'été de ses dix ans où elle avait déménagé, défilaient dans mon esprit, un par un.

Elle avait changé au cours des dix dernières années, mais peu importe comment son apparence avait évolué, je la reconnaîtrais toujours.

Une fois qu'elle fut assez proche pour que nous puissions voir nos visages, je murmurai d'une voix rauque :

« Himeno. »

La femme s'arrêta et me regarda avec des yeux vides. Peu à peu, son expression se transforma en un choc stupéfait.

« ...Kusunoki ? » dit Himeno, d'une voix aussi claire et cristalline que la dernière fois que nous nous étions retrouvés ici.

10

À MON SEUL UNIQUE VIEILLE AMIE

Je me souviens à peine de ce qu'Himeno et moi nous sommes dit lors de nos retrouvailles. En fait, je ne me souviens même pas de ce qu'elle portait. J'étais tellement agité que je parlais sans réfléchir. Peu importait le sujet. Tant que je disais quelque chose et qu'elle répondait, cela me suffisait.

Elle n'était pas venue pour le festival, apparemment. Elle était là pour affaires, avait garé sa voiture près du sanctuaire et passait par là quand elle l'avait vu. Je lui demandai quel métier elle exerçait, mais elle évita la question. Elle me dit seulement qu'il s'agissait de relations avec des gens.

« J'aimerais bien discuter plus longtemps, mais je dois me lever tôt demain », dit-elle avec réserve. Je lui proposai donc de prendre un verre ensemble dans les jours à venir. Himeno accepta, à condition que ce soit plutôt un repas, car elle ne buvait pas d'alcool. Nous convînmes de nous retrouver deux soirs plus tard et nous séparâmes.

J'étais tellement rempli de bonheur que j'avais complètement oublié Miyagi.

« Tant mieux pour toi », dit-elle. « Je n'avais pas prévu que ça arrive.

— Moi non plus. C'est trop beau pour être vrai, vraiment.

— Oui... On dirait que ça arrive parfois. »

La prochaine fois que je verrais Himeno, ce serait dans deux jours. Ce serait l'événement principal, supposai-je. Je devais faire toutes sortes de préparatifs d'ici là.

De retour à l'appartement, je rayai l'élément de ma bucket list concernant Himeno et me préparais à aller me coucher quand je dis à Miyagi :

« J'ai une requête un peu étrange à te faire.

— Je ne peux pas boire d'alcool.

— Ce n'est pas ça. C'est pour demain. Si je dois rencontrer Himeno, je veux prendre toutes les précautions. Heureusement, c'est dans deux jours, donc j'ai toute la journée de demain pour me préparer. J'aimerais que tu m'aides.

— Préparer quoi ?

— Je ne pense pas qu'il serve à grand-chose de te cacher des choses, alors je vais être honnête. En vingt ans de vie, je n'ai jamais eu de vraie relation avec une fille. Si je sors avec Himeno, j'ai peur de l'ennuyer ou de faire quelque chose d'inapproprié. Pour réduire cette possibilité, je veux sortir en ville demain pour m'entraîner. »

Miyagi eut l'air stupéfaite. Elle resta figée plusieurs secondes.

« Donc... si je ne me trompe pas, tu veux que je joue le rôle d'Himeno ?

— C'est ça. Tu peux faire ça pour moi, Miyagi ?

— Eh bien, ça ne me dérange pas, mais si c'est ce que tu penses, ton plan a plusieurs défauts fatals.

— Tu veux dire que personne d'autre que moi ne peut te voir ?

— Exactement », admit-elle.

« Ce n'est pas grave. Je me fiche complètement de ce que les autres pensent. La seule chose qui compte pour moi, c'est de faire bonne impression sur Himeno. Peu importe que les autres me trouvent bizarre — ça en vaudra la peine si Himeno m'apprécie un minimum. »

Miyagi soupira.

« Dès qu'il s'agit d'Himeno, tu deviens soudain une personne complètement différente... Mais il y a un autre problème. Comme tu le sais, je ne comprends pas vraiment ce que pensent les filles de mon âge. Tu ne devrais pas attendre grand-chose de moi en tant que remplaçante. Ce qu'Himeno trouve divertissant pourrait me déplaire ; ce qu'Himeno

trouve ennuyeux pourrait me plaire ; ce qu'Himeno trouve grossier pourrait me sembler poli. Il y a tellement de façons dont nous pourrions différer. Donc si tu espères que je sois un bon échantillon d'une fille moyenne de vingt ans...

— Tu deviens vraiment négative quand on parle de toi, hein ? »
l'interrompis-je. « Ce n'est pas un problème. D'après ce que je vois, tu n'es pas si différente des autres filles. Sauf que tu es un peu plus attirante.

— Bon... si ça ne te dérange pas... alors d'accord », dit-elle nerveusement.

Je pris rendez-vous chez un coiffeur le matin et sortis acheter des vêtements et des chaussures. Je ne pouvais pas aller voir Himeno avec mon jean déchiré et mes baskets tachées habituelles. Je trouvai une boutique sélectionnée avec un choix de bon goût, où j'achetai un polo Fred Perry, un pantalon chino avec une ceinture assortie, et dans un magasin de chaussures, des boots chukka marron chocolat, tout sur les conseils de Miyagi.

« Tu n'as pas besoin d'un style particulier. Tant que c'est propre et accueillant, ça suffit.

— C'est une façon polie de dire que j'ai du potentiel ? » demandai-je.

« Prends-le comme tu veux.

— D'accord. Je le prends comme je veux. Et ce que j'aime entendre, c'est un compliment.

— Tu n'es pas obligé de le dire. »

Une fois les courses terminées, je me rendis au salon de coiffure bien en avance pour mon rendez-vous. Comme Miyagi me l'avait conseillé, je dis simplement : « Je rencontre quelqu'un de spécial demain », et la coiffeuse me fit un grand sourire en me donnant des conseils pratiques tout en me coupant les cheveux avec enthousiasme.

Sans exagérer, les nouveaux vêtements et la coupe soignée me donnaient l'air d'une personne complètement différente. Mes cheveux trop longs et ma chemise trop grande m'avaient donné une apparence bien plus

sombre que je ne le pensais. Maintenant qu'ils avaient disparu, j'avais l'air d'un jeune homme séduisant tout droit sorti d'un clip pop.

« Tu as l'air d'une personne différente de celle d'hier », approuva Miyagi.

« Ouais. Je n'ai plus l'air d'un type dont la vie ne vaut que dix mille yens par an, hein ?

— Non, en effet. Tu donnes l'impression d'avoir un avenir heureux devant toi.

— Merci. Si tu souriais plus souvent, tu ressemblerais à une fée de bibliothèque, Miyagi.

— ...Tu es vraiment de bonne humeur aujourd'hui.

— On dirait bien.

— C'est quoi exactement une "fée de bibliothèque" ?

— Une femme intellectuelle et gracieuse.

— Tu vas dire ça à Himeno aussi, non ?

— Non, ses qualités sont complètement différentes. C'est de toi que je parle, Miyagi. »

Son visage se figea, et elle dit « Merci » en inclinant légèrement la tête.

« Quoi qu'il en soit, toi et moi ne valons essentiellement rien.

— C'est étrange, non ? » dis-je.

Nous avons cette conversation dans un restaurant italien en retrait de la rue principale, si bien qu'il paraissait naturellement que je parlais tout seul. Un couple d'âge moyen à la table voisine me lançait des regards discrets et murmurait.

Après le repas, nous nous éloignâmes de la rue et descendîmes des escaliers près du pont pour marcher le long de la berge. J'étais tellement euphorique et grisé par l'alcool que je pris la main de Miyagi et balançai nos bras en marchant. Elle semblait gênée, mais me laissa faire. N'importe quel témoin n'aurait vu que moi en train de marcher

bizarrement, mais je m'en fichais. Je ne serais jamais l'un des gens normaux. Il valait mieux aller à fond dans l'autre sens et devenir un excentrique.

« Allez, Monsieur Kusunoki l'ivrogne. Considère-moi comme Himeno et essaie de me séduire », dit Miyagi avec un petit air suffisant.

Elle semblait s'être habituée à ce que je lui tiennne la main. Je m'arrêtai brusquement et la regardai droit dans les yeux.

« La plus belle chose qui me soit arrivée, c'est de t'avoir rencontrée. Et la pire, c'est que tu sois partie... Selon ta réponse, ce moment deviendra soit mon nouveau meilleur souvenir, soit mon nouveau pire.

— Je suis impressionnée que tu puisses sortir une drague aussi longue et alambiquée aussi vite.

— Qu'est-ce que tu penses qu'Himeno répondrait ?

— Voyons voir. Si j'étais Himeno », dit Miyagi en posant un doigt sur ses lèvres, « je crois que... je dirais “De quoi tu parles ?” et j'essaierais d'en rire.

— D'accord. Et si c'était toi ?

— ...Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Je plaisante. Ne t'inquiète pas », dis-je en riant. « C'est vraiment comme ça que tu es, Monsieur Kusunoki ? Le genre de personne qui plaisante ?

— Je ne sais même pas. Je ne fais pas vraiment confiance aux mots comme personnalité, tempérament ou nature. Ils peuvent tous changer selon les circonstances. Au final, je pense que la vraie différence entre les gens, c'est dans quelles situations ils ont plus de chances de se retrouver. Tout le monde croit dur comme fer à la cohérence du caractère, mais je pense que c'est une qualité bien plus superficielle que la plupart des gens ne le croient.

— Je ne m'attendais pas à ce que toi, justement, dises une chose pareille.

— Tout le monde aime penser qu’il est l’exception quand il s’agit de ces choses déprimantes, même quand c’est courant. »

Miyagi soupira et acquiesça.

« C’est vrai, j’imagine. »

Quand nous fûmes fatigués de déambuler, nous prîmes un bus au hasard. Il y avait quelques autres passagers, mais je les ignorai et racontai à Miyagi mes souvenirs d’Himeno. De là, nous prîmes un autre bus jusqu’à un belvédère qui était l’un des rares endroits connus pour les rendez-vous en ville. Une dizaine de couples s’y trouvaient, bras autour des épaules ou même en train de s’embrasser. Je continuai ma conversation avec Miyagi. Étrangement, je ne sentais aucun regard sur moi. Ils étaient trop absorbés par leurs propres affaires pour s’en soucier.

« La première fois que je suis venu ici, Himeno était avec moi. En haut de ces escaliers en colimaçon, la rambarde près du sommet du belvédère est juste à la bonne hauteur et largeur pour que les enfants aient envie de grimper dessus. Himeno a essayé de monter, mais il y avait un petit espace entre les barreaux, et elle a failli tomber tout droit jusqu’en bas. Si je n’avais pas été là pour l’arrêter, ça aurait vraiment pu arriver. Elle avait l’air si intellectuelle, mais elle pouvait être vraiment imprudente pour ce genre de choses. Il fallait toujours la surveiller. J’ai paniqué, je l’ai tirée en arrière et je suis tombé en m’écorchant au passage. Mais elle a été étrangement gentille avec moi le reste de la journée... »

Je parlais de plus en plus vite, essayant de chasser mon anxiété. Miyagi avait l’air tiraillée. Elle en savait déjà beaucoup sur moi à ce moment-là. Mais il y avait quelque chose de très important qu’elle ne m’avait pas encore dit. Le belvédère était l’endroit idéal pour l’expliquer, mais Miyagi ne le fit pas. Peut-être essayait-elle simplement de me laisser la meilleure chance de rêver.



Le jour de notre rendez-vous arriva. Il pleuvait l'après-midi et la gare était pleine de gens avec des parapluies. Je regardais par les fenêtres de l'étage l'espace ouvert en contrebas, où tous ces parapluies de couleurs différentes partaient dans différentes directions.

Nous devions nous retrouver à cinq heures devant la librairie, mais dix minutes plus tard, Himeno n'était toujours pas là. Je me dis que c'était bon, qu'il ne fallait pas paniquer. La pluie ralentissait la circulation, et contrairement à moi, elle avait d'autres choses à faire. Mais je ne pouvais m'empêcher de regarder ma montre trois fois par minute. Vingt minutes passèrent, qui me semblèrent une heure ou deux.

Est-ce que l'un de nous deux s'était trompé d'endroit ? Mais elle avait dit « devant la librairie », et il n'y avait qu'une seule librairie dans cette gare. Ça devait être ici.

À la vingt-septième minute, j'étais sur le point de partir à sa recherche quand je la vis arriver en me faisant signe de la main. Je commençais à me demander si elle n'avait accepté de me voir que pour se débarrasser de moi poliment ce soir-là, si bien que sa vue réelle me fit défaillir de soulagement.

Même si je n'avais pas attendu Himeno pendant dix ans, j'aurais dit que sa beauté était rayonnante. Chaque ligne et courbe de son corps semblait construite selon un design parfait et un ratio d'or. Rien n'était en trop, et chaque partie d'elle connaissait son rôle. Si j'avais été une autre personne dans une situation complètement différente, je suis sûr que j'aurais ressenti une étrange oppression dans la poitrine en la voyant.

Je savais qu'elle avait laissé en moi un énorme vide impossible à combler. C'était ce sentiment qui disait : « Elle ne sera jamais à moi... et est-ce que ça ne rend pas ma vie un vide absurde ? »

Heureusement pour moi, de toutes les personnes présentes autour de la gare ce jour-là, j'étais le plus proche d'elle. Cette pensée fit naître en moi une vague de joie profonde.

« Mon bus a été retardé à cause de la pluie », expliqua Himeno. « Désolée de t'avoir fait attendre. Laisse-moi t'offrir quelque chose.

— Je te le reprocherai plus tard. C'était mon idée aujourd'hui, alors oublie ça, d'accord ? »

J'étais conscient que non seulement mon apparence avait changé, mais aussi ma voix. Elle était environ une demi-octave plus haute que d'habitude, et à ma grande surprise, elle semblait avoir trouvé sa tessiture naturelle et était très agréable à l'oreille.

« Hmm. Donc tu penses déjà à la prochaine fois, hein ? » dit-elle avec une fausse surprise en me regardant de haut en bas.

« Ouais. Et je prévois aussi celle d'après.

— Au moins tu es honnête », dit-elle en riant.

C'était exactement le genre de chose qu'Himeno dirait, pensai-je. Elle n'avait pas du tout changé depuis l'époque. À dix ans, elle avait déjà ces piques sarcastiques, portées par une certaine chaleur dans sa façon de parler.

Nous traversâmes le tunnel et sortîmes dans la rue, où j'ouvris mon parapluie. Himeno me le prit des mains et le tint entre nous deux.

« Tu étais toujours celui qui oubliait son parapluie et devait se serrer sous le mien.

— C'est vrai », dis-je en le lui reprenant, puis en le tenant plus près d'elle.
« Donc cette fois, on fait l'inverse, d'accord ?

— Je vois. »

Nous marchions tous les deux serrés sous un seul parapluie.

« Au fait, qu'est-ce que tu faisais là l'autre jour ? » demanda Himeno.

« Je te cherchais », répondis-je.

« menteur », dit-elle en me donnant un coup de poing sur l'épaule.

« C'est vrai », dis-je en riant. Je pensais que je faisais tout correctement. Mon affection pour Himeno transparaissait, et Himeno me la rendait. Je n'avais aucune raison d'en douter. Je ne voulais pas savoir ce qu'Himeno pensait vraiment au fond d'elle-même.

Maintenant, vérifions la réponse.

Nous arrivâmes au restaurant et je m'assis en face d'Himeno. Mais tandis que nous parlions, je commis une terrible erreur. À strictement parler, ce n'était peut-être pas une erreur. Si j'avais eu la possibilité de répéter la scène encore et encore, j'aurais probablement choisi la même ligne de conduite à chaque fois. Je n'avais pas d'autre option. Et si ma décision était une « erreur », ce n'était pas une que j'avais commise à ce moment-là. Elle s'était produite bien plus tôt, bien avant d'en arriver là. C'était une erreur que j'avais commise sur une longue période, avec une grande minutie.

Mais quoi qu'il en soit, cette « erreur » fut précisément ce qui finit par me sauver. Et elle me révéla exactement pourquoi Miyagi avait essayé de me convaincre de ne pas rencontrer Himeno.

Après avoir commandé, j'adressai à Himeno un sourire très amical et affectueux. Elle me sourit en retour de la même façon. Elle but une gorgée de son verre d'eau glacée et dit :

« Je veux savoir ce que tu as fait pendant ces dix dernières années, Kusunoki. »

Je répondis : « Non, je veux d'abord t'entendre, Himeno », mais elle insista : « Toi d'abord. »

« Bon, ce n'est pas très intéressant », prévins-je, puis je lui expliquai mon collège et mon lycée. C'était vraiment rien de spécial. Que mes notes avaient commencé à baisser en deuxième année de collège. Que ma mémoire autrefois parfaite avait perdu de son éclat année après année. Que bien que j'aie intégré le meilleur lycée de la région pour préparer des études supérieures, je n'avais pas pu suivre au bout d'un moment, et que l'université où j'allais maintenant était tout à fait moyenne. Que mes parents se plaignaient que l'université ne servait à rien si elle n'était pas prestigieuse, mais que je les avais convaincus de payer seulement les frais d'inscription et que j'avais accepté de couvrir moi-même mes frais de scolarité et de vie. Que je n'avais plus touché un crayon depuis l'hiver de mes dix-sept ans.

Mon histoire fut terminée en moins de cinq minutes. Il n'y avait pratiquement rien dans ma vie dont je voulais parler plus en détail.

« Donc tu as abandonné l'art, hein ? C'est dommage... J'aimais tes dessins, Kusunoki », dit Himeno.

C'était une réaction très différente de celle d'un certain autre gars que je connaissais.

« Tu dessinais tout le temps, continua-t-elle. Tu avais une expression complètement neutre en travaillant, mais tes œuvres étaient d'une beauté à couper le souffle. Je n'aurais jamais pu faire ça. J'étais toujours jalouse.

— Tu ne me l'as jamais dit, pas une seule fois, à l'époque.

— J'avais trop de rivalité intérieure avec toi. Je n'avais pas d'autres talents que les études, alors je ne voulais pas admettre que tu avais des capacités en dehors des bonnes notes. Tu sais... tu ne t'en étais probablement pas rendu compte, mais je ramenaï parfois tes dessins à la maison pour les contempler », dit-elle, le regard perdu au loin.

« Moi aussi je ressentais cette rivalité. Nous étions peut-être aussi bons l'un que l'autre à l'école, mais à l'époque, c'était toujours toi qui brillais et qui recevais des compliments des adultes. Je trouvais injuste que tu sois à la fois intelligente et jolie.

— Je suis sûre que personne n'aurait imaginé que je quitterais le lycée », dit Himeno d'un ton détaché.

« Quitter le lycée ? » répétai-je, feignant la surprise.

« Oh, donc tu ne savais pas. »

Elle sourit, les sourcils baissés.

« Je pensais que ça serait venu dans une réunion d'anciens élèves ou quelque chose comme ça.

— Je ne suis jamais allé à aucune réunion de l'école primaire. Je me disais que tu n'y serais pas de toute façon.

— Oh... Eh bien, mon histoire n'est pas géniale non plus... »

Himeno m'expliqua sa vie jusqu'à son abandon des études, en omettant toutefois le fait qu'elle avait accouché, que j'avais appris par Miyagi. Ce qu'elle me raconta, c'était essentiellement qu'elle avait épousé un garçon plus âgé déjà diplômé, qu'elle avait précipitamment quitté l'école, mais qu'ils avaient des différences et avaient fini par divorcer.

« Au final, je suis restée une enfant », dit Himeno avec un sourire gêné. « Je n'arrivais pas à accepter certaines choses telles quelles et à passer à autre chose. Je ne supportais pas que quoi que ce soit reste inachevé, alors je les gâchais complètement à la base. Je ne pense pas que quoi que ce soit ait changé dans mon cerveau depuis l'été de mes dix ans, quand ma famille a déménagé loin de la tienne... Je crois que j'étais vraiment une enfant intelligente, il y a dix ans. Mais ça m'a donné cette étrange arrogance qui me disait que je n'avais pas besoin de grandir davantage. Je n'arrive toujours pas à dépasser qui était cette petite fille de dix ans qui rêvait. Même pendant que tout le monde évolue autour de moi. »

Elle regarda ses mains posées sur la table comme une enfant blessée.

« Et toi, Kusunoki ? Je parie que tu as changé au cours des dix dernières années, non ? » demanda-t-elle.

Je commençais à perdre mon calme.

« Tu n'es pas la seule à ne pas avoir pu grandir », insistai-je. « Je suis bloqué depuis le jour où nous avons été séparés. Pendant des années et des années, j'ai vécu une existence solitaire sans véritable raison de continuer. C'est comme si le monde n'existait que pour me décevoir. Comme si j'étais à moitié mort tout ce temps. Et puis il y a quelques jours... »

Je savais ce que j'étais sur le point de dire. Et j'avais une idée de l'effet que ça aurait sur Himeno. J'étais parfaitement conscient de la stupidité de ce que j'allais faire. Mais je ne pouvais pas m'arrêter.

« J'ai vendu mon espérance de vie. Seulement dix mille yens par an », lui dis-je.

La confusion traversa le visage d'Himeno, mais je ne pus contenir le flot de paroles qui sortait. Je déversai le chaos qui encombraït mon cerveau. Je lui racontai tout, l'un après l'autre. Le magasin qui m'avait payé pour mon espérance de vie. Que je pensais obtenir plusieurs millions de yens par an, mais que ce n'était que dix mille, le montant le plus bas possible. Que j'avais abandonné l'avenir et vendu tout sauf trois mois. Que j'étais hanté par un moniteur invisible depuis.

Je parlais et parlais, dans l'espoir de gagner sa sympathie.

« Même si tu ne peux pas la voir, Himeno, elle est juste là, en ce moment », dis-je en désignant Miyagi. « Elle est là. Elle s'appelle Miyagi, et même si elle peut être un peu dure, si tu apprends à lui parler, elle est en fait plutôt gentille... »

« Écoute, Kusunoki », dit Himeno d'un ton désolé, « j'espère que tu ne le prendras pas mal, mais... tu te rends compte à quel point tout ça semble complètement irréel, n'est-ce pas ? »

— Oui, je sais exactement à quel point c'est ridicule.

— Tant mieux, parce que ça l'est. Et pourtant, Kusunoki... je n'arrive pas à penser que tu me mens. Y compris la partie sur le fait qu'il te reste peu de temps et qu'une fille te surveille à proximité. Nous nous connaissons depuis des années, donc je saurais tout de suite si tu essayais de me tromper. C'est difficile à croire, ton histoire, mais je peux y arriver. Je peux croire que tu as vendu ton espérance de vie pour de l'argent. »

Il m'est presque impossible de décrire la joie que je ressentis à cet instant.

« Je me sens mal de t'avoir caché ça... mais pour te dire la vérité, il y a quelque chose que je t'ai caché aussi », dit Himeno en s'éclaircissant la gorge.

Elle pressa son mouchoir contre sa bouche et se leva.

« Excuse-moi. Parlons-en plus après avoir fini de manger », dit-elle, puis elle s'éloigna.

Dans mon ignorance, je pensai qu'elle allait aux toilettes pour retoucher son maquillage.

Nos plats arrivèrent et j'attendis le retour d'Himeno. J'étais impatient de reprendre notre conversation.

Himeno ne revint pas. Elle prenait tellement de temps que je commençai à m'inquiéter qu'elle se soit sentie mal et évanouie. Je demandai à Miyagi :

« Ça ne te dérange pas d'aller voir dans les toilettes des femmes ? Je crois qu'il est peut-être arrivé quelque chose à Himeno. »

Miyagi hocha la tête et s'éloigna. Elle revint quelques minutes plus tard et me dit qu'Himeno était partie.

Je me levai et fis le tour du restaurant, mais je ne la trouvai nulle part. Puis j'abandonnai et retournai m'asseoir devant mon plat maintenant froid.

J'avais l'impression que toutes mes forces me quittaient. Quelque chose de lourd et désagréable pulsait au fond de mon estomac. Ma gorge était complètement sèche et légèrement douloureuse. Je tendis la main vers mon verre, mais mes yeux ne parvenaient pas à faire le point et je renversai de l'eau sur la table.

Je mangeai lentement mes pâtes froides. Au bout d'un moment, Miyagi s'assit en face de moi. Elle commença à dévorer les pâtes d'Himeno.

« Elles sont encore bonnes froides », dit-elle.

Je ne répondis rien. À la fin du repas, je ne savais toujours pas quel goût avait la nourriture.

Je demandai à Miyagi :

« Sois honnête avec moi. Pourquoi penses-tu qu'Himeno est partie ? »

Miyagi répondit :

« C'est probablement parce qu'elle a pensé que tu étais fou. »

C'était vrai, d'une certaine façon. Mais la vérité était un peu plus complexe, et Miyagi le savait. Elle me cacha la réponse.

Pour moi.

Je payai à la caisse et sortais du restaurant quand quelqu'un m'appela. Je me retournai et vis le serveur me tendre quelque chose.

« Votre convive m'a demandé de vous donner ça. »

C'était une lettre, apparemment arrachée d'un petit carnet. Je pris le temps de lire le message. À la fin, je sus que Miyagi m'avait menti tout ce temps.

« Tu savais tout depuis le début et tu me l'as caché ? » demandai-je.

Miyagi ne leva pas les yeux.

« Oui. Je suis désolée.

— Tu n'as pas à t'excuser. Tu m'as permis de rêver de quelque chose de beau, pour une fois. »

Si quelqu'un devait s'excuser, c'était moi. Mais je n'avais plus l'énergie pour admettre ma faute.

« Et dans ma vie d'origine, celle que j'aurais dû mener, l'objectif d'Himeno aurait été atteint. C'est bien ça ?

— C'est ça », dit Miyagi. « Himeno allait le faire juste devant toi. »

Juste pour me rendre la pareille. Pour exorciser des années de haine.

Je regardai à nouveau la lettre. Voici ce qu'elle disait.

À mon unique vieille amie,

La vérité, c'est que j'allais mourir sous tes yeux. J'allais te faire attendre en bas de ce belvédère et sauter juste à côté de toi. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais je t'ai toujours détestée. Tu n'as jamais répondu à mes appels à l'aide, et pourtant tu débarques comme ça, sans

prévenir. Je te hais. Une fois que je serais devenue irremplaçable pour toi, j'avais prévu de mourir. Juste pour te le montrer. Mais je vois que ces dix dernières années t'ont rendu bien plus fou que moi. Ma vengeance n'aurait plus beaucoup de sens maintenant. À la place, je sors de ta vie pour toujours sans un mot. Adieu. J'espère que ton histoire comme quoi ta vie va bientôt se terminer est vraie.

Je suis vraiment idiote. J'avais vécu seule jusqu'à présent, justement pour ne pas avoir à ressentir ça. J'aurais dû croire en ma façon de faire jusqu'au bout.

Quand j'arrivai au pont devant la gare, je pliai la lettre d'Himeno en avion en papier et le lançai vers la rivière, qui brillait sous les reflets des lumières des bâtiments d'en face. L'avion flotta quelques instants dans l'air avant de toucher l'eau et de s'éloigner au fil du courant.

Puis je sortis l'enveloppe pleine d'argent que j'avais prévu de donner à Himeno et distribuai les billets aux passants dans la rue, un par un. Les réactions furent variées. Certains me regardèrent avec méfiance ; d'autres sourirent d'un air malicieux, me remercièrent et s'enfuirent. Certains refusèrent catégoriquement, d'autres en demandèrent plus.

« Tu peux arrêter maintenant », dit Miyagi, qui avait perdu patience et m'attrapa par la manche.

« Je ne dérange personne, si ? » répondis-je en repoussant sa main.

L'enveloppe fut vide en un rien de temps. Alors je sortis mon portefeuille pour en prendre d'autres. Je distribuai tous les billets que j'avais, jusqu'aux plus petits de mille yens.

Puis, quand je n'eus plus d'argent à donner, je restai planté au milieu du flux des passants. Les gens autour me regardaient, agacés que je bloque le passage.

Je n'avais plus d'argent pour un taxi ni même pour un billet de train, je n'eus donc d'autre choix que de marcher. La pluie se remit à tomber. Miyagi sortit un parapluie bleu pliable de son sac et l'ouvrit. Je réalisai alors que j'avais oublié le mien au restaurant, mais je me fichais complètement d'être trempé ou d'attraper froid.

« Tu vas te mouiller », dit Miyagi en levant son parapluie plus haut. Elle voulait probablement que je vienne dessous.

« Comme tu peux le voir, je suis d'humeur à me faire mouiller », répondis-je.

« Oh. »

Elle referma alors le parapluie et le rangea dans son sac.

Je marchai devant, trempé jusqu'aux os, et Miyagi marcha derrière, elle aussi trempée jusqu'aux os.

« Tu n'es pas obligée de marcher sous la pluie.

— Comme tu peux le voir, je suis d'humeur à me faire mouiller », rétorqua-t-elle.

Très bien, fais comme tu veux. Je me retournai.

Il y avait un arrêt de bus avec un abri correct, alors je m'y réfugiai pour échapper à la pluie. Un réverbère courbé juste au-dessus clignotait comme s'il avait une révélation. Dès que je m'assis, la somnolence m'envahit. Mon esprit voulait dormir plus que mon corps. Ça ne dura probablement que quelques minutes. Avec toute cette eau, mon corps était glacé et je me réveillai. Miyagi dormait à côté de moi. Elle avait les bras autour de ses genoux, recroquevillée le plus possible pour conserver sa chaleur corporelle.

J'eus pitié d'elle, qui devait subir tout ça à cause de mes actes idiots. Je me levai sans bruit pour ne pas la réveiller et errai jusqu'à trouver un vieux centre communautaire isolé. Ce n'était pas très propre, mais il y avait de l'électricité, et la porte d'entrée ainsi que la salle de tatami n'étaient pas verrouillées. Je retournai ensuite au banc, pris Miyagi qui dormait dans mes bras et l'emmenai au centre. Elle avait le sommeil plus léger que moi ; bien sûr qu'elle se réveilla. Mais Miyagi fit semblant pour moi, tout le long du trajet.

La pièce sentait fortement le tatami. Il y avait une pile de coussins dans un coin. Une fois sûr qu'ils n'avaient pas de punaises, je les alignai sur le sol et y installai Miyagi. Je fis de même pour moi et m'allongeai à côté

d'elle. Près de la fenêtre se trouvait un bâton d'encens anti-insectes qui semblait être là depuis des décennies ; je l'allumai avec mon briquet.

La pluie nous servit de berceuse.

Je commençai mes habitudes habituelles avant de dormir. Derrière mes paupières, j'imaginai le paysage le plus beau possible. De zéro, je construisis le monde dans lequel je voulais vivre. J'étais libre d'imaginer une époque, peut-être le passé ou peut-être le futur, pleine de souvenirs qui n'existaient pas, d'un endroit où je n'étais jamais allé. C'était une pratique que je faisais depuis que j'avais environ cinq ans. Peut-être que cette habitude enfantine et fantaisiste était ce qui m'avait toujours empêché de me sentir à ma place. Mais c'était seulement en faisant cela que je pouvais trouver une sorte de compromis avec le monde.

Quand je me réveillai au milieu de la nuit, j'étais plongé dans une sensation agréable, comme le genre de rêve plein d'espoir que l'on fait quand on est abattu. Si ce n'était qu'un rêve, alors c'était un rêve très embarrassant. Et si c'était la réalité, alors autant être honnête — c'était la meilleure chose que je pouvais espérer.

J'entendis quelqu'un marcher sur les tatamis. Quand la personne s'agenouilla près de ma tête, je sus que c'était Miyagi à son odeur. Même en été, elle avait une odeur fraîche, nette et propre, comme un matin d'hiver. Je n'ouvris pas les yeux. Pour une raison ou une autre, ça me semblait approprié.

Doucement, elle posa sa main sur ma tête et la caressa. Ça dura moins d'une minute, je crois. Je crus qu'elle murmurait quelque chose, mais quoi que ce soit, je ne l'entendis pas à cause de la pluie.

Dans mon état somnolent, je me demandai : *À quel point la présence de Miyagi m'a-t-elle sauvé ?* Si elle n'avait pas été là, à quel point serais-je désespéré en ce moment ? Mais c'était précisément pour ça que je ne devais pas lui rendre les choses plus difficiles, me reprochai-je. Elle était là parce que c'était son travail. Elle était gentille avec moi parce que j'allais bientôt mourir. Ça n'avait rien à voir avec une quelconque affection pour moi en tant que personne. Je ne pouvais pas me permettre de nourrir d'autres espoirs absurdes. Ça ne ferait que l'entraîner dans la

misère avec moi. Ça la rendrait plus coupable et rendrait ma mort encore plus désagréable avec le recul.

Je devais me tenir correctement et mourir. Retourner à ma vie misérable, autonome et sans espoir de la partager avec un autre être humain. Je mourrais dans le calme et le silence, comme un chat.

Ce fut ma décision silencieuse.

Le lendemain matin, je me réveillai sous une chaleur lourde et humide. Par la fenêtre, de jeunes enfants faisaient leur gymnastique matinale habituelle sur de la musique à la radio. Miyagi était déjà réveillée et rangeait les coussins en fredonnant « I Wish I Knew How It Would Feel to Be Free » de Nina Simone.

J'avais encore sommeil, mais je ne pouvais pas rester ici plus longtemps.

« Rentrons à la maison », dit Miyagi.

« Ouais », répondis-je.

11

EN FAVEUR D'UN PÈLERINAGE AUX DISTRIBUTEURS AUTOMATIQUES

Il me fallut quatre heures de marche depuis le centre communautaire pour enfin rentrer à l'appartement. L'odeur de mon chez-moi était réconfortante et familière. J'étais trempé de sueur et mes pieds étaient couverts d'ampoules. J'ouvrais la porte de la salle de bain pour prendre une douche quand une idée me traversa soudain l'esprit : il valait mieux laisser Miyagi passer en premier. Mais si j'étais trop prévenant avec elle, la distance qu'elle avait intentionnellement instaurée entre nous risquait d'être détruite. Je résistai à l'envie de m'attarder sous l'eau chaude, me lavai rapidement, m'habillai et retournai dans le salon.

D'après mon expérience passée, Miyagi ne pouvait vraiment se doucher et manger que lorsque je dormais. Je décidai donc de retourner me coucher. Je fermai les yeux et fis semblant de dormir, puis j'entendis les bruits discrets de Miyagi qui allait prendre sa douche. J'allais me redresser quand j'entendis ses pas revenir, alors je refermai rapidement les yeux.

« Monsieur Kusunoki », dit-elle.

Je fis comme si je n'entendais pas.

« Tu dors ? » demanda-t-elle doucement en s'approchant du lit. « Je pose la question parce que tu as l'air de faire semblant. Et si c'est le cas, j'espère que c'est par égard pour moi... Fais de beaux rêves. Je vais emprunter ta douche. »

Quand la porte de la salle de bain se referma, je me redressai et regardai dans le coin de la pièce où elle n'était plus. Allait-elle encore dormir dans ce coin aujourd'hui ? Allait-elle répéter toute la nuit ce schéma de

quelques minutes de sommeil et quelques minutes d'éveil dans cette position inconfortable ?

Pour tester, je m'assis à cet endroit, adoptai sa posture et essayai de m'endormir. Mais peu importe combien de temps j'attendais, je ne parvenais pas à trouver le sommeil.

Elle revint, me tapa sur l'épaule et demanda :

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devrais être dans ton lit.

— Pourquoi tu ne suis pas ton propre conseil ? Prends mon lit. C'est insensé que tu dormes vraiment ici.

— Ça ne me dérange pas d'être insensée. J'y suis habituée. »

Je m'allongeai sur le lit et me décalai jusqu'au bord.

« Je dormirai du côté gauche. Quoi qu'il arrive, je ne dépasserai pas ni ne regarderai du côté droit. C'est probablement l'endroit idéal pour me surveiller. Tu es libre de l'utiliser ou non comme bon te semble, mais moi, je vais dormir ici. »

C'était mon compromis. Je n'avais aucune raison de penser que Miyagi accepterait l'idée de dormir dans mon lit pendant que je restais par terre. Et elle n'accepterait probablement pas non plus si je lui proposais simplement de dormir à côté de moi.

« Tu parles en dormant, Monsieur Kusunoki ? » demanda Miyagi, juste pour vérifier.

Je l'ignorai et fermai les yeux. Environ vingt minutes plus tard, je sentis que Miyagi s'était glissée dans le lit à côté de moi. Peu après, j'entendis une respiration calme et régulière derrière moi. Elle devait être épuisée, elle aussi.

Nous partageâmes le lit dos à dos. J'étais parfaitement conscient que mon plan était totalement égoïste. Je ne faisais que rendre les choses plus difficiles pour Miyagi. Elle n'aurait pas voulu faire ça à l'origine. Les années de dureté et d'expérience qu'elle avait accumulées en tant que moniteur ne pouvaient être que fragilisées par quelqu'un qui se montrait trop gentil avec elle. Surtout quand il s'agissait d'une idée arbitraire et

capricieuse venant d'un homme sur le point de mourir. Ce genre de gentillesse aidait rarement les autres ; au contraire, elle les blessait souvent.

Mais Miyagi choisit tout de même d'accepter ma gentillesse, faisant preuve elle-même d'une grâce certaine. Elle voulait probablement honorer ma tentative de générosité. Ou peut-être était-elle simplement très fatiguée.

Je me réveillai sous la lueur rougeâtre du coucher de soleil. Je pensais que Miyagi était réveillée depuis un moment, mais elle venait tout juste de se lever elle aussi et était assise, plissant les yeux face à la lumière. Au moment où nos regards se croisèrent, nous détournâmes tous les deux les yeux.

Après avoir dormi si profondément, ses cheveux et ses vêtements étaient en désordre ; elle avait l'air totalement vulnérable.

« J'étais un peu fatiguée aujourd'hui », expliqua-t-elle. « Je dormirai à ma place habituelle demain. »

Elle ajouta cependant : « Mais merci. »

Je marchai avec elle sous le soleil couchant. Les cigales bourdonnaient et stridulaient. Peut-être en réaction à l'incident du lit, Miyagi semblait plus distante que d'habitude.

J'allai retirer le peu d'économies qu'il me restait au distributeur de la supérette et vis que le salaire du mois avait été versé. Ce serait mon dernier budget, pensai-je. Je devais l'utiliser avec beaucoup de précaution.

Après un bref regard au soleil couchant depuis la passerelle piétonne rouge-brun, j'allai dans un restaurant de bol de bœuf pour un repas bon marché. C'était le genre d'endroit où l'on achetait un ticket à une machine avant de le remettre au comptoir, alors Miyagi prit le sien et me le tendit pour que je le fasse à sa place.

« Je n'ai plus rien à faire », dis-je après avoir fini ma soupe miso. « J'ai fait tout ce qu'il y avait sur ma bucket list. Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? »

— Ce que tu veux. Tu as bien des passe-temps, non ?

— Oui. C'était écouter de la musique et lire... Mais en y repensant maintenant, ces deux choses étaient un moyen pour moi de vivre. J'utilisais la musique et les livres pour trouver un compromis avec la vie sans valeur que je menais. Maintenant que je n'ai plus besoin de continuer, elles ne sont plus aussi essentielles qu'avant.

— Alors tu pourrais changer ta façon de les consommer. Maintenant, tu peux simplement apprécier leur beauté pure.

— Mais peu importe ce que je fais, ça me semble toujours décalé. Il y a toujours ce sentiment d'isolement, comme : "Oh, ça n'a rien à voir avec moi." C'est comme si presque tout dans le monde était destiné aux gens qui vont continuer à vivre. C'est logique, j'imagine. Personne ne crée des choses pour les gens qui sont sur le point de mourir. »

Un homme d'une cinquantaine d'années qui remuait son bœuf à côté me lança un regard suspicieux, celui du type assis seul qui parlait de mort.

« Il n'y a rien que tu apprécies de manière plus simple ? Par exemple, peut-être que tu aimes regarder les ruines, ou compter les traverses en marchant le long des voies ferrées, ou jouer à des jeux vidéo sur des consoles abandonnées depuis dix ans...

— Ce sont des exemples très précis. Tu as déjà surveillé des gens comme ça avant ?

— Oui. Il y avait aussi une personne qui aimait s'allonger sur le plateau de son pick-up et regarder le ciel. Il a passé le dernier mois de sa vie à faire ça. Il a pris l'argent obtenu en vendant son espérance de vie, l'a tout donné à une personne âgée qu'il n'avait jamais rencontrée et a dit : "Je veux que vous conduisiez ce camion quelque part où personne ne vous embêtera." »

« Ça a l'air très paisible. Mais c'est peut-être en fait la façon la plus intelligente de procéder.

— C'était étonnamment agréable de regarder le paysage défiler en arrière comme ça. C'était très original. »

J'essayai d'imaginer la scène. Un ciel bleu sur une route de campagne sinueuse et lointaine, une brise légère, les vibrations du camion, encore et encore. Tous les souvenirs, les regrets et tout le reste qui vous venait à l'esprit tombaient sur la route et restaient derrière. La sensation que tout s'éloignait à mesure que l'on avançait semblait très appropriée pour une personne en train de mourir.

« Tu pourrais m'en dire plus ? Tout ce qui ne viole pas l'éthique professionnelle ou la vie privée est bon à prendre », dis-je.

« Je te raconterai tout ce que tu veux savoir une fois rentrés à l'appartement », répondit Miyagi. « Les gens vont nous trouver suspects si on fait ça ici. »

Sur le chemin du retour, nous fîmes un grand détour par un petit champ de tournesols, autour de l'ancien bâtiment de l'école primaire et devant un cimetière construit sur une colline en pente. Il devait y avoir un événement au collège, car nous croisâmes des enfants bronzés qui sentaient le déodorant et l'anti-moustique. C'était une nuit à l'air humide et lourd, comme si tout l'été avait été compressé en une seule sensation.

De retour à l'appartement, je montai sur le Cub avec Miyagi et nous repartîmes. Comme nous portions tous les deux des vêtements légers ce jour-là, je sentis plus clairement la douceur de son corps et fus tellement distrait que je faillis griller un feu rouge. Mon freinage paniqué la pressa davantage contre moi, et je priai pour qu'elle ne sente pas à quel point mon cœur battait fort.

Nous montâmes une colline et nous garâmes près du meilleur point de vue sur tout le quartier, où nous achetâmes deux cafés à un distributeur et admirâmes la vue nocturne. Le quartier résidentiel s'étendait en contrebas, brillant d'une humble lumière orange, avec le centre-ville plus loin à l'horizon.

Une fois rentrés, je me brossai les dents, me glissai dans le lit et écoutai Miyagi. Avec un rythme comme si elle lisait un livre pour enfants, elle me raconta des histoires de ses anciens sujets de surveillance, tant que cela ne causait aucun tort. Même les histoires les plus ordinaires et sans relief qu'elle me racontait me réconfortaient davantage que n'importe quel grand chef-d'œuvre littéraire.

Le lendemain, je repris le pliage de grues avec le papier origami qui me restait et réfléchis à ce que je devais faire ensuite. Miyagi s'assit en face de moi à la table et plia avec moi. « Tu pourrais peut-être faire ça tout le temps », suggéra-t-elle. « Ce ne serait pas mal de mourir enseveli sous des grues en papier », dis-je, et je pris une poignée de grues que je lançai en l'air. Elle m'imita et les éparpilla au-dessus de ma tête.

Quand je fus fatigué de l'origami, je sortis prendre l'air, marchai jusqu'au bureau de tabac et achetai des Short Hopes, en allumant une dès que je fus dehors. Je buvais une autre canette de café au distributeur quand ça me frappa. Quelque chose qui était si proche de moi que je ne l'avais jamais vu clairement auparavant.

J'avais dû murmurer à voix haute, car Miyagi me regarda et demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Oh, c'est la chose la plus stupide qui soit. Mais je viens de réaliser. Il y a quelque chose que je peux vraiment dire aimer de tout mon cœur.

— Dis-moi.

— J'aime les distributeurs automatiques », dis-je en me grattant la tête, embarrassé.

« Oh », fit-elle, visiblement déconcertée. « Qu'est-ce que tu aimes chez eux ? »

— Je ne suis pas sûr. Je ne sais même pas. Mais quand j'étais enfant, je voulais devenir un distributeur automatique. »

Elle était complètement abasourdie.

« Euh, juste pour être sûre, quand tu dis “distributeur automatique”, tu parles bien de ceux comme celui dont tu viens de te servir pour acheter ton café ? »

— Oui. Mais ils vendent aussi des cigarettes, des parapluies, des porte-bonheur, des onigiri grillés, des nouilles udon, de la glace, des glaces, des hamburgers, de l'oden, des frites, des sandwiches au corned-beef, des ramens instantanés, de la bière, du shochu... Les

distributeurs automatiques vendent tout. Le Japon est le pays des distributeurs automatiques, parce que c'est si paisible et ordonné ici.

— Et tu aimes les distributeurs automatiques.

— Exactement. Tu es libre de les utiliser ou simplement de les regarder. Même quand j'en vois un qui est vide, je m'assure de l'observer et d'en détailler tous les aspects.

— Hmm... C'est un passe-temps très original », dit Miyagi dans une faible tentative d'encouragement, mais c'était vraiment stupide. Totalement improductif. Le symbole d'une vie stupide, je pouvais l'admettre.

« Mais je crois que je peux comprendre », dit-elle, essayant d'être utile. « Quoi, le souhait de devenir un distributeur automatique ? » ris-je. « Non, je ne dirais pas que je comprends ça. Mais tu sais — les distributeurs automatiques sont toujours là. Tant que tu as de l'argent, ils te donnent quelque chose de chaud à manger ou à boire. Il y a quelque chose de très direct, d'immuable, d'éternel en eux, je trouve. »

Je trouvais cette description plutôt émouvante.

« Incroyable. Tu viens de résumer exactement ce que j'essayais de dire.

— Merci », dit-elle, pas particulièrement joyeuse. « Les distributeurs automatiques sont des choses très importantes pour nous, les moniteurs. Ils ne nous ignorent pas comme le font les employés des magasins... Bref, je comprends que tu aimes les distributeurs automatiques. Mais qu'est-ce que tu fais exactement ?

— Ça mène à une autre histoire sur quelque chose que j'aime. Chaque fois que je viens au bureau de tabac comme ça, je pense à une intrigue du film *Smoke* de Paul Auster. L'homme du magasin de cigares se tient tous les matins à l'intersection devant son magasin et prend une photo du même endroit exact. J'aime beaucoup ce passage ; la façon dont il semblait remettre en question la notion même de sens direct m'avait marqué. Alors je pense que je vais m'inspirer d'Auggie Wren et prendre des photos qui semblent dénuées de sens. Je vais juste faire des prises simples de distributeurs automatiques, du genre qu'on trouve partout. Le genre que n'importe qui pourrait faire.

— Je ne sais pas si je peux l'expliquer non plus », dit Miyagi, « mais j'aime assez ça. »

Et ce fut le début de mon pèlerinage aux distributeurs automatiques.

Dans une boutique d'objets d'occasion, j'ai acheté un vieil appareil photo argentique rouillé avec sa sangle, ainsi que dix rouleaux de pellicule. C'était tout ce dont j'avais besoin. Je savais que les appareils numériques étaient moins chers et plus simples à utiliser, mais j'ai choisi cette méthode parce que ce qui m'importait avant tout, c'était la sensation de prendre des photos : installer la pellicule dans l'appareil, l'avancer manuellement, puis parcourir les routes sur le Cub et m'arrêter chaque fois que je trouvais un distributeur automatique afin de le photographier.

Chaque fois que je le faisais, j'essayais de capturer tout ce qui se trouvait autour de la machine. Ce n'étaient pas les petites différences, comme le choix des boissons ou la disposition des boutons, qui m'intéressaient. Je voulais simplement enregistrer l'endroit où se trouvait le distributeur et la manière dont il s'intégrait à son environnement.

Une fois que j'ai commencé à les chercher, j'ai été surpris de constater qu'il y en avait bien plus que je ne l'imaginais. J'ai pris plusieurs dizaines de photos rien que dans les environs de mon immeuble. Il y en avait toujours que j'avais manqués, même sur des routes que j'empruntais constamment, et les découvrir me remplissait d'enthousiasme. De plus, un même distributeur pouvait avoir une apparence très différente selon qu'on le voyait de jour ou de nuit. Certains attiraient l'attention avec leurs lumières éclatantes qui attiraient les insectes, tandis que d'autres émergeaient de l'obscurité en n'éclairant que leurs boutons pour économiser l'électricité.

Je savais que, même pour un passe-temps aussi stupide que celui-ci, il existait quantité de personnes qui le pratiquaient avec plus de rigueur et de patience que moi, et que je ne pourrais jamais égaler leur talent ni leur dévouement. Mais cela m'était complètement égal. Cette méthode me convenait, peu importe ce que les autres pouvaient en penser.

Chaque matin, mon premier arrêt était le laboratoire photo, puis je profitais des trente minutes d'attente pour prendre mon petit-déjeuner. Le soir, j'étais sur la table, avec Miyagi, les photos récupérées le matin

même et les glissais soigneusement dans un album. Toutes les photos avaient un distributeur automatique au centre, mais cette ressemblance rendait les différences autour encore plus frappantes. C'était comme si la même personne, dans la même posture et avec la même expression, se trouvait au milieu de chaque cliché. Le distributeur devenait ainsi la référence à partir de laquelle tout le reste pouvait être observé.

Le propriétaire du laboratoire photo semblait s'intéresser à moi, à force de me voir apporter chaque matin une pellicule ne contenant que des photos de distributeurs automatiques. Il avait beaucoup de cheveux blancs, une maigreur inquiétante et marchait très voûté pour quelqu'un qui n'avait que quarante ans. Un jour, en me voyant parler joyeusement dans le vide, il m'adressa la parole.

— Alors, il y a quelqu'un avec toi ?

Je regardai Miyagi, et elle me regarda en retour.

— Oui. Elle s'appelle Miyagi. Son travail consiste à me surveiller, répondis-je.

Même si elle savait que cela ne servait à rien, Miyagi s'inclina et dit :

— Bonjour.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me croie, mais l'homme répondit simplement :

— Ah, intéressant.

Et il prit mes paroles au sérieux. On croisait parfois des originaux de ce genre.

— Et ces étranges photos que tu prends, ce sont des photos de cette jeune fille ? demanda-t-il.

— Non, en fait. Ce ne sont que des photos de distributeurs automatiques. Elle m'aide lorsque je pars à leur recherche et que je les photographie.

— Et cela lui apporte quelque chose de positif ?

— Non, c'est juste un passe-temps personnel. Miyagi ne fait que m'accompagner. C'est son travail.

Il sembla complètement déconcerté par cette réponse et finit simplement par dire :

— Eh bien, bonne chance.

Nous quittâmes la boutique et, alors que Miyagi se tenait à côté du Cub, prête à s'installer sur le siège arrière, je pris une photo d'elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Après ce que ce type vient de dire, je me suis dit que je pourrais prendre une photo de toi.

— Les autres n'y verront qu'une photo insignifiante d'une moto.

— Personne ne considérera jamais mes photos comme autre chose que des images insignifiantes, répliquai-je.

Bien sûr, les gens comme le photographe étaient rares — probablement pour de bonnes raisons.

Un matin, alors que je sortais de l'immeuble en direction du local à ordures, je tenais la porte ouverte pendant que Miyagi mettait ses chaussures lorsqu'un voisin de l'appartement d'à côté descendit l'escalier. C'était un homme très grand au regard intimidant. Quand Miyagi sortit en disant :

— Merci de m'avoir attendu.

Je refermai la porte et répondis :

— D'accord, allons-y.

L'homme me lança un regard particulièrement désapprobateur.

C'était une journée claire et chaude, avec très peu de vent. Je me retrouvai dans un quartier que je n'avais jamais vu ni même entendu mentionner. J'y errai pendant deux heures avant de déboucher finalement dans un endroit familier : le quartier où Himeno et moi avions passé notre enfance.

Peut-être avais-je inconsciemment tendance à me diriger dans cette direction lorsque je me perdais. Comme l'instinct qui permet aux animaux de retrouver leur foyer.

Mais bien sûr, cet endroit aussi possédait ses distributeurs automatiques. Je parcourus les routes de campagne sur le Cub, prenant des photos.

Près d'une confiserie que je fréquentais souvent enfant se trouvait un vieux distributeur de glaces rétro. Je me souvenais des céréales soufflées au chocolat, des bâtonnets de bonbons enrobés de farine de soja grillée, des caramels en forme de dés, des chewing-gums à l'orange et des célèbres bonbons au bontan. En vérité, j'adorais tout ce qui était sucré lorsque j'étais petit.

La boutique semblait avoir fermé depuis longtemps, mais le distributeur cassé et rouillé qui se trouvait là depuis des années était toujours présent. De l'autre côté de la rue, une cabine téléphonique publique qui ressemblait davantage à des toilettes publiques était elle aussi toujours là — et semblait même encore fonctionner.

Miyagi et moi mangeâmes les onigiri préparés le matin même sur un banc à l'ombre dans un parc envahi par les mauvaises herbes. Il n'y avait personne, seulement un chat noir et un chat tigré brun. Les animaux nous observaient de loin mais, après avoir compris que nous ne leur voulions aucun mal, ils commencèrent à s'approcher avec prudence. J'aurais aimé avoir quelque chose à leur donner, mais nous n'avions rien qu'un chat puisse apprécier.

— Au fait, les chats peuvent te voir ? demandai-je à Miyagi.

Elle se leva et s'approcha d'eux. Le chat noir prit la fuite tandis que le tigré recula de quelques pas pour garder ses distances.

— Comme tu peux le constater, les chats et les chiens sont conscients de ma présence, répondit-elle en se tournant vers moi. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils m'apprécient davantage.

Après le repas, je fumai une cigarette tandis que Miyagi dessinait quelque chose dans son carnet. Elle observait les chats. À un moment donné, ils étaient montés au sommet du toboggan, et cette scène semblait clairement lui plaire.

J'étais surpris qu'elle ait ce genre de passe-temps. Peut-être que, depuis tout ce temps où j'avais cru qu'elle tenait un journal d'observation, elle ne faisait en réalité que satisfaire son habitude de dessiner.

— Je ne savais pas que cela t'intéressait, dis-je.

— C'est surprenant, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais tu n'es pas très douée.

— C'est pour ça que je m'exerce. C'est tout à mon honneur, non ?
répondit-elle avec un air satisfait pour une raison obscure.

— Tu me montreras un jour ce que tu as dessiné ?

— ...Passons au suivant, dit-elle en ignorant délibérément ma question avant de ranger son carnet dans son sac.

Au cours d'une demi-journée, j'explorai mon ancien quartier de ville natale. Alors que je me dirigeais vers le secteur voisin, je m'arrêtai de nouveau devant l'ancienne confiserie.

Quelqu'un était assis sur le banc portant une publicité pour du lait, juste devant le bâtiment.

Et je connaissais bien cette personne.

Je garai le Cub sur le bord de la route et coupai le moteur, puis je m'approchai de la vieille femme.

— Bonjour.

Sa réaction fut lente. Mais elle m'avait entendu, car ses yeux se tournèrent brièvement vers moi.

Elle devait avoir plus de quatre-vingt-dix ans. Des milliers de rides couvraient son visage et les mains croisées sur ses genoux. Ses cheveux d'un blanc pur retombaient mollement devant son visage, ce qui lui donnait davantage l'apparence d'une jeune fille accablée que celle d'une vieille femme.

Je m'accroupis devant le banc et répétais :

— Bonjour. Vous ne vous souvenez probablement plus de moi, n'est-ce pas ?

Je pris son silence pour une réponse affirmative.

— Je ne vous en veux pas. Cela fait plus de dix ans que je ne suis pas revenu ici.

Elle ne répondit toujours pas. Son regard restait fixé sur le sol, quelques mètres devant elle. Sans me laisser décourager, je poursuivis :

— Pourtant, moi, je me souviens très bien de vous. Pas parce que j'ai une mémoire exceptionnelle sous prétexte que je suis jeune. Je n'ai que vingt ans, c'est vrai, mais j'ai oublié quantité de choses de mon passé. Peu importe qu'un souvenir ait été heureux ou malheureux : si je n'ai aucune raison de m'en rappeler, il finit par s'effacer avec le temps. Je crois que les gens ne s'en rendent pas compte parce qu'ils oublient qu'ils ont oublié. Si nous pouvions réellement conserver nos plus beaux souvenirs avec une netteté parfaite, nous aurions tous l'air plus malheureux en vivant dans le vide du présent. Et si nous gardions nos pires souvenirs avec la même clarté, nous aurions l'air encore plus malheureux. Tout le monde prétend simplement s'en souvenir, parce qu'il est plus confortable de faire semblant.

Elle ne manifesta ni accord ni désaccord. La vieille femme restait immobile, telle un épouvantail.

— Si vous êtes aussi présente dans ma mémoire pourtant incertaine, c'est parce qu'un jour vous avez été gentille avec moi. C'était quelque chose de très rare dans ma vie. En réalité, il y a dix ans, je ne remerciais presque jamais personne. Quand des adultes étaient aimables avec moi, je considérais simplement que c'était leur devoir, et non un acte de véritable générosité... J'étais un sale gosse, oui. Je suppose que c'est pour cela que j'ai pensé à fuguer. J'avais huit ou neuf ans, je ne me rappelle plus exactement. Une nuit, je me suis disputé avec ma mère et je suis parti de la maison. Je ne me souviens même plus du sujet de notre dispute. C'était probablement quelque chose de stupide.

Je m'assis à côté d'elle, m'adossai au banc et regardai les tours lointaines de métal et de plastique ainsi que les énormes cumulonimbus se détachant sur le ciel bleu.

— Comme j'étais parti sans réfléchir, je me suis contenté de tuer le temps dans cette confiserie. C'était la nuit, une heure où les enfants ne devraient pas traîner dehors. Vous m'avez demandé : « Tu ne devrais pas rentrer chez toi ? » À cause de ma dispute avec mes parents, je me suis mis à pleurer en répondant. Quand vous avez entendu ma voix, vous avez ouvert la porte derrière la caisse, m'avez fait signe d'entrer et vous m'avez donné des bonbons. Quelques heures plus tard, mes parents vous ont appelée et ont demandé : « Notre fils est-il chez vous ? » Vous leur avez répondu : « Oui, mais je vais faire comme s'il n'était pas là pendant encore une heure », puis vous avez raccroché...

Je souris faiblement.

— Peut-être que cela ne signifiait rien pour vous. Mais je crois que si, au fond de moi, je continue encore aujourd'hui à espérer quelque chose de bon des autres, c'est uniquement grâce à ce moment-là. Du moins, c'est ainsi que je l'interprète.

Je lui demandai si elle accepterait d'écouter encore un peu mon bavardage.

La vieille femme ferma les yeux et demeura parfaitement immobile. À cet instant, elle semblait presque morte.

— Si vous m'avez oublié, alors vous avez probablement oublié Himeno aussi. Elle venait ici avec moi tout le temps... Himeno était comme une princesse sortie d'un conte de fées, exactement comme son nom pouvait le laisser imaginer. Pardonnez-moi de dire cela, mais elle était trop belle pour une petite ville comme celle-ci. À l'école primaire, nous étions tous les deux des exclus. On me détestait parce que j'étais un petit prétentieux insupportable, mais je crois qu'on détestait Himeno parce qu'elle était trop différente, trop déplacée. Aussi terrible que cela puisse paraître, je dois presque en être reconnaissant. Nous étions rejetés de tous les groupes auxquels nous aurions pu appartenir, alors Himeno et moi étions pareils. Je me fichais que les autres enfants me maltraitent tant que j'étais avec elle. Cela ne me dérangeait pas, parce que j'avais

l'impression de recevoir le même traitement qu'elle. Comme si nous ne faisions qu'un.

Chaque fois que je prononçais le nom d'Himeno, j'avais l'impression que la vieille femme réagissait imperceptiblement.

Encouragé, je continuai :

— Pendant l'été de notre quatrième année d'école primaire, Himeno a déménagé parce que son père était muté ailleurs. Après cela, elle est peu à peu devenue une sorte de divinité dans ma mémoire. Je me suis accroché pendant dix ans à une phrase qu'elle avait dite un jour : « Si à vingt ans nous n'avons trouvé personne d'autre, alors restons ensemble. » Mais j'ai appris récemment que non seulement Himeno ne m'aimait pas, mais qu'à partir d'un certain moment elle en était venue à me détester au point de vouloir ma mort. Elle a même tenté de se suicider sous mes yeux. Je n'arrête pas de réfléchir à ce qui a pu mal tourner... Et puis j'ai eu une idée soudaine.

Avant de la revoir, j'ai déterré la capsule temporelle de notre classe, celle qui contenait les lettres de tous les élèves. Je n'aurais évidemment pas dû faire cela, mais pour des raisons que je ne peux pas révéler, je vais bientôt mourir, alors je me suis dit que les circonstances me donnaient une excuse.

Maintenant.

Il était temps de vérifier ma réponse.

— Étrangement, la lettre d'Himeno n'était pas dans la capsule. J'en ai d'abord conclu qu'elle avait dû être absente ce jour-là. Mais plus j'y réfléchis, moins cela me paraît possible. Notre institutrice avait passé énormément de temps à nous faire préparer ces lettres. Elle n'aurait jamais enterré la capsule sans celle d'un élève simplement parce qu'il avait manqué les cours un jour précis. La seule explication qui me vient à l'esprit, c'est que quelqu'un a déterré la capsule avant moi et retiré la lettre d'Himeno. Et à part Himeno elle-même, je ne vois personne qui aurait pu le faire.

Je n'avais pas toute l'image en tête lorsque j'ai commencé à parler.

Les mots sortaient simplement.

Mais à présent, tous les points étaient reliés par une même ligne.

— Quand j’avais dix-sept ans, Himeno m’a envoyé une lettre. Son contenu n’avait pas vraiment d’importance. Le simple fait que mon nom figure comme destinataire et le sien comme expéditrice suffisait. Pourtant, Himeno n’était absolument pas le genre de personne à écrire ou à appeler quelqu’un, même lorsqu’elle l’appréciait. Elle avait même pris soin d’indiquer son adresse de retour sur l’enveloppe... J’aurais dû comprendre.

Oui.

J’aurais dû comprendre.

— Cette lettre était un appel à l’aide. Un SOS de Himeno. Comme moi, elle se sentait prisonnière du passé. Alors elle a déterré la capsule temporelle, s’est souvenue de son unique ami d’enfance et lui a envoyé un message. Je n’ai pas compris ce qu’il signifiait, alors je n’avais aucun droit de prétendre pouvoir l’aider. J’ai perdu Himeno, et je méritais de la perdre. Elle est devenue vide, et quand je l’ai découvert, je le suis devenu aussi. Himeno va bientôt se suicider, et ma propre vie prendra fin peu après... Je sais que ce n’est pas une histoire agréable à entendre, mais c’est ainsi qu’elle se termine. Désolé de vous avoir imposé un récit aussi long et aussi sombre.

Je me levai pour partir.

À cet instant, la vieille femme murmura d’une voix à peine audible :

— Au revoir.

Ce furent les seuls mots qu’elle m’adressa.

— Merci. Au revoir, répondis-je.

Puis je quittai la boutique.

Je n’étais pas vraiment blessé que celle qui m’avait autrefois sauvé ait fini par m’oublier. J’étais en train de m’habituer aux trahisons de mes souvenirs.

Pourtant, il y avait une possibilité que je n'avais jamais envisagée.

Alors que je traversais déception après déception, une jeune fille était toujours restée à mes côtés, présence discrète mais réconfortante.

Une fille sans avenir, qui portait le même désespoir que moi et qui avait choisi de vendre son temps plutôt que sa vie.

Une fille profondément, profondément gentille, peu sociable certes, mais attentive et compatissante à sa manière.

Et je n'avais jamais envisagé que Miyagi elle-même puisse, elle aussi, me trahir.

— M. Kusunoki ? M. Kusunoki ?

Miyagi avait fini par ne plus hésiter chaque fois qu'elle devait passer ses bras autour de ma taille lorsque nous roulions à deux sur le Cub. En chemin, elle me tapota le flanc. Je ralentis et demandai :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans doute dans l'intention de me remonter le moral, elle répondit :

— Laisse-moi te révéler un petit secret.

— Je viens de m'en souvenir. J'ai déjà emprunté cette route il y a très longtemps. Bien avant de devenir observatrice... Si tu continues tout droit encore un moment, puis que tuournes à droite quelque part et poursuis toujours tout droit, tu arriveras au lac étoilé.

— Le lac étoilé ?

— Celui que je voulais revoir une dernière fois avant de mourir. Je ne connais pas son véritable nom.

— Ah oui, tu m'en avais parlé.

— Je ne t'avais pas dit que c'était un joli petit secret ?

— Tu as raison. Ça en est un, répondis-je avec entrain. Allons-y, alors.

— Tu as assez d'essence ?

— Je ferai le plein en route.

Je remplis le réservoir à la station-service automatique la plus proche, puis suivis les indications de Miyagi.

Il était déjà plus de vingt heures.

Nous remontâmes une longue route de montagne, nous arrêtant quelques minutes à chaque aire de repos pour laisser souffler le moteur. Une heure et demie plus tard, nous arrivâmes enfin au fameux lac étoilé.

Après nous être arrêtés dans une supérette voisine pour acheter des nouilles instantanées en gobelet et les avoir mangées sur un banc à l'extérieur, je garai le Cub sur un parking un peu plus loin. Nous empruntâmes ensuite un sentier presque entièrement plongé dans l'obscurité.

Miyagi regardait les bâtiments alentour avec une profonde nostalgie et me rappelait sans cesse de garder la tête baissée. Du coin de l'œil, j'avais l'impression d'apercevoir un panorama d'étoiles extraordinaire au-dessus de nous, mais j'obéis.

— Écoute bien ce que je vais te dire maintenant, déclara-t-elle. Je vais te guider. Je veux que tu gardes les yeux fermés jusqu'à ce que je t'autorise à les ouvrir.

— Tu veux que je découvre tout ça au moment parfait ?

— Exactement. On est venus pour admirer les étoiles, alors autant les voir dans les meilleures conditions possibles, non ? Allez... ferme les yeux.

Je m'exécutai.

Miyagi prit ma main.

— Par ici.

Elle me guida avec précaution.

Marcher les yeux fermés fit soudain émerger toutes sortes de sons auxquels je n'avais pas prêté attention auparavant. Les insectes de la nuit

d'été, qui jusque-là formaient un seul vacarme indistinct, se divisèrent en quatre mélodies distinctes. Il y avait les insectes au bourdonnement grave et profond, ceux qui produisaient un grincement aigu, ceux dont les appels rappelaient le chant des oiseaux et ceux qui stridulaient d'une façon désagréable, comme des grenouilles.

Je pouvais même distinguer le souffle léger du vent, le bruit lointain des vagues et le son de nos pas.

— Dis-moi, M. Kusunoki. Si je te trompais et que je t'emmenais dans un endroit complètement différent, qu'est-ce que tu ferais ?

— Quel genre d'endroit ?

— Bonne question... Peut-être un endroit dangereux en hauteur. Une falaise ou un pont.

— Je n'y ai jamais pensé, et je ne compte pas commencer.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vois aucune raison pour laquelle tu ferais quelque chose comme ça.

— Ah...

Sa voix trahissait une légère déception.

Sous mes pieds, la sensation changea. L'asphalte dur fit place au sable, puis soudain au bois.

Nous étions probablement sur une jetée.

— Arrête-toi ici et garde les yeux fermés, dit Miyagi en lâchant ma main. Fais attention où tu mets les pieds et allonge-toi sur le dos. Quand tu regarderas droit vers le ciel, tu pourras ouvrir les yeux.

Je m'accroupis, m'allongeai avec précaution, pris une profonde inspiration et ouvris les yeux.

Ce que je vis n'était pas le ciel étoilé que je croyais connaître.

Non.

Ce n'était pas la bonne façon de le dire.

Cette nuit-là fut la première fois où je compris réellement ce qu'était un ciel étoilé.

J'avais déjà vu des paysages semblables dans des livres ou à la télévision. Je connaissais le Triangle d'Été et cette rivière lumineuse qui le traversait. Je savais, de manière abstraite, qu'il existait des endroits où les étoiles étaient si nombreuses qu'elles ressemblaient à des éclaboussures de peinture projetées sur la toile noire du ciel.

Les livres et les écrans peuvent décrire les couleurs et les formes.

Mais, aussi précise que soit l'information, ils sont incapables de transmettre l'immensité réelle de ce spectacle.

Le ciel que j'avais devant moi dépassait de très loin tout ce que j'avais imaginé.

On aurait dit une neige scintillante prête à tomber sur moi.

— Je crois que je comprends pourquoi tu voulais revoir cet endroit une dernière fois avant de mourir, dis-je à Miyagi, qui se tenait près de moi.

— N'est-ce pas ? répondit-elle avec une immense satisfaction en me regardant.

Pendant longtemps, nous restâmes allongés côte à côte sur la jetée à contempler les étoiles.

Je vis trois étoiles filantes.

Je réfléchis à ce que je souhaiterais la prochaine fois que j'en verrais une.

Je ne voulais pas récupérer mon espérance de vie.

Je ne voulais pas revoir Himeno.

Je ne voulais pas non plus remonter le temps pour tout recommencer.

Je n'avais plus la force de volonté nécessaire pour cela.

Non.

Je souhaiterais probablement simplement mourir paisiblement, comme si je m'endormais.

Demander autre chose serait de la présomption.

Je n'avais même pas besoin de me demander quel serait le vœu de Miyagi.

Elle souhaitait quitter son travail d'observatrice afin de ne plus être invisible.

Tous les êtres humains l'ignoraient, à l'exception de la personne qu'elle surveillait, laquelle était destinée à mourir dans l'année.

Miyagi était patiente, mais trente années d'une telle existence auraient fini par briser n'importe qui.

— Miyagi.

— Oui ?

— Tu m'as menti pour mon bien, n'est-ce pas ? Quand tu m'as dit qu'Himeno se souvenait à peine de moi.

Elle tourna la tête vers moi, toujours allongée sur le dos.

Au lieu de répondre, elle dit :

— Moi aussi, j'avais un ami d'enfance.

Je fouillai ma mémoire.

— La personne dont tu m'avais dit qu'elle était importante pour toi ?

— Oui. Je suis impressionnée que tu t'en souviennes.

J'acquiesçai et attendis la suite.

Finalement, Miyagi reprit :

— Il y avait quelqu'un qui comptait pour moi autant qu'Himeno comptait pour toi. Nous étions tous les deux des gens qui ne trouvaient pas leur place. Alors nous sommes restés ensemble et avons créé notre propre petit monde de dépendance mutuelle. Lors de mon tout premier jour de

congé après être devenue observatrice, je suis allée voir comment il allait. Je me suis dit : « Il doit être complètement perdu depuis que je ne suis plus là. » J'étais persuadée qu'il s'était enfermé dans sa coquille en attendant mon retour...

Elle marqua une pause.

— Mais quand je l'ai revu quelques semaines plus tard, il s'était parfaitement habitué à vivre sans moi. En moins d'un mois après ma disparition, il s'était fondu naturellement dans le monde ordinaire, vivant exactement comme toutes les personnes qui nous rejetaient autrefois parce que nous étions différents.

Elle leva les yeux vers le ciel.

Un sourire sans joie étirait ses lèvres.

— Et j'ai compris que, pour lui, je n'étais rien de plus qu'une chaîne qui l'entravait... Pour être honnête, je crois que je voulais qu'il soit malheureux. Je voulais qu'il pleure, qu'il désespère, qu'il reste caché dans sa coquille à attendre un retour qui ne viendrait jamais, survivant à peine. Je ne voulais pas découvrir qu'il avait la force de continuer seul... Depuis ce jour, je ne suis jamais retournée le voir. Qu'il soit heureux ou malheureux, le savoir ne ferait que me rendre triste.

— Pourtant, tu veux toujours le revoir avant de mourir, non ?

— Oui. Je me fiche de tout le reste. C'est la seule chose à laquelle je peux encore m'accrocher à la toute fin.

Miyagi se redressa et adopta sa posture habituelle, les genoux serrés contre elle.

— Alors je comprends très bien ce que tu ressens. Même si, au fond, tu ne souhaites peut-être pas qu'on te comprenne.

— Ce n'est pas vrai, répondis-je aussitôt. Je suis content que tu comprennes. Merci.

— De rien, dit-elle avec un sourire timide.

Je photographiai les distributeurs automatiques autour du lac, puis nous rentrâmes à l'appartement.

Miyagi déclara qu'elle était épuisée par cette journée et se glissa dans mon lit.

À un moment, j'essayai discrètement de tourner la tête pour la regarder.

Je découvris qu'elle faisait exactement la même chose.

Nous détournâmes aussitôt les yeux et nous tournâmes chacun de notre côté.

J'aurais probablement dû profiter d'une étoile filante pour souhaiter que ces jours-là continuent le plus longtemps possible.

La fois suivante où je me réveillai, Miyagi avait disparu.

La seule chose qu'elle avait laissée derrière elle était son carnet, posé près de l'oreiller.

12

LE MENTEUR ET LE PETIT SOUHAIT

Lorsque Miyagi est venue pour la première fois dans mon appartement en tant qu'observatrice, je n'arrivais pas à ignorer sa présence. Je me souviens avoir pensé : *Si mon observateur avait été un homme d'âge mûr, laid, gros et négligé plutôt qu'une fille, j'aurais pu me détendre et réfléchir honnêtement à ce que je voulais faire.*

L'observateur qui était venu remplacer Miyagi correspondait exactement à cette description.

C'était un homme petit, avec une calvitie grotesque, un visage rouge comme celui d'un ivrogne, une barbe clairsemée et une peau grasse. Il clignait des yeux à un rythme étrange, respirait bruyamment par le nez et parlait d'une voix épaisse, comme s'il avait constamment des glaires coincées dans la gorge.

— Où est la fille habituelle ? demandai-je d'emblée.

— En congé, répondit-il sèchement. Je la remplace aujourd'hui et demain.

J'essayai de rester calme. Heureusement, ce changement ne semblait pas définitif. Dans deux jours, Miyagi reviendrait.

— Les observateurs ont donc droit à des vacances eux aussi ?

— C'est nécessaire. Contrairement à toi, nous devons continuer à vivre après tout ça, dit-il avec mépris.

— D'accord. Tant mieux. Donc dans deux jours, tout redevient normal ?

— C'est le programme pour l'instant.

Je me frottai les yeux encore lourds de sommeil et observai plus attentivement l'homme installé dans un coin de mon appartement.

Il feuilletait mon album photo.

Celui rempli de photos de distributeurs automatiques.

— C'est quoi cette merde ? demanda-t-il.

— Vous n'avez jamais vu de distributeur automatique ?

Il claqua la langue.

— Je demandais évidemment pourquoi tu prends des photos pareilles.

— Les gens qui aiment le ciel prennent des photos du ciel. Ceux qui aiment les fleurs prennent des photos de fleurs. Ceux qui aiment les trains prennent des photos de trains. Moi, je prends ces photos parce que j'en ai envie. J'aime les distributeurs automatiques.

Il tourna encore quelques pages sans grand intérêt puis déclara :

— C'est de la camelote.

Et il me lança l'album.

Son regard se posa ensuite sur les innombrables grues en origami éparpillées dans la pièce. Il poussa un soupir profondément agacé.

— Tu gaspilles vraiment le peu de temps qu'il te reste avec ça ? C'est idiot. Sérieusement, tu n'as rien de mieux à faire ?

Son attitude ne me dérangeait pas tant que ça.

D'une certaine façon, c'était même reposant de savoir qu'il exprimait franchement tout ce qu'il pensait.

C'était préférable à quelqu'un qui resterait assis dans un coin, les genoux contre la poitrine, à me fixer comme s'il voulait dire quelque chose sans jamais oser le faire.

— Il y a probablement mieux à faire, répondis-je en riant. Mais si j'essaie quelque chose de plus amusant que ça, je ne tiendrai pas longtemps.

Pendant un moment, il continua à critiquer et à dénigrer tout ce qui lui passait par la tête.

Cet observateur est vraiment agressif, pensai-je.

Je compris pourquoi après le déjeuner.

J'étais allongé devant le ventilateur en écoutant de la musique lorsqu'il m'interpella.

— Hé, toi.

Je fis semblant de ne pas entendre.

Il se racla alors la gorge avant de répéter plus fort :

— Tu ne lui as rien fait, au moins ?

Il ne pouvait parler que d'une seule personne, mais je n'avais pas imaginé qu'il évoquerait Miyagi de cette façon. Je mis donc un instant à comprendre.

— Vous voulez dire Miyagi ?

— Qui d'autre ? répondit-il en fronçant les sourcils, comme si le simple fait d'entendre son nom lui déplaisait.

Soudain, je ressentis une immense sympathie pour cet homme.

Ah... tu es comme moi.

— Attendez... Vous êtes proche de Miyagi ? demandai-je.

— ...Non. Je n'ai jamais dit ça.

Son attitude devint brusquement plus réservée.

— Nous ne pouvons pas nous voir, après tout. Nous n'avons échangé que deux ou trois lettres. Mais c'est moi qui étais au guichet lorsqu'elle a vendu son temps. J'ai donc consulté son dossier en détail.

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— J'ai eu pitié d'elle, répondit-il sans détour. Elle a vécu des choses vraiment, vraiment malheureuses.

Cela semblait être une réaction sincère.

— J'ai reçu à peu près autant d'argent qu'elle pour mon espérance de vie. Vous avez pitié de moi aussi ?

— Certainement pas. Tu vas mourir bientôt. Tu n'as aucune importance.

— C'est probablement la bonne façon de voir les choses, admis-je.

— Mais elle, elle a vendu la seule chose qu'on ne devrait jamais vendre. Elle n'avait que dix ans. Elle ne pouvait pas comprendre ce qu'elle faisait. La pauvre... Et maintenant elle doit continuer à s'occuper de types nihilistes comme toi qui ne se soucient déjà plus de leur propre vie...

Il me fixa.

— Mais revenons au sujet. Tu ne lui as rien fait, n'est-ce pas ? Ta réponse pourrait avoir une influence sur le confort du reste de ta vie.

Je décidai que j'aimais encore davantage cet homme.

— Je pense que je me suis assez mal comporté avec elle, répondis-je honnêtement. Je lui ai dit des choses blessantes. J'ai même failli lui faire du mal physiquement... En fait, j'ai été très près de l'agresser.

Le visage de l'homme pâlit aussitôt.

Il semblait prêt à me sauter dessus.

Je lui tendis alors le carnet que Miyagi avait laissé derrière elle.

— C'est quoi ça ?

Il le prit.

— Je crois que les détails sont là-dedans. Miyagi a oublié son journal d'observation. En principe, la personne observée n'est pas censée le lire, n'est-ce pas ?

— Son journal d'observation ?

Il lécha son pouce et ouvrit la couverture.

— Je ne connais pas grand-chose à votre métier. J'ai l'impression que vos règles ne sont pas particulièrement strictes, mais je n'aimerais pas que

Miyagi ait des ennuis pour négligence. Vous semblez tenir à elle, alors je préfère vous le remettre.

Il parcourut rapidement les pages.

En deux minutes à peine, il était arrivé à la fin.

— Je vois.

Je n'avais aucune idée de ce qui y était écrit.

Mais à partir de ce moment-là, l'homme ne me lança presque plus aucune remarque désagréable.

Miyagi avait probablement parlé de moi en termes bienveillants.

Le simple fait d'avoir une preuve indirecte de cela me rendit heureux.

Si je n'avais pas eu l'idée d'acheter mon propre carnet, je n'aurais probablement jamais écrit ce récit.

Après avoir confié le carnet de Miyagi à cet homme, j'eus envie d'en avoir un moi aussi.

Je me rendis dans une papeterie et achetai un cahier Tsubame format B5 ainsi qu'un stylo-plume bon marché. Ensuite, je réfléchis à ce que j'allais y écrire.

Pendant les deux jours où cet observateur remplaçant serait là, je voulais faire des choses que je n'aurais pas faites en présence de Miyagi.

Ma première idée fut quelque chose d'autodestructeur.

Mais j'eus le sentiment que, même si je ne lui en parlais jamais, Miyagi devinerait malgré tout ma culpabilité lorsqu'elle reviendrait.

Je décidai donc, dans un sens plus sain, de faire quelque chose que je n'aurais simplement pas voulu qu'elle voie.

J'écrivis tout ce qui s'était passé depuis le jour où j'avais gravi les escaliers de ce vieil immeuble pour vendre mon espérance de vie au quatrième étage jusqu'à aujourd'hui.

Sur la première page, j'écrivis à propos du cours de morale de l'école primaire.

Je savais déjà quel serait le sujet suivant.

Le premier jour où je m'étais interrogé sur le prix d'une vie.

La manière dont je me croyais destiné à devenir quelqu'un d'important.

La promesse faite à Himeno.

Comment les employés de la librairie d'occasion et du magasin de CD m'avaient parlé de cet endroit qui achetait les années de vie.

Comment j'y avais rencontré Miyagi.

Les mots coulaient tout seuls.

Je fumais cigarette sur cigarette, utilisant une canette vide comme cendrier pour rester concentré sur mon écriture.

Le bruit de la plume frottant le papier était agréable à mes oreilles.

La pièce était chaude et humide.

Une goutte de sueur tomba sur la page et fit baver l'encre.

— Qu'est-ce que tu écris ? demanda l'homme.

« J'enregistre ce qui s'est passé le mois dernier. »

« Pourquoi tu fais ça ? Pour que quelqu'un d'autre puisse le lire ? »

« Je ne sais pas. Je m'en fiche un peu. Le fait d'écrire m'aide à tout organiser. Je prends tout ce qu'il y a dans ma tête et je le déplace vers des endroits où ça s'emboîte mieux. C'est comme un processus de défragmentation. »

Je continuai ainsi, tard dans la nuit. Mon écriture était loin d'être élégante, mais même moi j'étais surpris de voir à quel point tout sortait fluidement de mon esprit. Il était plus de dix heures quand les mots s'arrêtèrent soudain. Je compris que je ne pourrais pas en écrire

davantage aujourd'hui. Je posai le stylo-plume sur la table et sortis prendre l'air. L'homme se leva à son tour, agacé, et me suivit dehors.

Marchant dans la nuit sans but précis, j'entendis le son de tambours taiko quelque part. Probablement quelqu'un qui répétait pour une représentation de festival.

« Alors si tu es un moniteur, ça veut dire que toi aussi tu as vendu ton temps, non ? » dis-je en me tournant vers l'homme.

« Si je dis oui, tu auras pitié de moi ? » ricana-t-il.

« Ouais. J'en ai. »

Il eut l'air surpris.

« Eh bien... merci. Mais la vérité, c'est que je n'ai pas vendu mon espérance de vie, ni mon temps, ni ma santé. Je fais ce boulot parce que j'en ai envie. »

« Tu as vraiment mauvais goût, alors. Qu'est-ce qu'il y a de si amusant ? »

« Ce n'est pas amusant. C'est comme rendre visite à la tombe de quelqu'un d'autre. Je vais mourir un jour moi aussi. Je veux être entouré de beaucoup de morts maintenant, tant que je le peux, pour pouvoir l'accepter quand mon tour viendra. »

« Ça ressemble à quelque chose qu'un vieux dirait. »

« Sans blague. Je suis vieux », dit-il.

Je rentrai à l'appartement, pris une bière après mon bain, me brossai les dents, et j'étais en train de déplier la couverture pour dormir quand la chambre d'à côté fut de nouveau bruyante ce soir-là. Trois ou quatre personnes parlaient la fenêtre ouverte. On aurait dit qu'il y avait toujours du monde là-bas, jour et nuit. C'était une grosse différence avec mon appartement, où les seules personnes extérieures qui y avaient jamais mis les pieds étaient mes moniteurs.

Je mis un casque en guise de bouchons d'oreilles, éteignis la lumière et fermai les yeux. Peut-être parce que j'avais utilisé une partie de mon

cerveau que je n'utilisais jamais, je dormis onze heures d'affilée sans me réveiller une seule fois.

Le lendemain, je passai toute la journée à remplir à nouveau le carnet de mots. La radio ne parlait que du tournoi de baseball lycéen de Koshien. Mon compte rendu des événements rattrapa le présent en fin d'après-midi. Quand je lâchai le stylo, mes doigts tremblaient. Les muscles de mon bras et de ma main hurlaient de douleur, ma nuque était complètement raide et j'avais un mal de tête sourd. Mais le sentiment d'accomplissement n'était pas désagréable du tout.

Et en reformulant mes souvenirs en mots, les bons devenaient plus faciles à revivre, et les mauvais plus faciles à accepter.

Puis je m'allongeai sur le dos et fixai le plafond. Une grande tache noire s'y étalait — je n'avais aucune idée d'où elle venait — et quelques clous tordus dépassaient au hasard. Il y avait même une toile d'araignée dans un coin.

Après avoir regardé un peu un match de baseball de collège à proximité, je fis un tour au marché aux puces du coin, puis j'allai dans un réfectoire manger un dîner qui ressemblait à des restes de table.

Miyagi revient demain, pensai-je. Je décidai de me coucher tôt ce soir-là.

Le carnet était encore ouvert sur la table, je le rangeai donc sur l'étagère et j'étais en train de préparer mon lit quand le moniteur me parla.

« C'est une question que je pose à tous les sujets que je surveille, mais... qu'est-ce que tu as fait de l'argent de la vente de ta vie ? »

« Ce n'était pas dans le rapport d'observation ? »

« ...Je ne lisais pas dans le détail. »

« J'ai marché et je l'ai distribué, billet par billet », dis-je. « J'en ai utilisé un peu pour mes frais de vie, mais la majeure partie, j'avais l'intention de la donner à quelqu'un en particulier. Jusqu'à ce qu'elle s'enfuit, du coup je n'ai eu d'autre choix que de la distribuer à des inconnus. »

« Billet par billet ? »

« Ouais. Je me baladais et je donnais des billets de dix mille yens, un par un. »

L'homme se mit à rire sans pouvoir s'arrêter.

« C'est drôle, hein ? » dis-je.

« Non, ce n'est pas pour ça que je ris », dit l'homme entre deux éclats de rire. C'était un son étrange, pas vraiment joyeux.

« Je vois... Donc tu as vendu ton espérance de vie pour de l'argent, et tu as simplement distribué la majeure partie à des inconnus, sans condition. »

« C'est à peu près ça », dis-je.

« Tu es vraiment un idiot complet. »

« Je suis d'accord. Il y avait plein de façons plus efficaces de l'utiliser. J'aurais pu faire beaucoup de choses avec trois cent mille yens. »

« Non. Ce n'est pas de ça que je me moque », dit-il.

Quelque chose dans sa manière de le dire me parut curieux. Enfin, il reprit :

« Hé, écoute. Dis-moi... tu ne penses quand même pas sérieusement que ta propre vie valait trois cent mille yens juste parce qu'ils te l'ont dit, si ? »

La question me secoua jusqu'au plus profond de moi.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » demandai-je.

« Exactement ce que j'ai dit. Quand ils t'ont dit que ta vie valait trois cent mille yens, tu as répondu "D'accord" et tu l'as pris ? »

« Eh bien, ouais... mais au début j'ai trouvé que c'était beaucoup trop peu. »

Il tapa du plat de la main sur le sol et éclata de rire.

« Okay. Okay ! Écoute, je ne peux pas vraiment te dire grand-chose », dit-il en se tenant le ventre, « mais quand tu la verras demain... pourquoi tu ne lui demandes pas toi-même ? Demande-lui : “Le reste de ma vie valait vraiment trois cent mille yens ?” »

Je voulais lui poser plus de questions à ce sujet, mais il n'avait aucune intention de m'en dire davantage. À la place, je fixai le plafond noir comme la nuit, incapable de dormir. Je ne fis que réfléchir et réfléchir à ce qu'il avait dit.

« Bonjour, monsieur Kusunoki. »

Je me réveillai à la lumière qui passait par la fenêtre et à la voix de Miyagi. Elle était là, assise dans un coin de la pièce, me souriant gentiment — et me mentant.

« Comment comptez-vous passer la journée ? »

J'arrêtai les mots juste avant qu'ils ne sortent de ma gorge. À la place, je décidai de faire l'idiot. Je ne voulais pas connaître la vérité si cela devait causer des ennuis à Miyagi.

« Comme d'habitude », dis-je.

« Le pèlerinage aux distributeurs automatiques », dit Miyagi d'un ton joyeux.

Nous roulâmes sur des routes de campagne sinueuses et longions des rizières sous le ciel bleu, encore et encore. Dans une aire de repos au bord de la route, nous mangeâmes du char grillé au sel et une glace à l'italienne. Je trouvai un quartier commercial étrangement désert et fermé, presque sans personne mais rempli de vélos. Et avant que je m'en rende compte, la nuit était tombée.

Je garai le Cub près d'un petit barrage, puis descendis quelques marches jusqu'à un petit chemin de promenade.

« Où allez-vous ? »

Je ne me retournai pas.

« Si je t'avais trompée et que je t'emmenais quelque part de complètement différent, qu'est-ce que tu ferais ? »

« Ça veut dire que vous m'emmenez dans un endroit avec une très belle vue ? » demanda Miyagi avec anticipation.

« Tu as mal interprété la phrase », dis-je, mais elle avait raison.

Au moment où nous traversions un petit pont piéton au-dessus d'un ruisseau au milieu des bois, elle avait compris ce que je faisais. Miyagi semblait fascinée par le spectacle.

« Euh, pardonnez-moi si je remarque quelque chose de faux, mais... les lucioles brillent vraiment, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr qu'elles brillent. Pourquoi crois-tu qu'on les appelle comme ça ? » ris-je, mais je comprenais ce qu'elle voulait dire.

Miyagi ressentait maintenant la même chose que moi quand je regardais les étoiles au-dessus du lac. On sait que ces choses existent. Mais quand elles possèdent une beauté qui dépasse un certain niveau, la connaissance abstraite ne veut plus rien dire. On ne le sait vraiment que quand on l'a vu.

Lentement, nous marchâmes le long du chemin, entourés d'un nombre infini de petites lumières vertes flottantes et clignotantes. Il fallait faire attention, car regarder trop fixement les lumières pouvait faire perdre l'équilibre.

« Je crois que c'est la première fois que je vois des lucioles », dit Miyagi. « Leur nombre a beaucoup diminué ces derniers temps. On ne peut vraiment en voir que dans des endroits précis au bon moment. On n'a probablement plus que quelques jours pour les voir ici. »

« Vous venez souvent ici, monsieur Kusunoki ? »

« Non. Seulement une fois l'année dernière, à cette période. Je m'en suis juste souvenu hier. »

Le pic de présence des lucioles étant passé, nous fîmes demi-tour.

« ...Puis-je considérer ça comme un remerciement pour le voyage au lac ? » me demanda Miyagi.

« J'ai décidé que je voulais les voir, alors je suis venu ici. C'est tout. Tu peux l'interpréter comme tu veux. »

« Très bien. Je vais l'interpréter. Je vais très bien l'interpréter. »

« Tu n'es pas obligée de le dire. »

Je rentrai à l'appartement, terminai mon rituel quotidien consistant à classer les photos, me préparai pour aller me coucher, répondis au « Bonne nuit » de Miyagi, et venais tout juste d'éteindre les lumières quand je lui parlai à nouveau.

« Miyagi. »

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Pourquoi m'as-tu menti ? »

Elle leva les yeux vers moi et cligna des paupières.

« Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

« Laisse-moi être plus précis, alors... Est-ce que mon espérance de vie valait vraiment trois cent mille yens ? »

La lune était assez brillante pour que je puisse voir le changement dans son regard.

« Bien sûr que oui », dit-elle. « Je suis désolée, mais c'est ta valeur. Je pensais que tu l'avais accepté et que tu étais passé à autre chose. »

« Je le pensais aussi, jusqu'à hier soir », lui dis-je.

Miyagi sentit que j'avais une raison d'en être certain.

« Le moniteur remplaçant t'a dit quelque chose ? » demanda-t-elle en soupirant.

« Il m'a juste dit de vérifier une fois de plus. Il ne m'a en fait donné aucun fait concret. »

« Eh bien, trois cent mille yens, c'est trois cent mille yens. C'est un fait », dit-elle.

Elle était déterminée à ne rien lâcher.

« ...Quand j'ai appris que tu me mentais, ma première pensée a simplement été que tu avais détourné l'argent que j'étais censé recevoir. »

Elle me fixa du regard.

« Au début, je pensais que la vraie valeur était de trente millions de yens, ou trois milliards, et que tu avais tout empoché en me donnant un faux prix... Mais je n'arrivais tout simplement pas à y croire. Je ne voulais pas penser que tu me mentais depuis le tout premier instant où je t'ai rencontré. Que même quand tu me souriais, il y avait des mensonges en dessous. Je me suis dit que je devais faire une erreur fondamentale. Alors j'ai réfléchi toute la nuit, et j'ai fini par comprendre... J'avais complètement tort sur la prémisse de base. »

En réalité, mon professeur me l'avait déjà dit, dix ans plus tôt.

Je veux que tu mettes cette façon de penser de côté pour l'instant.

« Pourquoi ai-je cru que dix mille yens était la valeur la plus basse possible pour une année de ma vie ? Pourquoi ai-je cru à l'idée qu'on pouvait simplement vendre une vie humaine pour des millions ou des milliards de yens ? J'avais trop de connaissances préalables. Peut-être qu'au fond de mon cœur, j'acceptais encore l'absurdité selon laquelle la vie est la chose la plus précieuse au monde. J'étais trop à l'aise dans mes propres préjugés. J'aurais dû aborder ça avec un esprit plus flexible. »

Je pris une profonde inspiration et continuai :

« Alors dis-moi... pourquoi as-tu décidé de donner trois cent mille yens à un parfait inconnu ? »

Miyagi répondit « Je ne vois absolument pas de quoi tu parles » et évita mon regard. Je me déplaçai dans le coin de la pièce juste en face d'elle et entourai mes genoux de mes bras, imitant sa posture. Cela la fit sourire, juste un peu.

« Si tu veux faire semblant de ne pas savoir, très bien. Mais laisse-moi juste te dire : merci. »

Miyagi secoua la tête.

« Ce n'est rien. Si je continue ce travail pour toujours, je vais mourir avant d'avoir fini de rembourser ma dette, comme ma mère. Et même si je terminais et que j'étais libre à nouveau, rien ne garantit que j'aurais une belle vie. Alors il vaut mieux que j'utilise mon argent pour quelque chose comme ça. »

« Alors quelle était ma vraie valeur ? » demandai-je.

Elle marqua une longue pause.

« ...Trente yens », marmonna-t-elle.

« La valeur d'un appel de trois minutes », dis-je en riant. « Eh bien, désolé d'avoir utilisé les trois cent mille yens que tu m'as donnés de cette façon. »

« Tu peux l'être. Je voulais que tu les utilises pour toi », dit-elle.

Le contenu de ses paroles était en colère, mais sa voix était douce et tendre.

« Même si j'admets que je comprends ce que tu ressens. La raison pour laquelle je t'ai donné trois cent mille yens et la raison pour laquelle tu les as distribués sont probablement les mêmes au fond. Nous sommes seuls, tristes, vides et autodestructeurs, et nous nous sommes donc tournés vers une sorte d'altruisme prétentieux et autosatisfait... Mais en y repensant maintenant, si je t'avais dit la vérité au lieu de mentir sur les trois cent mille yens, tu n'aurais peut-être pas vendu ton espérance de vie. Au moins, tu aurais peut-être vécu plus longtemps. Je suis désolée d'être intervenue là-dedans. »

Elle était recroquevillée, le menton enfoui entre ses genoux, fixant ses orteils.

« Peut-être que je voulais simplement, pour une fois dans ma vie, être en position de donner quelque chose sans condition à quelqu'un d'autre. Peut-être que j'essayais de me sauver moi-même en donnant à quelqu'un

d'infortuné dans une situation similaire à la mienne — faire pour lui ce que personne n'avait fait pour moi. Mais en fin de compte, je t'ai seulement imposé une générosité lourde et maladroite. Je suis désolée. »

« Ce n'est pas vrai », protestai-je. « Si tu m'avais dit “Ta valeur est de trente yens”, je me serais complètement autodétruit. Au lieu de trois mois, il ne me serait resté que moins de trois jours. Si tu ne m'avais pas menti, je n'aurais pas pu faire le tour des distributeurs automatiques, plier des grues en origami, observer les étoiles ni chercher des lucioles. »

« Tu n'avais jamais besoin d'être autodestructeur. Trente yens n'est qu'un chiffre décidé par un gros bonnet quelque part », affirma Miyagi. « Pour moi, en tout cas, tu vaux trente millions ou trois milliards de yens en ce moment. »

« C'est une drôle de façon d'essayer de me reconforter », dis-je maladroitement.

« C'est vrai. »

« Plus tu es gentille, plus je me sens pathétique. Je sais déjà que tu es une personne gentille. Tu peux arrêter maintenant. »

« Tais-toi et laisse-moi te reconforter, s'il te plaît. »

« ...Personne ne m'a jamais parlé comme ça avant. »

« Et je n'essaie pas juste d'être gentille. Je dis simplement ce que j'ai envie de dire, c'est tout. Peu importe ce que tu en penses. »

Miyagi baissa les yeux, embarrassée et timide. Puis elle continua :

« J'admets qu'au début, je pensais vraiment que tu ne valais que trente yens. Les trois cent mille yens, c'était juste pour moi. J'aurais pu les donner à n'importe qui, pas spécifiquement à toi... Mais avec le temps, ma perception de toi a changé. Après l'incident à la gare, tu as pris mon histoire au sérieux. Quand je t'ai dit que je n'avais jamais eu le choix, tu as compatit. À partir de ce jour-là, tu n'étais plus seulement mon sujet. C'était déjà un gros problème en soi, mais j'en ai eu d'autres après ça... Ça n'a peut-être rien signifié pour toi, mais malheureusement pour moi, j'étais heureuse quand tu me parlais. Ça me rendait vraiment, vraiment

heureuse que tu me parles en public, que les gens écoutent ou non. J'ai toujours été invisible, après tout. C'est mon travail d'être ignorée. Parler et manger dans des restaurants normaux, faire les magasins ensemble, se promener en ville, marcher main dans la main le long de la rivière... toutes ces petites choses ordinaires étaient comme un rêve pour moi. Pendant tout le temps où j'ai fait ce travail, tu es la première personne à m'avoir traitée comme si j'existais vraiment, du début à la fin, monsieur Kusunoki. »

Je ne savais pas quoi répondre. Je n'avais jamais envisagé que quelqu'un puisse me ressentir de la gratitude.

« Si tu veux... je peux continuer à faire tout ça jusqu'au jour de ma mort », dis-je pour la taquiner.

Mais Miyagi se contenta de hocher la tête.

« J'imagine que tu le feras. C'est pour ça que je t'aime bien. » Elle sourit tristement. « Même si ça ne sert à rien de tomber amoureuse de quelqu'un qui va bientôt partir. »

Ma poitrine se serra. Je ne pouvais plus parler. C'était comme si j'étais un ordinateur qui avait planté. Je ne pouvais rien dire, je ne pouvais même plus cligner des yeux.

« Monsieur Kusunoki, je t'ai menti sur beaucoup de choses », dit Miyagi, sa voix devenant légèrement tremblante. « Sur bien plus que juste le prix de ta vie et le passé de Himeno. Comme sur le fait que je pouvais mettre fin à ta vie si tu essayais de t'en prendre aux autres. C'était un mensonge. Le fait que tu meurs si tu t'éloignes de plus de cent mètres de moi ? Aussi un mensonge. Ce n'étaient que des excuses pour me protéger. Tout ça, ce sont des mensonges. »

« ...Je n'en avais aucune idée. »

« Si tu es en colère, tu peux me faire tout ce que tu veux. »

« Tout ce que je veux ? » répétais-je.

« Oui. Toutes les horreurs que tu peux imaginer. »

« Dans ce cas, je vais le faire. »

J'attrapai Miyagi par la main, la tirai pour la mettre debout et la serrai dans mes bras. Je ne sais pas combien de temps dura ce moment. J'essayai de tout graver dans ma mémoire. Ses cheveux doux. Ses oreilles parfaitement dessinées. Sa nuque fine. Ses épaules et son dos délicats. Le léger renflement de sa poitrine. La courbe douce de ses hanches.

Je concentrai toute mon attention sur mes cinq sens, gravant les détails au plus profond de mon cerveau, les ancrant au cœur de mon être. Je voulais pouvoir m'en souvenir à tout instant. Je voulais ne jamais les oublier.

« C'est vraiment cruel de ta part », dit Miyagi en renflant. « Après ça, il me sera impossible de t'oublier. »

« Ouais. Tu as intérêt à être triste après ma mort », dis-je.

« ...Si c'est ce que tu veux, alors je le serai jusqu'à ma propre mort. »

Et Miyagi sourit.

À ce stade de ma vie courte et insignifiante, j'avais enfin un objectif. Les paroles de Miyagi eurent un effet profondément transformateur sur moi. J'allais faire tout ce qui était en mon pouvoir avec les deux mois qu'il me restait pour rembourser l'intégralité de sa dette. Tel était mon plan.

Un gars dont la vie entière vaut moins qu'une boisson d'un distributeur automatique. C'est probablement ce qu'on veut dire quand on parle de mordre plus gros que ce qu'on peut avaler.

13

UNE VALEUR SÛRE

Mon histoire approche de sa fin. Il me reste de moins en moins de temps pour l'enregistrer de cette façon. Je ne suis même pas certain de pouvoir l'écrire jusqu'à sa conclusion. Je suis déçu, mais je n'ai d'autre choix que de raconter ce qui s'est passé avec moins de détails.

J'ai décidé de consacrer le reste de ma vie à rembourser la dette de Miyagi, mais mon habitude d'être un idiot qui ne savait pas ce qu'il faisait n'était pas facile à corriger. Malgré tout, dans la suite de l'histoire, je ne pense pas que mes suppositions erronées méritent vraiment d'être critiquées. D'abord, tout le plan était impossible. La dette de Miyagi dépassait largement ce que Himeno avait un jour qualifié de gains d'une vie entière de salarié. Il n'y avait aucun moyen légitime pour un simple étudiant de gagner autant d'argent en deux mois.

Mais j'ai quand même essayé de trouver une solution. Le plan plus louable consistant à travailler dur et à grignoter la dette petit à petit n'était pas réaliste dans ce cas. Même en m'épuisant dans un vrai travail, deux mois n'auraient aucun effet significatif. Je pourrais peut-être rembourser les trois cent mille yens que Miyagi m'avait donnés, mais je ne pensais pas qu'elle voulait que je passe le reste de ma vie à faire du travail manuel juste pour ça.

Miyagi ne voudrait pas non plus que je me lance dans le vol, le cambriolage, l'escroquerie ou l'enlèvement. Si je gagnais cet argent pour elle, ça n'avait aucun sens de le faire d'une manière qu'elle n'approuverait pas.

J'ai envisagé les jeux d'argent, mais je n'étais pas assez stupide pour me jeter dans ce monde. Je savais que jouer quand on est désespéré est la garantie la plus sûre de tout perdre. Seuls ceux qui ont de l'argent à perdre gagnent. Si tu essaies d'attraper Dame Chance, elle s'enfuit. Il faut

être patient, attendre et attendre qu'elle s'approche, et la saisir au bon moment. Mais je n'avais pas autant de temps, et mes sens n'étaient pas assez aiguisés pour saisir l'instant exact. C'était comme essayer d'attraper un nuage.

S'il existait une merveilleuse façon de gagner l'équivalent d'une vie entière d'argent en seulement deux mois, tout le monde le ferait. J'essayais de prouver quelque chose que tout le monde avait déjà démontré impossible.

Mon seul avantage unique était la certitude que j'allais bientôt mourir — j'avais la capacité de tout risquer. Mais je n'étais pas la première personne à miser sa vie pour gagner beaucoup d'argent. Évidemment, l'immense majorité de ces gens n'avaient pas réussi.

Pourtant, j'y ai réfléchi. Je savais que c'était absurde. Si personne n'y était jamais parvenu avant, il faudrait simplement que je sois le premier, me disais-je.

Pense, pense, pense. Comment puis-je rembourser la dette de Miyagi pendant les deux derniers mois ? Comment puis-je m'assurer qu'elle dorme paisiblement chaque nuit ? Comment puis-je l'empêcher d'être complètement seule au monde après mon départ ?

Je réfléchissais sans cesse en arpentant la ville. Vingt ans d'expérience m'avaient appris que marcher, encore et encore, était la meilleure façon de ruminer une question difficile sans réponse simple. Je marchai le lendemain, et le jour d'après, en espérant trébucher sur la réponse parfaite quelque part.

Pendant cette période de réflexion, je mangeais à peine. Une autre leçon de l'expérience était que la faim, passée un certain seuil, aiguisait mon intuition. Je m'y fiais maintenant.

Il ne fallut pas longtemps avant que je retombe sur l'idée de retourner dans cette boutique. Mon dernier espoir résidait dans le fait qu'il me restait encore deux occasions d'utiliser l'endroit dans cet immeuble délabré — le lieu même qui m'avait plongé dans le désespoir au départ.

Un jour, je posai une question à Miyagi :

« C'est grâce à toi que je suis bien plus heureux que je ne l'ai jamais été. Combien penses-tu que ma vie vaudrait si je retournais dans cette boutique maintenant ? »

« ...Comme tu le soupçonnes, la valeur d'un humain fluctue dans une certaine mesure », répondit Miyagi. « Mais malheureusement, le bonheur subjectif n'influence pas beaucoup la valeur de l'espérance de vie. Ce qu'ils évaluent, c'est un bonheur objectif, mesurable, basé sur des critères quantifiables. Ce n'est pas que je pense beaucoup de bien de ça. »

« Dans ce cas, qu'est-ce qui influence le plus la valeur ? »

« Les contributions à la société, la notoriété... Les choses très faciles à déterminer objectivement ont tendance à être les plus prisées. »

« Faciles à déterminer, hein ? »

« Euh, monsieur Kusunoki... »

« Quoi ? »

« S'il vous plaît, ne faites pas de bêtises. »

Elle avait l'air inquiète.

« Je ne fais pas de bêtises. Mes idées sont les plus naturelles possibles pour ce genre de situation. »

« ...Je crois savoir à quoi vous pensez », dit-elle. « Vous cherchez un moyen de rembourser ma dette, n'est-ce pas ? Si c'est le cas, j'apprécie l'intention. Vraiment. Mais je ne veux pas que vous passiez le peu de temps qu'il vous reste à faire ça. Si vous le faites parce que vous vous demandez comment me rendre heureuse, alors je suis désolée, mais vous vous y prenez mal. »

« Alors, juste par curiosité, qu'est-ce qui te rend heureuse ? »

« ...Passez du temps avec moi », dit-elle, presque boudeuse. « Vous ne me parlez plus beaucoup ces derniers temps. »

Miyagi avait parfaitement raison. J'étais complètement à côté de la plaque dans ma façon de penser. Mais je ne pouvais pas simplement abandonner. J'étais trop têtu.

Obtenir une valeur facile à déterminer, comme une contribution sociale ou la notoriété. Ça augmente le prix de votre vie. Et c'était une valeur sûre.

Ou pour le reformuler : il fallait devenir une personne grande et admirée, du genre dont tout le monde connaissait le nom.

Gagner beaucoup d'argent, ou devenir une personne d'une valeur si élevée que son espérance de vie pourrait se vendre à un prix élevé — lequel était le but le plus réaliste ? Je n'en savais rien. Les deux semblaient complètement improbables.

Mais s'il n'y avait pas d'autre moyen, je devais essayer. J'avais atteint la limite de ce que je pouvais imaginer seul. Le moment était venu de compter sur l'imagination des autres.

Le premier endroit que je visitai fut la librairie d'occasion du coin. J'avais toujours tendance à y aller quand j'étais préoccupé. En feuilletant des rayons au hasard et en prenant des livres qui semblaient sans rapport avec mon problème, je trouvais souvent une solution. Cette fois ce ne serait pas aussi simple, mais je ne comptais pas uniquement sur les livres aujourd'hui.

À la place, je parlai au vieux propriétaire, qui écoutait un match de baseball à la radio dans l'arrière-boutique, pratiquement enseveli sous des piles de livres. Il leva les yeux et marmonna quelque chose d'évasif.

Je décidai de ne pas mentionner du tout la boutique qui achetait et vendait l'espérance de vie. D'une part, je voulais savoir exactement ce qu'il savait sur cette boutique, et je voulais aussi qu'il entende ce qui m'était arrivé le mois dernier. Mais si j'en parlais, je devrais naturellement aborder le fait qu'il me restait moins de deux mois à vivre, et cela pourrait donner au vieil homme un sentiment de responsabilité. Alors j'évitai le sujet de l'espérance de vie.

Pour une fois, je me comportai comme si Miyagi n'était pas là, et je commençai à parler de choses inoffensives : la météo, le baseball, les livres, les festivals. La conversation ne se développa guère, mais je la trouvai étrangement paisible et réconfortante. Je crois que j'aimais simplement cette boutique et son vieux propriétaire.

Quand Miyagi s'éloigna pour regarder les étagères, je demandai discrètement au vieil homme :

« Qu'est-ce que vous pensez que je devrais faire pour augmenter ma valeur ? »

Après tout ce temps à parler, il baissa enfin le volume de la radio et répondit :

« Bonne question. Je pense qu'il faut juste être constant. C'est quelque chose que je n'ai pas su faire. Je suis vieux maintenant, et il m'a fallu tout ce temps pour comprendre la meilleure façon de faire les choses. Prenez simplement chaque pas que vous pouvez gérer, persévérez petit à petit, et construisez comme ça. »

« Hmm... », murmurai-je.

« Mais », continua-t-il, prêt à effacer tout ce qu'il venait de dire, « il y a quelque chose de plus important. C'est de ne pas faire confiance aux conseils des gens comme moi. Quiconque parle de succès sans l'avoir lui-même accompli est un perdant qui ne veut pas l'admettre. C'est pour ça qu'ils n'apprennent pas. Ils n'essaient pas de comprendre pourquoi ils ont perdu. Vous n'avez pas besoin d'écouter ces gens et de faire semblant d'avoir appris quelque chose... Beaucoup de gens qui ont échoué parlent comme s'ils savaient comment réussir s'ils avaient une autre vie, une autre chance. Ils se disent : "J'ai traversé l'enfer, je ne vais pas tout gâcher cette fois." Mais ces gens — et j'en fais partie — font une erreur fondamentale. Un perdant a beaucoup d'expérience en matière d'échec, oui. Mais savoir échouer et savoir réussir sont deux choses complètement différentes. Sortir de son trou ne signifie pas réussir. On est juste revenu à la case grise où on était. C'est ce qu'ils ne comprennent pas. »

Je me rappelai que Miyagi avait dit quelque chose de similaire, et ça me parut drôle.

Ils ne sont encore qu'au point de départ. Ça veut dire qu'après une longue série de pertes aux jeux, ils ont enfin retrouvé leurs esprits. Rien de bon ne sort de l'idée que c'est votre chance pour le jackpot d'une vie.

Enfin, il ajouta :

« Alors tu penses à revendre ta vie, hein ? »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » dis-je avec un sourire vide.

Comme le premier jour, je me rendis au magasin de CD après la librairie. Le type aux cheveux décolorés me salua amicalement comme d'habitude. Ici aussi, j'évitai le sujet de l'espérance de vie et me contentai de sujets légers sur les derniers albums qu'il écoutait.

Finalement, j'attendis que Miyagi n'écoute plus vraiment et demandai :

« Si tu voulais accomplir quelque chose en un temps limité, qu'est-ce que tu ferais ? »

Sa réponse fut immédiate :

« Tu aurais probablement besoin de beaucoup d'aide, non ? Je veux dire, on ne peut pas faire grand-chose tout seul, tu sais ? Donc il faut compter sur les autres. Je ne fais pas trop confiance aux capacités individuelles. Si je ne peux pas résoudre un problème avec 80 % de mes propres efforts, je vais directement demander de l'aide à quelqu'un d'autre. »

C'était un conseil délicat. Je ne savais pas s'il me serait utile ou non.

Dehors, une de ces averses d'été spéciales surgit de nulle part. J'allais sortir, m'attendant à être trempé, quand le blond m'arrêta et me donna un parapluie en plastique.

« Je ne sais pas trop ce que tu essaies de faire, mais si tu veux accomplir quelque chose, la première chose dont tu auras besoin, c'est d'être en bonne santé », dit-il.

Je le remerciai, ouvris le parapluie et rentrai à la maison avec Miyagi. C'était un petit parapluie, donc nos épaules extérieures furent trempées. Les passants nous regardaient avec curiosité. Je devais avoir l'air d'un vrai idiot, tenant mon parapluie au-dessus d'une seule épaule en marchant tout seul.

« J'aime bien ce genre de choses », dit Miyagi en riant.

« Quel genre de choses ? » demandai-je.

« Mmm, je veux dire... ça peut paraître idiot pour quelqu'un d'autre, mais il y a en fait une raison très touchante pour laquelle tu laisses ton épaule se mouiller. J'aime bien. »

« Oh », fis-je. Mon visage devint un peu plus chaud.

« Tu es un garçon timide et sans honte », dit-elle en me tapotant l'épaule.

À ce stade, j'étais bien au-delà de l'indifférence vis-à-vis de ce que les gens pensaient de moi ; j'appréciais même activement d'être traité comme un excentrique. Ça faisait sourire Miyagi. Et plus j'avais l'air comique, plus elle était heureuse.

Nous nous abritâmes sous l'auvent d'une rangée de magasins. Le tonnerre grondait au loin, et l'eau de ruissellement inondait les caniveaux, trempant mes chaussures jusqu'à l'intérieur.

C'est alors que je vis un visage familier. Il marchait rapidement avec un parapluie bleu foncé et s'arrêta en me voyant. C'était un gars de ma fac, que je connaissais juste assez pour échanger des salutations.

« Ça fait longtemps », dit-il d'un ton froid. « Qu'est-ce que tu deviens ? On ne t'a pas vu à la fac depuis une éternité. »

Je posai une main sur l'épaule de Miyagi.

« Je passe juste du temps avec elle. Elle s'appelle Miyagi. »

Il fronça le nez avec un dégoût évident.

« C'est pas drôle, mec. Arrête de faire le pervers. »

« Je ne t'en veux pas de réagir comme ça », dis-je. « Si j'étais à ta place, je réagirais probablement pareil. Mais je peux quand même te dire que Miyagi est bien là. Je respecte le fait que tu ne me croies pas, alors j'apprécierais que tu respectes le fait que moi, je la crois. »

« ...Écoute, Kusunoki. J'ai toujours pensé que tu étais cinglé. Tu ne sors jamais avec personne, tu restes juste enfermé dans ta coquille, hein ? Pourquoi tu n'essaierais pas de regarder le monde extérieur pour une fois ? » lança-t-il avant de s'éloigner.

Je m'assis sur un banc et regardai la pluie tomber. Ce n'était qu'une averse passagère, et le soleil ne tarda pas à réapparaître entre les nuages. Nous dûmes plisser les yeux à cause de la lumière qui se reflétait sur le bitume mouillé.

« Euh, je voulais juste dire... merci. »

Miyagi s'appuya contre mon épaule. Je posai une main sur sa tête et passai mes doigts dans ses cheveux doux.

Il faut juste être constant, avait dit le propriétaire de la librairie d'occasion. Je me répétais ces mots. Il avait aussi dit qu'il ne fallait pas lui faire confiance, mais à cet instant, ses paroles avaient du sens pour moi.

Peut-être que j'étais trop obsédé par l'idée de rembourser la dette. À cet instant, il y avait quelque chose que je pouvais faire pour le bonheur de Miyagi. Elle m'avait demandé d'interagir avec elle. Et même le simple fait de me ridiculiser en public semblait vraiment la rendre heureuse.

S'il y avait quelque chose que je pouvais faire, juste à portée de main, pourquoi ne pas le faire ?

À ce moment précis, comme si elle anticipait mon changement d'état d'esprit, Miyagi dit :

« Écoutez, monsieur Kusunoki. Ça me rend très, très heureuse que vous utilisiez le peu de vie qu'il vous reste pour moi... mais vous n'avez plus besoin de faire ça. Vous m'avez déjà sauvée. Des décennies après votre départ, je suis sûre que je repenserai au temps passé avec vous, et que je pleurerai et rirai toute seule. Ma vie sera incontestablement plus facile, rien que grâce à ces souvenirs. Alors vous n'avez plus à essayer. Oubliez ma dette, s'il vous plaît. »

Elle s'appuya contre moi, me laissant supporter son poids.

« À la place, donnez-moi des souvenirs. Donnez-m'en autant que vous le pourrez. Des souvenirs qui me réchaufferont quand la solitude deviendra presque insupportable après votre départ. »

J'approchais de la fin de ma vie terrible, plus stupide que celle de n'importe quelle personne que j'avais rencontrée — et ironiquement, la dernière décision que je pris fut la plus intelligente. Quand vous arriverez à la fin de mon récit, vous comprendrez.

Miyagi et moi prîmes le bus et nous rendîmes dans un parc avec un grand étang. La plupart des gens fronceront les sourcils ou éclateront de rire s'ils apprennent ce que j'y ai fait.

Je louai un bateau à l'embarcadère. J'aurais pu prendre un simple canot à rames, mais je choisis délibérément le ridicule pédalo en forme de cygne. L'employé de l'embarcadère sembla trouver étrange que je le prenne seul, en apparence. C'était bien sûr parce que ce type de bateau était toujours loué par des couples ou des filles.

Je me tournai vers Miyagi avec un sourire et dis :

« Allez, on y va. »

Le visage de l'employé se crispa et il s'éloigna rapidement de moi. Miyagi trouva ça tellement drôle qu'elle gloussa tout le temps où nous ramions.

« Franchement, pour n'importe qui d'autre, tu as l'air d'un adulte qui fait du pédalo ridicule tout seul ! »

« Ce n'est pas aussi bête que je le pensais. C'est en fait plutôt amusant. »

Je ris. Nous fîmes lentement le tour de l'étang. Par-dessus le bruit de l'eau sous la coque, Miyagi siffla « Stand by Me ». C'était un après-midi d'été très paisible.

Des cerisiers Yoshino étaient plantés tout autour de l'étang. Au printemps, il devait y avoir une vue magnifique quand ils étaient tous en fleur, avec les pétales tombant dans l'eau. Et en hiver, l'eau devait être presque gelée, les pédalos cygnes hors service et remplacés par de vrais cygnes qui volaient.

Je ressentis une pointe de tristesse en réalisant que je ne verrais plus jamais le printemps ni l'hiver. Mais la vue de Miyagi souriant juste à côté de moi me fit oublier ça.

Le pédalo n'était que le début. Au cours des jours suivants, je me lançai dans une série d'activités ridicules. D'une certaine façon, je fis tout ce qu'on n'est pas censé faire seul. Je le faisais avec Miyagi, bien sûr, mais ça ne donnait pas cette impression aux autres.

Faire un tour de grande roue tout seul. Monter sur un manège tout seul. Faire un pique-nique tout seul. Visiter l'aquarium tout seul. Aller au zoo tout seul. Nager à la piscine tout seul. Aller dans un bar tout seul. Faire un barbecue tout seul.

Je fis tout ce qui me venait à l'esprit et qui était censé être embarrassant à faire en solo. À chaque activité, je faisais exprès de prononcer le nom de Miyagi, de marcher main dans la main avec elle, de la regarder dans les yeux et d'indiquer sa présence aux autres de toutes les manières possibles.

Quand je commençai à manquer d'argent, je fis quelques petits boulots journaliers pour en gagner suffisamment pour d'autres activités.

À l'époque, je ne me rendais pas compte que je devenais célèbre dans mon petit quartier. Bien sûr, il y avait des gens qui riaient de moi, qui évitaient mon regard ou qui me fixaient avec horreur, mais d'autres voyaient mes actions comme une sorte de pantomime habile ou me prenaient pour un artiste performeur idéaliste.

En fait, certains ressentaient même de la paix, voire du bonheur, en me regardant. Les réactions étaient très variées.

Ce qui me surprit fut que le nombre de personnes ayant une opinion négative de moi n'était pas si éloigné de celles qui en avaient une positive. Pourquoi près de la moitié des gens qui observaient mes activités idiotes se sentaient-ils mieux ? La réponse était peut-être étonnamment simple.

C'était parce que j'étais vraiment heureux, jusqu'au plus profond de moi. C'était probablement tout.

« Y a-t-il quelque chose que tu veux que je fasse pour toi ? » me demanda Miyagi un matin.

« C'est à propos de quoi ? »

« J'ai juste l'impression que c'est toujours moi qui reçois tout. J'aime bien être du côté de celle qui donne de temps en temps. »

« Je ne me souviens pas d'avoir fait quelque chose de particulièrement spécial. Mais je vais y réfléchir », dis-je. « Et toi ? Y a-t-il quelque chose que tu veux que je fasse pour toi ? »

« Non, rien. Tu en as déjà tellement fait. Si j'ai un souhait, c'est de savoir quel est ton souhait. »

« Alors mon souhait est de connaître ton souhait. »

« Comme je l'ai dit, mon souhait est de connaître ton souhait. »

Nous tournâmes en rond de cette manière absurde quatre fois, jusqu'à ce que Miyagi finisse par abandonner.

« Tu m'as déjà demandé ce que je ferais s'il ne me restait que quelques mois à vivre, comme toi. Je t'ai dit trois choses, non ? »

« Le lac étoilé, ta propre tombe, ton vieil ami. »

« C'est ça. »

« Tu veux aller voir ton ami ? »

Elle hocha la tête, un peu embarrassée.

« Quand on y pense, je pourrais mourir n'importe quel jour moi aussi. Donc je pense qu'il vaut mieux que j'aille le voir maintenant, pendant que je sais encore où il vit. Et quand je dis "voir", je veux dire littéralement aller le regarder... Tu viendras avec moi ? »

« Oui, bien sûr. »

« Et il faudra que vous me disiez votre souhait un jour aussi, monsieur Kusunoki. »

« Si j'en trouve un. »

Nous passâmes aux choses sérieuses : nous cherchâmes les transports en commun pour nous rendre à destination, puis préparâmes notre voyage vers la ville natale de Miyagi.

Dans le bus qui traversait les montagnes, elle regardait le paysage par la fenêtre avec nostalgie et dit :

« Je suis sûre que je ne vais finir que déçue. Mon espoir est tellement irréaliste, égoïste et infantile. Pas une seule fois je n'ai souhaité que rien ne change et que ce souhait soit exaucé... Mais même si mon vœu ne donne rien, je pense que je pourrai le supporter maintenant. Parce que tu es juste là, à côté de moi. »

« Rien ne reconforte plus un perdant que la présence d'un perdant encore plus grand. »

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu fais juste l'idiot ? »

« Je sais, je sais. Désolé », dis-je en lui caressant la tête. « C'est à cause de ça, hein ? »

« Exactement », acquiesça-t-elle.

C'était une petite ville. Le genre d'endroit où le magasin d'électronique du quartier commerçant marchait bien, où il y avait toujours la queue au supermarché de la petite chaîne locale, et où les étudiants sans autre endroit où aller se regroupaient au centre communautaire. Où que l'on pose le regard, le paysage était fade, mais à cet instant précis, tout y était beau.

Je n'avais plus besoin de percevoir le monde de manière efficace, ni de lui reprocher ma situation. J'avais désormais la capacité de voir les choses exactement telles qu'elles étaient. Quand je considérais le monde sans aucune contrainte, il devenait aussi vif et nouveau que si on avait retiré une fine pellicule translucide qui le recouvrait.

Ce jour-là, ce fut Miyagi qui prit les devants pour une fois. Son ami d'enfance vivait bien ici, apparemment, mais elle ne connaissait pas son adresse exacte. Elle dit que nous essayerions tous les endroits où il était susceptible d'aller. Selon elle, il s'appelait Enishi.

Quand nous trouvâmes enfin Enishi, Miyagi ne s'approcha pas de lui. Elle se cacha derrière mon dos, passa prudemment la tête, puis avança à pas mesurés vers lui, jusqu'à se retrouver juste à ses côtés.

C'était dans une petite gare, de celles où dix personnes suffisent à vous donner l'impression d'être à l'étroit. Enishi était assis sur un banc dans un coin, en train de lire un livre. Sa taille et ses traits étaient peut-être légèrement au-dessus de la moyenne, mais ce qui était remarquable, c'était son expression. C'était le visage d'un homme sûr de lui, porté par une certaine confiance.

Ces derniers jours, je commençais à comprendre ce qui construisait ce regard. Je dirais que c'était l'expression d'un homme qui aimait quelqu'un et qui savait qu'il était aimé en retour.

Il était clair, à son attitude, qu'Enishi n'attendait pas le train, mais quelqu'un qui allait en descendre. Je ne voulais pas que Miyagi voie qui était cette personne. J'évaluai le moment et murmurai :

« On y va maintenant ? »

Mais Miyagi secoua la tête.

« Merci, mais je veux voir. Je veux savoir quel genre de personne il aime maintenant. »

Un train de deux wagons arriva. La plupart des passagers étaient des lycéens, mais parmi eux se trouvait une femme d'environ vingt-cinq ans à l'air agréable. Il était facile de deviner qu'elle était la personne qu'Enishi attendait, même avant qu'ils échangent des regards chaleureux.

La femme avait un sourire très naturel. En fait, il était si naturel qu'il en devenait presque anormal. La plupart des sourires des gens contiennent toujours une part d'artifice, mais celui de la petite amie d'Enishi était complètement spontané et fluide. Peut-être était-ce simplement le résultat d'une vie passée à sourire à tout.

La façon dont ils se retrouvèrent sans même dire un mot montrait clairement qu'ils étaient ensemble depuis longtemps, et pourtant la joie pure sur leurs visages quand ils se virent était celle de deux personnes qui s'étaient attendues pendant une éternité.

La scène ne dura que quelques secondes, mais elle suffit à comprendre qu'ils étaient très heureux.

Enishi menait une vie heureuse sans Miyagi.

Miyagi ne pleura ni ne rit. Elle regarda les deux sans expression. Si quelqu'un fut choqué, ce fut plutôt moi. Dans Enishi et sa petite amie, je nous voyais, Miyagi et moi. L'espace d'un instant, j'imaginai un avenir paisible et heureux qui aurait pu exister. Un avenir où je n'aurais pas à mourir.

Ils s'éloignèrent, et il ne resta plus que Miyagi et moi dans le bâtiment.

« En vérité, j'avais prévu d'utiliser le fait qu'ils ne peuvent pas me voir pour lui faire des trucs », dit-elle. « Mais je ne l'ai pas fait. »

« Quel genre de trucs ? » demandai-je.

« Comme courir et le serrer dans mes bras. »

« Oh, ça ? Si j'étais à ta place, j'en ferais bien plus. »

« Comme quoi ? » demanda Miyagi.

Avant même qu'elle ait fini sa phrase, j'avais passé mon bras autour de son dos. Et puis je fis « bien plus que ça ».

Ça dura environ deux minutes. Au début, Miyagi fut figée de surprise, mais elle finit par se détendre et me rendit mon geste.

Quand je m'écartai enfin, je dis :

« Si personne ne va me reprocher quoi que ce soit, je ferais quelque chose d'aussi égoïste. »

« ...C'est vrai. Personne ne va te le reprocher », répondit finalement Miyagi, le visage baissé.

14

LA PÉRIODE BLEUE

Le changement commença vraiment à prendre forme quand il me restait moins de cinquante jours à vivre. Comme je l'ai écrit plus tôt, mon audace à agir comme si personne ne me regardait (ou comme si une seule personne me regardait) énervait beaucoup de gens. Quand je parlais joyeusement à une partenaire invisible, il y avait plus d'un badaud qui murmurait à l'oreille de son voisin, ou qui me criait des horreurs pour que je les entende.

Bien sûr, je ne pouvais pas m'en plaindre. C'était moi qui choisissais des actions qui les dérangent.

Ce jour-là, trois hommes me confrontèrent dans un bar. C'étaient le genre d'hommes qui parlaient fort, cherchaient des occasions de se montrer forts et choisissaient soigneusement le moment d'être agressifs en fonction du nombre et de la taille de leurs adversaires. Ils devaient s'ennuyer, car en me voyant boire seul et parler à une chaise vide, l'un d'eux s'assit juste à côté de moi et commença à me chercher des noises.

Avant, j'aurais peut-être été têtu et je leur aurais répondu, mais désormais je n'avais plus envie de gaspiller mon énergie pour ce genre de choses. Je me contentai donc d'attendre patiemment qu'ils se lassent et passent à autre chose.

Mais une fois qu'ils comprirent que je ne répliquerais pas, ils s'enhardirent et devinrent encore plus agressifs. Je songeai à quitter le bar, mais vu qu'ils n'avaient apparemment rien de mieux à faire, je jugeai qu'ils risquaient de nous suivre dehors.

« Ce n'est pas bon », dit Miyagi, inquiète pour moi.

Je me demandais quoi faire quand j'entendis quelqu'un dire :

« Hé, c'est toi, Kusunoki ? »

C'était une voix masculine. Je ne voyais pas qui pourrait m'interpeller, ce qui était déjà surprenant, mais ce qu'il dit ensuite nous laissa, Miyagi et moi, complètement muets de stupeur.

« Alors tu sors encore avec Miyagi aujourd'hui. »

Je me retournai pour voir qui parlait. L'homme n'était pas un parfait inconnu. C'était mon voisin de l'appartement d'à côté. Celui qui levait toujours les yeux au ciel quand il me voyait sortir en discutant avec Miyagi. Si je me souvenais bien, il s'appelait Shinbashi.

Shinbashi s'approcha de moi et dit à l'un des hommes qui m'embêtaient :

« Excusez-moi, ça vous dérangerait si je prenais cette place ? »

Ses paroles étaient polies, mais son attitude exerçait une forte pression sur eux. L'homme regarda la stature imposante de Shinbashi (plus d'un mètre quatre-vingts) et son regard mauvais habitué à intimider les gens, et son attitude changea immédiatement.

Shinbashi s'assit à côté de moi et s'adressa non pas à moi, mais à Miyagi :

« J'entends parler de toi tout le temps par Kusunoki, mais je n'ai jamais vraiment discuté avec toi. Enchanté. Je m'appelle Shinbashi. »

Miyagi se figea, prise au dépourvu. Mais il hocha la tête comme si elle avait répondu.

« Oui, c'est ça. Tu te souviens de moi ? Je suis honoré. On s'est croisés plusieurs fois devant l'immeuble. »

Ils n'avaient pas vraiment une conversation. Il était clair que Shinbashi ne pouvait pas réellement voir Miyagi. *Il fait semblant de la voir pour moi*, pensai-je.

Les hommes qui m'embêtaient avaient perdu tout intérêt maintenant que Shinbashi était là, et ils commencèrent à partir. Une fois les trois partis, Shinbashi soupira et abandonna le sourire poli qu'il arborait. Il avait retrouvé son air renfrogné habituel.

« Mettons les choses au clair », dit Shinbashi. « Je ne crois pas vraiment qu'il y ait une fille nommée Miyagi avec toi. »

« Je sais. Tu m'as sauvé, non ? » répondis-je. « J'apprécie. Merci. »

« En fait, ce n'est pas non plus ça », dit-il en secouant la tête.

« Alors qu'est-ce que c'est ? »

« Je suis sûr que tu ne l'admettras jamais, mais voilà comment je vois la situation. Ce que tu fais, c'est une sorte de performance artistique, une tentative pour voir combien de personnes tu peux amener à embrasser l'illusion que cette fille nommée Miyagi est réelle. Tu essaies de prouver que tu peux influencer la perception des autres par le mime... Et ta tentative fonctionne plutôt bien sur moi. »

« Ça veut dire que tu sens l'existence de Miyagi dans une certaine mesure ? »

« Je n'ai pas envie de l'admettre, mais oui. »

Shinbashi haussa les épaules.

« Et sur ce sujet, je suis plus qu'un peu intéressé par le changement qui se produit en moi. Après tout ce que tu m'as fait ressentir, je me demande — si j'accepte activement l'existence de cette Miyagi, est-ce que je pourrai vraiment la voir ? »

« Miyagi », dis-je, « n'est pas très grande. Elle est pâle et plutôt délicate. Ses yeux sont généralement froids, mais parfois elle fait un petit sourire. Elle a peut-être une mauvaise vue, parce que quand elle lit du petit texte, elle met des lunettes à fine monture, et elles lui vont très bien. Ses cheveux sont mi-longs et ont tendance à boucler vers l'intérieur. »

« ...Je me demande pourquoi ? » dit Shinbashi, curieux. « Tous les traits que tu viens de décrire correspondent exactement à l'image mentale que j'ai de Miyagi. »

« Et elle est assise juste en face de toi. Pourquoi crois-tu que c'est le cas ? »

Shinbashi ferma les yeux.

« Je ne sais pas. »

« Elle veut te serrer la main », dis-je. « Tu veux bien tendre ta main droite ? »

Un peu sceptique, il tendit le bras. Miyagi regarda sa main avec joie et la serra entre les siennes. Shinbashi regarda sa main qui montait et descendait et dit :

« C'est probablement Miyagi qui me serre la main, hein ? »

« Exactement. Tu penses peut-être que c'est toi qui bouges, mais c'est elle. Elle a l'air vraiment contente. »

« Dis à monsieur Shinbashi merci », demanda Miyagi.

« Miyagi te dit “Merci” », transmis-je.

« J'avais le sentiment que c'était le cas », dit-il avec émerveillement. « De rien. »

Après cela, avec moi comme intermédiaire, Miyagi et Shinbashi échangèrent quelques mots. Avant de retourner à sa table d'origine, Shinbashi se tourna vers moi et dit :

« Je ne pense pas être le seul à sentir Miyagi assise à côté de toi. Je pense que tout le monde ressent cette sensation au début et se dit que ce n'est qu'une stupide illusion. Mais avec la bonne occasion — par exemple, le fait de savoir qu'ils ne sont pas seuls à ressentir ça — il pourrait être possible que tout le monde accepte très vite la présence de Miyagi. Bien sûr... je n'ai aucune preuve. Mais j'espère que ça arrivera. »

La prédiction de Shinbashi s'avéra juste. C'était difficile à croire, mais après cet incident, les gens autour de nous commencèrent à accepter la présence et l'existence de Miyagi. Cela ne voulait pas dire que tout le monde croyait soudain en la réalité d'une personne invisible, bien sûr. Cela signifiait qu'ils traitaient mes absurdités comme une sorte de compréhension partagée et réagissaient en conséquence.

L'existence de Miyagi ne devint jamais plus que théorique pour eux, mais c'était quand même un grand changement.

Je fréquentais souvent les lieux de divertissement de la ville, les festivals culturels des lycées et les événements des vacances d'été, jusqu'à devenir une sorte de célébrité locale. En jouant le rôle d'un homme idiot et euphorique, le reste de la ville commença à me traiter comme un original pitoyable mais amusant. Beaucoup d'entre eux étaient assez gentils pour me regarder avec affection tandis que je tenais la main et serrais dans mes bras ma petite amie imaginaire.

Un soir, Shinbashi nous invita, Miyagi et moi, dans sa chambre.

« J'ai trop d'alcool et je dois le finir avant de rentrer chez moi en visite... Ça vous dérangerait de m'aider, tous les deux ? »

Nous allâmes à côté, où trois de ses amis étaient déjà en train de boire — un homme et deux femmes. Shinbashi leur avait déjà parlé de moi, et ils commencèrent à me poser des questions sur Miyagi. Je répondis à toutes, les unes après les autres.

« Alors Miyagi est juste là avec nous ? » demanda une grande fille nommée Suzumi, très maquillée, en caressant le bras de Miyagi d'un air éméché. « Oh mon Dieu, j'ai un peu l'impression qu'elle est là. »

Il n'y avait bien sûr aucune sensation, mais peut-être y avait-il une vague impression de présence. Miyagi prit doucement la main de Suzumi.

L'autre homme, Asakura, avait l'esprit vif. Il me posa quelques questions précises sur Miyagi, essayant de me prendre en défaut, mais la parfaite cohérence de mes réponses l'amusa, et après ça, il offrit son coussin à l'endroit où Miyagi était assise et versa un verre, qu'il posa par terre à côté.

« J'aime les femmes comme ça », dit Asakura. « C'est une bonne chose que je ne puisse pas voir Miyagi. Si je pouvais, j'essaierais probablement de la draguer. »

« Peu importe. Miyagi m'aime bien. »

« Hé, tu ne peux pas juste inventer tes propres réponses ! » protesta Miyagi en me frappant avec son coussin.

Riko, une petite fille au joli visage qui était clairement la plus ivre de tous, leva les yeux vers moi depuis le sol où elle était allongée et dit d'une voix endormie :

« Kusunoki, Kusunoki, prouve-nous à quel point tu aimes Miyagi. »

« J'aimerais bien voir ça aussi », approuva Suzumi.

Shinbashi et Asakura me regardaient avec une grande attente.

« Miyagi », dis-je.

« Oui ? »

Elle se tourna vers moi, le visage légèrement rougi. Je l'embrassai.

Les ivrognes poussèrent des acclamations. Même moi je savais que c'était un peu ridicule. Aucun de ces gens ne croyait réellement en Miyagi. Ils me voyaient juste comme un gars cinglé et drôle avec qui passer du temps. Mais qu'est-ce que ça avait de mal ?

Cet été-là, je devins le plus grand clown du quartier. Pour le meilleur et pour le pire.

Quelques jours plus tard, par un après-midi clair et ensoleillé, ma sonnette retentit et j'entendis la voix de Shinbashi.

Quand j'ouvris la porte, il me lança quelque chose. Je tendis la main et attrapai une clé de voiture.

« Je rentre chez moi », dit Shinbashi. « Donc je n'en aurai pas besoin pendant un moment. Tu peux l'emprunter en attendant. Emmène Miyagi voir l'océan ou les montagnes, qu'est-ce que t'en dis ? »

Je le remerciai abondamment. En partant, Shinbashi ajouta :

« Ça ne me donne toujours pas l'impression que tu mens. Je n'arrive pas à croire que la présence de Miyagi ne soit qu'une pantomime convaincante que tu crées... Peut-être qu'il existe vraiment un monde que toi seul peux voir. Peut-être que ce que nous voyons n'est qu'une petite partie de la vérité complète du monde. Peut-être que c'est

simplement la seule partie dont nous avons besoin pour qu'elle soit visible. »

Sur ces mots, il monta dans le bus et rentra chez lui.

Je levai les yeux vers le ciel ; la lumière aveuglante du soleil était la même qu'avant, mais je percevais une première touche d'automne dans l'odeur de l'air. Les cigales entonnèrent leur chant strident, annonçant la fin de l'été.

Cette nuit-là, nous nous couchâmes ensemble. La frontière entre nous avait désormais disparu. Miyagi me faisait face dans son sommeil, respirant doucement et paraissant aussi paisible qu'un bébé. Je ne me lassais jamais de voir son visage endormi. Il était toujours chargé de sens, et toujours précieux à mes yeux.

Je me glissai hors de la couverture, prenant soin de ne pas la réveiller, pour aller remplir un verre d'eau dans la cuisine. Quand je revins, je vis que son carnet de croquis était tombé par terre devant la porte de la salle de bain. Je le ramassai, allumai la lumière au-dessus de l'évier et l'ouvris à la première page.

Il y avait bien plus de dessins que je ne m'y attendais. La salle d'attente de la gare. Le restaurant où j'avais rencontré Naruse. L'école primaire où la capsule temporelle était enterrée. Mon repaire secret dans les bois avec Himeno. La chambre encombrée d'un millier de grues en origami. La vieille bibliothèque. Les stands du festival d'été. La berge de la rivière où nous avons marché la veille de ma rencontre avec Himeno. La plateforme d'observation. Le centre communautaire où nous avons passé la nuit. Le Cub. La confiserie. Les distributeurs automatiques. Les cabines téléphoniques publiques. Le lac étoilé. La librairie d'occasion. Le pédalo cygne. La grande roue. Mon visage endormi.

Je tournai la page et, par vengeance, commençai à dessiner le visage endormi de Miyagi. Le brouillard de la fatigue embrumait mon esprit, si bien que ce ne fut qu'une fois complètement terminé que je réalisai que je n'avais pas dessiné quelque chose du début à la fin depuis plusieurs années. J'avais abandonné l'art.

En voyant le dessin fini, je fus surpris et satisfait, mais je ressentis aussi une petite sensation insistante au fond de mon esprit. Il aurait été facile de l'ignorer. C'était un sentiment très léger, du genre que j'oublierais facilement dès que je passerais à autre chose. J'aurais pu simplement reposer le carnet près de l'oreiller de Miyagi et m'endormir, plein de pensées heureuses sur sa réaction le lendemain matin.

Mais je savais. Je concentrai tout mon esprit, chaque pensée dans mon cerveau, pour chercher la cause de ce sentiment. Il m'échappait comme un message dans une bouteille flottant sur une mer sombre. Après presque une heure, alors que j'étais prêt à abandonner et à retirer mes mains de l'eau, il flotta soudain jusqu'à moi par pure coïncidence.

Avec précaution, beaucoup de précaution, je le sortis de l'océan. Et alors je compris.

L'instant d'après, j'étais possédé. Je recouvris le carnet de croquis de coups de crayon avec une ferveur obsessionnelle. Cela dura toute la nuit.

Quelques jours plus tard, j'emmenai Miyagi voir un feu d'artifice. Nous marchâmes sur un chemin à travers les rizières au coucher du soleil, traversâmes les voies ferrées, passâmes par le quartier commerçant et arrivâmes à l'école primaire où se déroulait l'événement.

C'était un feu d'artifice célèbre dans la région, et il y avait bien plus de stands que je ne l'imaginais. La foule était si nombreuse que je me demandais combien de personnes vivaient vraiment dans le coin.

Quand ils me virent marcher main dans la main avec Miyagi, des enfants nous montrèrent du doigt en criant joyeusement : « C'est monsieur Kusunoki ! » Leurs rires étaient amicaux — les enfants aiment les gens bizarres. Je levai la main qui tenait celle de Miyagi en réponse à leurs moqueries.

Quand nous fîmes la queue à un stand de yakitori, des lycéens qui avaient entendu parler de moi s'approchèrent et me taquinèrent : « Ta copine est canon. » Je répondis : « N'est-ce pas ? Tu ne peux pas l'avoir » et passai mon bras autour de l'épaule de Miyagi. Ils éclatèrent de rire et sifflèrent.

Ce genre de choses me plaisait. Qu'ils me croient ou non, tout le monde appréciait mon petit spectacle quand je disais : « Miyagi est juste là avec moi. » Mieux valait une illusion appréciée qu'une vérité ignorée.

Une annonce au micro signala le début du feu d'artifice, et quelques secondes plus tard, la première salve fut lancée. Une lumière orange se répandit dans le ciel. Des acclamations s'élevèrent de la foule, et la détonation arriva un instant plus tard, faisant vibrer l'air lui-même.

Cela faisait de nombreuses années que je n'avais pas vu un feu d'artifice d'aussi près. C'était bien plus grand, plus coloré et plus fugace que ce que j'avais imaginé dans ma tête. J'avais oublié à quel point ces énormes explosions de couleur ne duraient qu'une ou deux secondes avant de disparaître, et je n'avais jamais pensé à la façon dont le bruit de l'explosion vous frappait en plein ventre comme un coup de poing.

Ils lancèrent des dizaines de fusées. Nous nous allongeâmes sur l'herbe derrière l'école pour regarder, là où nous pouvions être seuls.

J'eus soudain envie de voir Miyagi fascinée par le spectacle. Je jetai un coup d'œil au moment où une explosion de couleur illumina le sol et découvris qu'elle pensait exactement la même chose. Nos regards se croisèrent.

« On est sur la même longueur d'onde », ris-je.

« Ça s'est déjà produit avant. Dans le lit. »

« C'est vrai », dit Miyagi en souriant timidement. « Mais tu peux toujours regarder mon visage. Tu devrais profiter du spectacle tant que tu peux. »

« Ce n'est pas forcément vrai », dis-je.

C'était peut-être le meilleur moment pour le faire. Rien de tel qu'un feu d'artifice pour laisser couler les larmes.

« Je sais que j'ai encore un jour de congé demain, mais je reviens après-demain. Contrairement à la dernière fois, celui-ci ne dure qu'une journée. »

« Ce n'est pas le problème. »

« Alors quel est le problème ? »

« ...Écoute, Miyagi. Je suis devenu une petite célébrité dans le quartier. Les gens me sourient — la moitié du temps ils se moquent de moi, mais l'autre moitié, c'est sincère. Peu importe pourquoi ils me sourient, j'en suis fier. Je peux affirmer qu'il n'y a pas beaucoup de choses meilleures que ça. »

Je me redressai et posai une main par terre pour la regarder d'en haut.

« Quand j'étais à l'école primaire, il y avait un gars que je détestais. Il était vraiment intelligent, mais il le cachait et faisait l'idiot pour que les autres l'aiment ; je le trouvais détestable. Mais... aujourd'hui, je crois que je comprends. En vérité, j'étais incroyablement jaloux de lui. Je pense que ce que je voulais vraiment, c'était ça — m'entendre avec tout le monde. Grâce à toi, j'ai réussi à le faire. J'ai enfin fait la paix avec le reste du monde. »

« Eh bien, tant mieux pour toi. »

Miyagi se redressa et adopta la même posture que moi.

« Alors... qu'est-ce que tu veux vraiment me dire ? »

« Je veux te remercier pour tout », dis-je. « Mais je ne sais pas trop comment le formuler. »

« Tu dis “Et j'ai hâte de continuer”, non ? » répondit-elle. « Il te reste encore plus d'un mois. C'est un peu tôt pour ça, tu ne crois pas ? »

« Écoute, Miyagi. Tu m'as dit que tu voulais connaître mon souhait. Et j'ai promis de te le dire une fois que j'en aurais trouvé un. »

Elle marqua une pause de plusieurs secondes.

« Oui. Si je peux t'aider, je ferai n'importe quoi. »

« D'accord. Alors je vais être direct. Miyagi : Quand je mourrai, je veux que tu m'oublies complètement. »

« Tout. C'est mon seul et unique petit souhait. »

« Non », répondit-elle immédiatement.

Mais presque aussitôt, elle sembla comprendre mon plan. Elle eut une prémonition de ce que j'allais faire le lendemain.

« ...Monsieur Kusunoki, je sais que vous ne pensez pas à ce que je pense. S'il vous plaît, ne faites pas de bêtise. Je vous en supplie. »

Je secouai la tête.

« Réfléchis. Qui aurait pu imaginer qu'un homme valant trente yens vivrait une fin de vie aussi merveilleuse ? Personne n'aurait pu s'y attendre. Personne n'aurait lu les résultats d'analyse que tu as consultés, ou je ne sais quoi, et imaginé où j'en suis aujourd'hui. J'ai eu la pire vie imaginable, et regarde à quel point je suis heureux. Tu ne sais pas non plus ce que ton avenir te réserve. Peut-être qu'un homme qui a bien plus à t'offrir que moi apparaîtra et te rendra heureuse. »

« Ça n'arrivera pas. »

« Mais je n'aurais jamais dû rencontrer quelqu'un comme toi, Miyagi. Donc toi aussi tu pourrais trouver... »

« Ça n'arrivera pas. »

Je ne pus rien répondre, car elle me renversa. J'étais allongé sur le dos et elle enfouit son visage contre ma poitrine.

« S'il vous plaît... Monsieur Kusunoki. »

C'était la première fois que je l'entendais pleurer.

« S'il vous plaît, restez simplement avec moi le mois prochain. J'accepte tout le reste. J'accepte le fait que vous allez bientôt mourir, que je ne pourrai pas vous voir pendant mes jours de repos loin du monitoring, que les autres ne peuvent pas nous voir nous tenir la main, et qu'après votre mort, je devrai continuer à vivre seule pendant encore trente ans. Je supporte tout ça. Mais s'il vous plaît, ne jetez pas le temps qu'il nous reste — ces précieux moments où nous pouvons être ensemble. S'il vous plaît, ne le faites pas. »

Je lui caressai la tête, encore et encore, tandis qu'elle sanglotait.

Nous rentrâmes à l'appartement et nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre. Pendant tout ce temps, les larmes de Miyagi ne cessèrent jamais de couler.

Elle quitta l'appartement au milieu de la nuit. Nous nous serrâmes à nouveau dans les bras devant la porte d'entrée, jusqu'à ce qu'elle desserre son étreinte à contrecœur, s'écarte et m'adresse un sourire triste et solitaire.

« Au revoir. Vous m'avez rendue très heureuse. »

Puis elle s'inclina et me tourna le dos. Elle s'éloigna lentement sous la lumière de la lune.

Le lendemain matin, je me rendis avec le moniteur remplaçant dans le même vieil immeuble délabré. L'endroit où Miyagi et moi nous étions rencontrés pour la première fois.

Là-bas, je vendis trente jours de mon espérance de vie restante. J'aurais voulu vendre tous les jours qu'il me restait, mais apparemment ils ne faisaient pas de transactions pour les trois derniers jours.

Quand le moniteur remplaçant vit mes résultats, il fut stupéfait.

« Vous êtes venu ici en sachant que ce serait le résultat ? »

« Oui », répondis-je.

La femme d'une trentaine d'années qui s'occupait de mes résultats semblait troublée.

« Je vais être honnête... Je ne recommande pas ce que vous êtes sur le point de faire. À ce stade, l'argent en soi ne peut plus être un problème majeur, n'est-ce pas ? Si vous passez votre dernier mois à vous procurer du matériel de dessin correct et à dessiner, votre nom restera dans les manuels d'art pour très longtemps. Vous en êtes conscient ? »

Elle jeta un coup d'œil au carnet de croquis que je tenais sous mon bras.

« Écoutez bien. Si vous rentrez chez vous sans faire de transaction, vous allez passer vos trente-trois jours restants à dessiner comme si votre vie en dépendait. Pendant tout ce temps, cette fille qui vous surveille sera à

vos côtés pour vous encourager. Elle ne critiquera jamais votre décision. Et après votre mort, votre nom fera partie de l'histoire de l'art pour toujours. Vous devez en être conscient maintenant, non ? Quel est votre problème... ? Je ne comprends pas. »

« Si l'argent n'a plus de sens après la mort, alors la célébrité non plus. »

« Vous ne voulez pas être éternel ? »

« L'éternité n'a aucun sens pour moi dans un monde où je n'existerai plus », dis-je. « On parlerait de "l'art le plus populaire au monde". Mon œuvre provoquerait un débat explosif et mènerait finalement aux plus grands honneurs et à la reconnaissance ultime. Mais maintenant que j'ai vendu mes trente jours, ce n'est plus qu'un avenir potentiel qui n'arrivera jamais. »

Voici ce que je pense. Peut-être que mon talent pour le dessin aurait fini par éclore si j'y avais consacré un temps effroyablement long. Et mon destin était de perdre cette chance à cause d'un accident de la route stupide ou quelque chose du genre avant que le temps nécessaire ne s'accumule. Mais en vendant mon espérance de vie et, surtout, en étant aux côtés de Miyagi, l'immense période de temps que j'aurais passée a été fortement comprimée. D'une manière ou d'une autre, mon talent a pu s'épanouir dans le temps qui précédait ma mort. C'est ce que je choisis de croire.

J'étais doué en art autrefois. Je pouvais recréer ce que je voyais avec la précision d'une photo, ou le démonter et réarranger les éléments en une image complètement différente, de façon tout à fait naturelle, sans aucun entraînement. Quand je voyais des tableaux dans un musée, je comprenais avec une clarté cristalline, dans un domaine de sens complètement séparé du langage, pourquoi des choses qui « n'auraient pas dû être peintes comme ça » devaient « absolument être peintes comme ça ».

Ma façon de voir les choses n'était peut-être pas correcte du début à la fin. Mais en tout cas, je pense que tous ceux qui me connaissaient à l'époque reconnaissaient que j'avais un talent surnaturel pour l'art.

Cet hiver-là, à l'âge de dix-sept ans, j'ai arrêté de dessiner. Je sentais que si je continuais comme je le faisais, je ne deviendrais jamais la personne grande et importante que j'avais promise à Himeno. Au mieux, je serais un artiste quelconque, sans exceller dans aucun domaine particulier. Aux yeux des gens ordinaires, cela aurait peut-être été une réussite suffisante, mais pour tenir ma promesse, je me suis concentré sur le fait de devenir aussi spécial qu'un être humain pouvait l'être. J'avais besoin d'une révolution. Je ne pouvais plus me permettre de dessiner par simple inertie. La prochaine fois que je tiendrais un crayon, ce serait quand tout se serait enfin mis en place. Je ne m'autoriserais à dessiner que lorsque je verrais le monde d'une façon différente de tous les autres. Telle fut ma décision.

Je ne pense pas que c'était une mauvaise décision. Mais à l'été de mes dix-neuf ans, sans avoir atteint la clarté que je cherchais, je me suis de nouveau autorisé à prendre le crayon par pure impatience. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que c'était le pire moment possible pour moi de tenter de faire de l'art.

En conséquence, j'ai perdu la capacité de dessiner. Je n'arrivais même plus à esquisser une simple pomme. Dès que j'essayais de transformer quelque chose en art, un chaos indescriptible naissait en moi, violent, comme un cri à peine réprimé. J'étais envahi par l'anxiété, comme si je marchais dans le vide. Je ne ressentais plus la nécessité d'aucune ligne, d'aucune couleur. J'ai compris que mon génie avait disparu, qu'il m'avait glissé entre les doigts. Et je ne voulais plus lutter contre ça. Il était trop tard pour tout recommencer.

J'ai jeté mes crayons, fui la compétition, et me suis renfermé sur moi-même. À un moment donné, j'étais devenu trop obsédé par l'idée de rendre mon art acceptable pour tout le monde. C'était là la principale source du chaos, je pense. Mon défaut fatal était la conviction que dessiner quelque chose que tout le monde aimerait le rendrait universel et éternel.

En reprenant le crayon au moment où j'étais le plus aveuglé par mes illusions, je me suis détruit et me suis retrouvé « incapable » de dessiner. L'universalité ne s'obtient pas en cherchant basement à plaire à tout le monde pour qu'on vous apprécie. Elle naît quand on creuse au fond de

son propre puits et qu'on en remonte péniblement ce qui s'y trouve. Elle réside dans le résultat d'une approche complètement individuelle et personnelle.

Pour en arriver à cette prise de conscience, il me fallait dessiner à nouveau sans fixation ni objectif, uniquement pour mon propre plaisir. Et c'est Miyagi qui m'a offert cette opportunité. C'est son visage endormi qui m'a permis de dessiner, dans un sens qui allait bien au-delà de ce que je croyais signifier « dessiner » auparavant.

Ce que j'ai dessiné cette nuit-là, c'était ma coutume que je maintenais chaque soir depuis l'âge de cinq ans environ : je dessinais dans ma tête, avant de m'endormir, le monde dans lequel je voulais vivre. Des souvenirs qui n'avaient jamais eu lieu, des endroits où je n'étais jamais allé, issus d'un temps qui aurait pu être le passé ou le futur.

Et en dessinant le visage endormi de Miyagi, j'ai compris le moyen d'exprimer ces concepts qui s'étaient accumulés en moi. J'avais probablement attendu que ce moment arrive. Cela s'est produit juste avant ma mort — mais ma technique s'est enfin achevée.

Selon la femme qui s'occupait de mes résultats, l'art que j'étais censé créer à la fin de ces trente jours perdus était « comme du de Chirico poussé à l'extrême sentimental ». C'était son interprétation, mais cela ressemblait bien à quelque chose que j'aurais essayé de dessiner.

La valeur que j'ai obtenue pour l'opportunité de laisser mon nom dans l'histoire de l'art m'a rapporté un prix exorbitant. Comme ce n'était que trente jours, ce n'était pas tout à fait suffisant pour rembourser entièrement la dette de Miyagi, mais elle serait libre si elle travaillait encore trois ans.

« Trente jours qui valent plus que trente ans. »

Le moniteur remplaçant eut un sourire en coin quand nous nous séparâmes.

C'est ainsi que j'ai perdu la chance d'être éternel.

L'« été dans dix ans » qu'Himeno avait un jour prophétisé touchait enfin à sa fin. Sa prédiction était à moitié fausse. À la fin, je n'étais ni une

figure éminente ni un homme riche. Sa prédiction était à moitié vraie. Quelque chose de grand s'était bel et bien produit. Comme elle l'avait dit, j'étais heureux d'être en vie, de tout mon cœur et de toute mon âme.

15

LE CADEAU DES MAGES

C'était le premier matin de mes trois derniers jours. À partir de maintenant, il n'y aurait plus de moniteur pour me surveiller. Miyagi n'était plus là.

J'avais décidé depuis longtemps de ce que je ferais de ces trois jours. Je passai la matinée à écrire dans mon carnet. Quand j'eus terminé de raconter les événements de la veille, je posai le stylo-plume et dormis profondément pendant quelques heures.

À mon réveil, je sortis fumer, achetai un cidre à la pomme au distributeur automatique et étanchai ma soif. Je jetai un nouveau coup d'œil à mon portefeuille. Cent quatre-vingt-sept yens. C'était tout. Et soixante de ces yens étaient des pièces d'un yen.

Je comptai trois fois pour être sûr : cent quatre-vingt-sept yens. Quand je remarquai une coïncidence curieuse, je souris. Ce n'était pas grand-chose pour vivre trois jours, mais cette coïncidence me fit plaisir.

Je relus mon carnet, ajoutai quelques détails nécessaires, puis sautai sur mon Cub et visitai tous les endroits où j'étais allé avec Miyagi, cette fois-ci seul. Je roulai sous le ciel bleu, à la recherche d'une trace de son odeur qui flotterait encore dans l'air.

Miyagi était quelque part en ce moment, en train de surveiller quelqu'un d'autre. Je priai pour que cette personne ne devienne pas désespérée et ne l'attaque pas. Je priai pour que son travail se déroule comme prévu et que, une fois la dette remboursée, elle mène une vie si heureuse qu'elle m'oublierait complètement. Je priai pour que quelqu'un apparaisse qu'elle aimerait plus que moi, et qui l'aimerait encore plus que je ne l'avais fait.

Je marchai dans le parc, où les enfants me firent signe. Sur un coup de tête, je décidai de faire comme si Miyagi était avec moi. Je tendis la main

et dis : « Allez, Miyagi » en serrant une main imaginaire. Pour les autres, ce devait être le spectacle habituel. « Tiens, voilà le fou de Kusunoki qui se promène encore avec sa petite amie imaginaire. »

Mais pour moi, c'était complètement différent. Tout sonnait faux. C'était mon idée, mais je ressentis une tristesse si terrible que je tenais à peine debout. L'absence de Miyagi me frappa avec une force que je n'avais jamais ressentie auparavant.

Cela me fit penser — et si tout n'avait été qu'une hallucination, depuis le début ? J'étais certain que ma vie se terminerait dans trois jours. Je sentais que j'avais consumé ma force vitale jusqu'à la dernière braise. Cette sensation n'était pas un mensonge.

Mais la fille nommée Miyagi avait-elle vraiment existé ? Et si son existence — et celle de toute la boutique qui était censée acheter mon espérance de vie — n'était qu'une illusion créée par mon esprit pour structurer commodément ma compréhension de la mort imminente que mon subconscient savait arriver ?

Il n'y avait plus moyen de le savoir maintenant.

Je m'assis sur le rebord d'une fontaine et baissai la tête, jusqu'à ce qu'un garçon et une fille d'environ l'âge du collègue m'adressent la parole. Le garçon me taquina :

« Vous êtes encore avec Miyagi aujourd'hui, monsieur Kusunoki ? »

« Non. Miyagi est partie », répondis-je.

La fille porta les mains à sa bouche, choquée.

« Qu-qu'est-ce qui s'est passé ? Vous vous êtes disputés ? »

« On peut dire ça. Je ne vous le recommande pas, tous les deux. »

Les enfants se regardèrent, puis secouèrent la tête.

« Je ne pense pas qu'on puisse ne jamais se disputer. Même vous et Miyagi, vous l'avez fait, non ? »

« Si un couple aussi proche que vous peut se fâcher, on n'a aucune chance d'y échapper. »

Je voulais leur dire que c'était probablement vrai. Mais les mots ne sortirent pas. Soudain, comme si un bouchon avait sauté, je me mis à pleurer. Plus j'essayais de me réconforter en imaginant Miyagi à mes côtés, plus les larmes coulaient.

À la place, les deux enfants s'assirent de chaque côté de moi et essayèrent de me consoler. Quand j'eus fini de pleurer et relevai la tête, il y avait soudain pas mal de monde autour de moi. Apparemment, il y avait beaucoup plus de gens qui me connaissaient que je ne le pensais. J'étais entouré d'une foule de personnes de tous âges, venues voir ce que Kusunoki fabriquait cette fois.

Parmi eux se trouvaient Suzumi et Asakura, les amis de Shinbashi. Suzumi me demanda ce qui s'était passé. Je ne savais pas trop quoi dire, mais je finis par leur raconter que je m'étais disputé avec Miyagi et que nous avions rompu. Elle en avait eu marre de moi et m'avait largué, mentis-je.

« Je me demande ce que Miyagi n'aimait pas chez toi ? » lança une adolescente au regard mauvais, furieuse à cette idée. C'était comme si, pour elle, il y avait vraiment eu une fille nommée Miyagi dont elle parlait.

« Peut-être qu'elle avait ses raisons », dit un homme à côté d'elle. Je le reconnus. Oui — le propriétaire du magasin de photo. C'était la toute première personne à avoir accepté l'existence de Miyagi.

« Elle ne semblait pas être quelqu'un qui ferait une chose aussi cruelle. »

« Mais elle est partie maintenant, non ? » dit Suzumi.

« Si elle a abandonné un type aussi génial et qu'elle a disparu, alors cette Miyagi ne valait rien », déclara un homme aux cheveux courts qui était en train de courir. Il me tapota l'épaule.

Je relevai la tête pour dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés dans ma gorge —

— et alors j’entendis une voix derrière moi.

« C’est vrai. Et il est tellement merveilleux, en plus. »

Je reconnus cette voix. Un jour ou deux n’auraient pas suffi à l’oublier. Il me faudrait trois cents — trois mille — ans pour effacer cette voix de mon esprit.

Je me retournai. Je savais à qui elle appartenait. Je ne pouvais pas me tromper. Mais je ne pouvais pas y croire avant de la voir de mes propres yeux.

Elle était là, souriante.

« Cette femme, Miyagi, n’est vraiment pas bien, je suis d’accord », dit Miyagi, puis elle passa ses bras autour de mon cou et m’enlaça.

« Je suis revenue, monsieur Kusunoki... Je vous cherchais. »

Je lui rendis son étreinte machinalement, respirant l’odeur de ses cheveux. La sensation que mon corps connaissait comme étant « Miyagi » correspondait parfaitement. C’était elle. Elle était là.

Je n’étais pas le seul à avoir du mal à accepter la situation. Les autres personnes autour de nous étaient tout aussi confuses. J’étais certain qu’ils pensaient tous la même chose : *Attends, je croyais qu’il n’y avait pas vraiment de fille nommée Miyagi ?*

C’était indéniable, d’après leurs réactions : Miyagi était clairement visible pour tout le monde.

Un homme en survêtement lui demanda timidement :

« Euh, excusez-moi... vous êtes bien mademoiselle Miyagi ? »

« C’est exact. Je suis cette Miyagi qui ne vaut rien », répondit-elle.

L’homme se tourna vers moi, me tapa plusieurs fois sur l’épaule et dit en riant :

« Eh ben, tant mieux pour toi ! Ça alors... Elle existe vraiment. Et elle est plutôt jolie, en plus. Je suis jaloux, mec ! »

Mais j'avais encore du mal à comprendre ce qui se passait. Pourquoi Miyagi était-elle ici ? Pourquoi les autres pouvaient-ils la voir maintenant ?

« Alors Miyagi... c'est vraiment Miyagi », dit la jeune adolescente aux yeux écarquillés à côté de moi. « Elle est... exactement comme je l'imaginais. Exactement la même. »

Du milieu de la foule, Asakura essaya de faire disperser les gens pour que nous puissions rester seuls. Ils partirent petit à petit, nous adressant des félicitations et des taquineries légères. Je remerciai Asakura pour son aide.

« Comme je le pensais, elle est exactement mon type », dit-il en riant. « Tous mes vœux de bonheur à vous deux. »

Et puis nous ne fûmes plus que tous les deux.

Miyagi me serra la main pour tenter d'apaiser ma confusion et m'expliqua :

« C'est étrange, n'est-ce pas ? Tu te demandes comment il se fait que je sois ici. Et comment les autres peuvent-ils me voir ? La réponse est simple... J'ai fait la même chose que toi. »

« La même chose ? »

Il me fallut quelques secondes pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

« Combien... en as-tu vendu ? »

« La même quantité que toi. Tout. Il ne me reste que trois jours. »

Mon esprit se vida.

« Après que tu as vendu ton espérance de vie, le moniteur remplaçant m'a contactée. Il m'a dit que tu avais vendu la quantité maximale possible et que tu avais remboursé la majeure partie de ma dette. Quand il eut fini de me raconter ce qui s'était passé, ma décision était prise. Il s'est aussi occupé de la transaction pour moi. »

Je savais que j'aurais dû être triste. J'avais tout sacrifié pour la protéger, mais elle était allée contre ma volonté et avait jeté sa propre vie. C'était une situation lamentable. Et pourtant, j'étais heureux. À cet instant, je n'avais jamais autant aimé sa trahison et sa folie.

Miyagi s'assit à côté de moi, s'appuya contre moi et ferma les yeux.

« Vous êtes incroyable, monsieur Kusunoki. En seulement trente jours, vous avez racheté la majeure partie de ma vie... Je suis désolée d'avoir tout gâché et jeté tout ce temps que vous aviez récupéré pour moi. Je suis vraiment stupide, hein ? »

« Non, tu n'es pas stupide », dis-je. « Si quelqu'un est stupide, c'est moi. Je n'arrivais même pas à envisager de vivre trois jours sans toi. J'étais perdu. Je ne savais pas quoi faire. »

Elle sourit et frotta sa joue contre mon épaule.

« Grâce à vous, la valeur de ma vie avait un peu augmenté, je suppose. J'ai pu rembourser la dette et il me restait encore de l'argent. Plus que ce que je pourrais dépenser en trois jours. »

« Alors tu es riche, hein ? » la taquinai-je.

Je la pris dans mes bras et la berçai d'un côté à l'autre.

« Oui, je suis riche maintenant. »

Elle rit, me serra à son tour et en fit tout un spectacle. Les larmes se remirent à couler sur mes joues, mais c'était pareil pour Miyagi, alors cette fois je ne m'en formalisai pas.

Je ne laisserai rien derrière moi en mourant. Peut-être qu'un ou deux originaux se souviendront d'un idiot comme moi, mais je suppose qu'il est bien plus probable que je sois simplement oublié. Mais ça ne m'importe plus désormais. J'ai autrefois rêvé d'être éternel, mais je n'ai plus besoin de placer mes espoirs là-dedans. Peu importe que l'on se souvienne de moi ou non. Parce que maintenant, j'ai cette fille à mes côtés. Cette fille et son sourire éclatant. C'est tout ce dont j'avais besoin pour pouvoir tout lâcher.

« Alors, monsieur Kusunoki », dit Miyagi en se tournant vers moi avec un adorable sourire. « Comment allons-nous passer ces trois prochains jours ? »

J'ai le sentiment que...

...plus que les trente misérables années que j'aurais dû vivre...

...et plus que les trente jours significatifs que j'aurais dû vivre...

...ces trois derniers jours seront les plus précieux de tous.

POSTFACE

On dit souvent que « seule la mort guérit l'idiot », mais j'ai une vision plus optimiste du sujet. Je pense que cela devrait plutôt être : « L'idiot est guéri avant sa mort. »

Bien sûr, on ne peut pas dire simplement « idiot », car il en existe de nombreuses sortes, mais quand j'utilise ce mot, je parle des gens qui créent leur propre enfer. L'une des caractéristiques de ces individus, par exemple, est qu'ils sont profondément convaincus qu'ils ne pourront jamais être heureux. Quand leur état empire, cette conviction s'étend jusqu'à devenir « Je ne suis pas destiné à être heureux », avant de les conduire à l'idée autodestructrice finale : « Je ne veux pas être heureux. »

À ce stade, plus rien ne les retient. Ce sont des experts dans l'art de devenir malheureux, et peu importe à quel point leurs circonstances sont favorables, ils trouveront toujours un moyen de s'échapper et d'esquiver habilement tout bonheur. Comme tout ce processus mental se déroule inconsciemment, ils pensent que le monde entier est un enfer — mais en réalité, c'est eux qui transforment partout où ils vont en leur enfer personnel.

Je peux l'affirmer avec autorité, en tant que l'un de ces créateurs d'enfer moi-même : ces personnes ne sont pas faciles à guérir. Quand le malheur fait partie de votre identité, ne pas être malheureux signifie ne plus être soi-même. L'auto-apitoiement, censé vous aider à supporter votre malheur, devient une forme de plaisir en soi, et vous finissez par rechercher le malheur pour pouvoir vous y complaire.

Mais comme je l'ai écrit plus haut, je pense que ces idiots sont guéris avant de mourir. Ou, pour être plus précis, je pense qu'ils trouvent cette guérison juste avant la mort. Les chanceux peuvent avoir l'occasion de se réparer avant d'en arriver là, mais même les malchanceux, lorsqu'ils sentent intuitivement que leur mort est inévitable, lorsqu'ils sont enfin

libérés des chaînes de l'obligation de continuer à vivre — ils sont enfin délivrés de ce type de folie.

J'ai dit que ma vision était optimiste, mais en y repensant, on pourrait aussi la qualifier de plutôt pessimiste. Après tout, le moment où ils apprennent enfin à aimer le monde est celui où ils savent qu'ils vont bientôt le quitter.

Mais je pense que, pour ces personnes dont la folie est guérie quand il est trop tard pour quoi que ce soit d'autre, le monde doit leur apparaître comme un endroit si beau que plus rien d'autre n'a d'importance. Plus les regrets et les lamentations sont profonds — « J'ai vécu tout ce temps dans ce monde exquis ? » et « Mais maintenant je sais enfin comment accepter ma vie telle qu'elle est » —, plus il doit leur sembler cruellement attirant.

J'ai toujours voulu écrire sur ce genre de beauté.

En réalité, je n'ai aucune intention d'expliquer des choses comme la valeur de la vie ou le pouvoir de l'amour, que ce soit à travers *Three Days of Happiness* ou un autre livre.

SUGARU MIAKI